

2 d 18



(S U I T E
D E S)
ANECDOTES
DE LA COUR
D E
PHILIPPE-AUGUSTE.

Par M^{le} ^{par M^{le} de Lussan} D E L U S S A N.

TOME QUATRIÈME.



A P A R I S,

Chez la Veuve P i s s o t , au bout du Pont-
Neuf , Quai de Conti , à la Croix d'C

M. DCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi

PQ

1999

L8A63

1738

t.4

430307

5:356



ANECDOTES

DE LA COUR

DE

PHILIPPE-AUGUSTE.



Es Fêtes , qui devan-
cerent & qui suivirent
les Nôces de Roger de
Champagne , Comte
de Rethel , & d'Adelaïde de
Couci , n'étoient pas seulement
ce qui attiroit à Fontainebleau
cette foule de Parisiens , qui y
accouroient tous les jours ; ils
vouloient voir un Roi qu'ils ado-

Tome IV.

A

2 ANECDOTES DE LA COUR

roient. La facilité de ce Prince à se laisser approcher, ses regards & ses discours pleins de bonté, les enchantoient. Il leur disoit combien il étoit content de la conduite qu'ils avoient tenuë pendant son absence ; dans leurs transports, ils s'écrioient tous : Faites-nous revoir notre bon Roi dans son cher Paris ! Philippe satisfit à une impatience si marquée ; il quitta Fontainebleau ; il entra à Paris à cheval , (a) au milieu des acclamations d'un Peuple innombrable.

L'heureux retour de Philippe après tant de périls, effaça bientôt le douloureux souvenir de la perte de tant de Personnes illustres & cheres , que la Guerre de la Terre-Sainte venoit de coûter à la France. Philippe rendu à ses Sujets, les consoloit de tout

(a) A la fin de Decembre 1191.

ce qu'ils avoient perdu ; & la parole que ce Prince avoit donnée au Roi d'Angleterre , de ne rien entreprendre contre lui tant qu'il seroit dans la Palestine , faisoit espérer aux François qu'ils jouiroient pendant quelque tems des douceurs de la Paix. (*a*)

Les sages mesures que Philippe avoit prises en quittant son Roïaume , le lui firent retrouver dans le même ordre & dans le même état où il l'avoit laissé. La conduite de la Reine Adelaïde sa mere , pendant l'absence de ce Prince , avoit justifié la confiance dont il l'avoit honorée.

Quelque affliction que Philippe eût ressenti de la perte de la Rei-

(*a*) Philippe en quittant la Palestine, avoit laissé à Richard , sous la conduite de Hugues Duc de Bourgogne , six cens Chevaliers , & dix mille hommes de pied ; & de plus il lui avoit promis de n'armer contre lui que quarante jours après son retour en Angleterre.

4 ANECDOTES DE LA COUR

ne Elisabeth de Hainault , sa douleur & ses regrets avoient cédé au tems. Tranquille au-dans de lui-même , & au sein de ses Etats , il pensa qu'il devoit donner à ses Sujets la satisfaction de se remarier ; mais bientôt on vit refroidir ce desir. Il parut même qu'il écoutoit avec peine ce qu'Adelaïde & les Ministres lui représentoient ; pour l'engager à exécuter un dessein qu'il avoit conçu si sagement. Chacun , retenu par le respect & par la crainte , prit le parti du silence ; & sans paroître faire usage de sa pénétration, on cherchoit quelle pouvoit être la raison de ce changement dans un Prince , accoutumé à réfléchir avant que de se déterminer , & dont les résolutions , prises avec prudence , avoient toujours eu leur effet.

Avant que d'aller plus loin , il est nécessaire de rappeler ici les premières années du Règne de Philippe-Auguste. Ce Prince , qui n'avoit alors que quinze ans , étoit sous la Tutelle du Comte de Flandres son Oncle & son Parrain. L'ambition de ce Comte , & celle d'Adelaïde mere du Roi , ne pouvoient souffrir de partage dans le Gouvernement. Ils travailloient réciproquement à se nuire ; mais malgré les efforts d'Adelaïde , le Comte de Flandres s'empara du pouvoir absolu. Cette Princesse , fiere & humiliée , avoit pris le parti de se retirer à Troyes.

Les traces , que laisse une amitié , contractée entre deux jeunes Personnes élevées ensemble , ne s'effacent presque jamais ; elles sont à l'épreuve du tems & de l'absence : on se revoit avec un

6 ANECDOTES DE LA COUR

plaisir d'autant plus vif, que dans ce moment , notre imagination se transporte au tems de la jeunesse, & rappelle des idées riantes qui semblent nous rajeunir. Adelaïde , en arrivant à Troyes , avoit senti renaître en faveur de Madame de Mery , ce genre d'amitié vive, formée dans l'enfance.

Le mérite supérieur, l'esprit , la raison, & la vertu de Madame de Mery, l'avoient renduë infiniment respectable. Veuve depuis quelques années, une fille unique étoit l'objet de sa tendresse & de ses soins. (a) Eugénie, âgée seulement de douze ans , prévint d'abord la Reine en sa faveur, & lui inspira de l'amitié pour

(a) Le Seigneur de Mery avoit élevé Henri Comte de Champagne , surnommé le Large à cause de sa magnificence. Ce Prince étoit frere d'Adelaïde.

elle. Elle n'étoit pas régulièrement belle ; mais une physionomie noble & fine , des graces naïves , des manieres douces & caressantes , & un esprit plus avancé qu'on ne devoit attendre de son âge , la rendoient extrêmement aimable , & en faisoient une jeune personne d'une grande espérance. Elle devoit enfin à une heureuse éducation , & à un caractère naturellement sérieux , l'avantage de n'être plus un enfant.

Deux mois après l'arrivée d'Adelaïde à Troyes , Eugenie eut le malheur de voir mourir sa mere. La raison d'Eugenie étoit déjà assez avancée , pour lui faire sentir , presque dans toute son étendue , la perte qu'elle venoit de faire ; & pour lui dire en même tems , que les bontez de la Reine pouvoient , seules , lui en adoucir les

8 ANECDOTES DE LA COUR

suites , d'autant plus à redouter pour elle , que sa mere lui laissoit peu de biens. Dans les premiers mouvemens de sa douleur , elle avoit eu la confiance de dire à la Reine , en embrassant ses genoux : Ah ! Madame ! l'espérance que vous m'honorerez toujours de vos bontez , a fait la consolation de ma mere en mourant : hélas ! il semble qu'elle n'avoit retrouvé Votre Majesté , que pour lui remettre un enfant qu'elle aimoit uniquement. Adelaïde , touchée d'un discours si ingénu & si tendre , embrassa Eugenie , & lui dit : Oui ! ma chere Eugenie ! je vous promets de vous tenir lieu de mere.

Adelaïde , à qui l'éclat de la Majesté manquoit à Troyes , & qui gémissoit d'être éloignée de son Fils , prit le parti de supplier. Il faut que le caractère de Roi

soit bien auguste & bien respectable ! il fait presque disparôître les droits d'une mere ! elle doit elle-même aux autres , l'exemple de la dépendance & de la soumission ; ce n'est plus son Fils qu'elle voit sur le Trône , c'est son Roi.

La réconciliation entre Philippe & Adelaïde fut prompte : cette Princesse revint , & amena avec elle la jeune Eugenie. Tout le monde la trouvoit aimable ; & sans songer à faire sa cour à la Reine , on lui témoignoit de l'amitié. Le Roi , de qui le caractère étoit sérieux quoiqu'il n'eût alors que seize ans , avoit goûté facilement celui d'Eugenie. Il se plaisoit avec elle ; il trouvoit ses conversations spirituelles & raisonnables ; il lui marquoit même une bonté qui faisoit germer dans le cœur d'Eugenie, une tendre re-

connoissance, & qui s'y fortifioit, à mesure qu'Eugenie avançoit en âge.

A peine eut-elle atteint dix-huit ans, que sa sagesse & sa prudence se faisoient sentir dans toutes les occasions ; & son attachement pour leurs Majestez, la rendoit toujours plus chere à la Reine, & plus estimable au Roi. Dans la crainte que la Reine ne songeât à l'établir, peut-être même d'une maniere assez brillante pour convaincre toute la Cour de l'amitié dont elle l'honoroit, Eugenie avoit osé supplier cette Princesse de lui permettre de rester toute sa vie auprès d'elle sans engagement, & uniquement occupée à lui marquer son zele & son respect. L'éloignement qu'elle avoit pour le Mariage, lui donnoit une continuelle attention à écarter ceux

qui paroissoient vouloir songer à elle ; mais , c'étoit avec une modestie & une douceur qui lui conservoient l'estime des Personnes mêmes , de qui elle refusoit les soins. Rien n'étoit si simple dans ses discours , dans ses manieres & dans sa parure, que Mademoiselle de Mery. Peu de femmes connoissent les avantages de cette simplicité ; elle ne dérobe rien à leurs charmes ; elle prévient d'estime en leur faveur ; elle annonce chez elles, une raison supérieure ; elle arrête enfin les téméraires , qui , ne voyant point l'étalage de toutes les foiblesses ordinaires aux femmes , sont forcez de les respecter.

Matthieu , Baron de Montmorenci , de retour avec le Roi du voyage de la Palestine , connut tout le prix de cette simplicité chez Mademoiselle de Mery. II

lui trouva un esprit & une raison, qui, soutenus d'une figure aimable, firent sur lui une impression vive. La Reine s'aperçut avec joie de ses attentions & de ses empressemens pour Eugénie ; elle jugea qu'il la trouveroit digne de porter le nom de Montmorenci, & elle ne douta point qu'une juste ambition ne triomphât dans le cœur d'Eugénie, de l'aversion qu'elle avoit jusqu'alors témoignée pour le mariage.

Ce ne fut point l'amour propre, qui instruisit Eugénie de la disposition du cœur du Baron de Montmorenci ; ce fut l'inquiétude qu'elle en ressentit. Mademoiselle de Mery étoit trop juste, pour ne pas convenir avec elle-même, de l'honneur que lui faisoit un aussi brillant établissement ; mais elle faisoit confister son suprême bonheur à rester mai-

treffe de son sort. Elle n'osoit cependant esperer que la Reine approuvât cette maniere de penser, si le Baron de Montmorenci venoit à se déclarer ; tout parloit pour lui.

Eugenie , prévoiant ce qu'elle avoit à craindre dans cette occasion , de l'amitié même d'Adelaïde & des bontez de Philippe, prit le parti de se soustraire aux entretiens & aux regards du Baron de Montmorenci. Dès qu'il entroit chez la Reine , Eugenie trouvoit un prétexte spécieux pour se retirer. Cette conduite réservée , ne changeoit en rien les dispositions où étoit Matthieu pour Eugenie ; au contraire , plus il étudioit son caractère, plus il la trouvoit digne de la fortune qu'il vouloit lui offrir. Son penchant pour elle , d'accord avec sa raison , le déterminâ à s'ouvrir à la Reine. Cette

14 ANECDOTES DE LA COUR

Princesse n'imaginant pas qu'Eugenie pût refuser un Parti tel que Montmorenci, approuva les sentimens du Baron, l'en remercia, & exalta encore la sagesse, la raison, & le mérite d'Eugenie.

Si Mademoiselle de Mery fut surprise lorsqu'elle apprit de la Reine la démarche du Baron de Montmorenci, quel fut son trouble, d'entendre dire à cette Princesse qu'elle en alloit parler au Roi ! Ah ! Madame, s'écria Eugenie, Votre Majesté a-t-elle oublié qu'elle m'avoit promis de me laisser toujours libre auprès d'elle ? Je m'en souviens, repartit Adelaïde; mais je ne prévoiois pas que la Fortune voulût un jour vous placer si haut ; vous en êtes digne ! & je vous crois trop d'élevation dans l'ame, pour rester Mademoiselle de Mery, quand vous pouvez être Madame de

Montmorenci. Je ſçai , répondit Eugenie , la ſoumiſſion que le reſpect & la reconnoiſſance m'ordonnent d'avoir pour les volontez de Votre Majeſté ; mais , Madame , ſi vous voulez m'épargner la honte & la douleur d'y être rebelle , ne me condamnez jamais à donner ma main. Il n'eſt ni rang , ni honneur , ni fortune qui puiſſent faire changer ma réſolution. Eugenie , reprit froidement la Reine , regardez-moi. Je ſuis cette Princeſſe qui vous a promis de vous tenir lieu de mere , cette même Princeſſe qui en a acquis tous les droits par ſes bontez pour vous , & qui veut , à ce titre , être obéie. Seriez-vous aſſez ingrate envers votre Reine , & aſſez cruelle à vous-même , pour manquer à ce qu'une juſte reconnoiſſance & une loüable ambition preſcrivent à une fille

soumise ? Répondez. Eh ! que répondre à Votre Majesté , repartit Eugénie éplorée ! Hélas ! qui m'eût dit que je serois un jour dans la dure nécessité de désobéir à une Princesse qui m'est plus chère que ma vie , & pour qui je la sacrifierois... Mais , Madame ajouta - t'elle , voyant la Reine garder le silence , & en se jettant à ses genoux , laissez-vous fléchir... permettez que je passe le reste de mes jours. . . . Le Roi entra dans ce moment. Etonné de voir Eugénie toute en pleurs , & prosternée aux pieds de la Reine , dont le visage paroissoit être altéré. Eh ! de quelle faute , dit-il , êtes-vous donc coupable à l'égard de ma mère ? Quoi ! auriez-vous pû vous mettre dans le cas de lui déplaire ? Le croiriez-vous , reprit vivement la Reine ? Eugénie dédaigne le Baron de

Montmorenci , qui la préfere à tout ce que vous avez de plus aimable & de plus grand dans votre Cour ? Oui ! & les pleurs que vous voyez couler , font les armes dont Eugenie prétend se servir pour réfister à ce qu'exigent d'elle mon amitié & fon devoir. Vous vous trompez , Madame , repliqua Philippe : Eugenie a appris auprès de vous à penser trop dignement , pour refuser l'honneur que veut lui faire Montmorenci. Il est cependant vrai , Sire , dit Eugenie , que je refuse cet honneur. Je n'aspire qu'à celui de jouir toute ma vie de la présence d'un Prince & d'une Princesse , dont les bontez me fuffifent pour remplir mon ambition , & pour faire mon bonheur. Eh ! quoi ! Mademoiselle , reprit le Roi , perdrez-vous mon amitié & celle de la Reine , quand vous ferez

Madame de Montmorenci? Non; & ce nouveau titre ne fera qu'ajouter encore à la considération que votre vertu vous a acquise.... Songez-y, Eugenie, continua le Roi, en voyant qu'elle gardoit le silence; votre opiniâtreté pourroit donner lieu à des soupçons qui ne vous feroient pas avantageux.... Vous ne répondez rien.... J'ai osé le dire à la Reine, repartit Eugenie, & j'ose le répéter à Votre Majesté, il n'est ni rang, ni honneur, ni fortune qui puissent jamais me faire perdre ma liberté; j'y attache mon souverain bien, & ma conduite jusqu'à ce jour peut & doit même me garantir des soupçons que Votre Majesté vient de me laisser entrevoir.

La Reine, offensée de la résistance d'Eugenie, & voulant la pousser à bout, lui dit: Allez,

Mademoiselle , prenez conseil de votre raison ; je ne vous donne que huit jours pour vous déterminer ou à épouser le Baron de Montmorenci , ou à vous retirer.. Mademoiselle de Mery , frappée de ce discours comme d'un coup de foudre , sortit , sans oser ni ouvrir la bouche , ni même lever les yeux. Sa raison agitée par les différens mouvemens de son cœur , la laissoit flotter dans une incertitude qui la désespéroit. La seule idée de s'arracher de la Cour , lui causoit un mortel effroi , & elle se faisoit une image terrible , d'acheter au prix de sa liberté , le bonheur d'y rester.

A peine fut-elle sortie du Cabinet d'Adelaïde, que cette Princesse demanda au Roi ce qu'il pensoit d'Eugenie ? Je pense , répondit Philippe , que son cœur , prévenu en faveur de quelqu'un

trop au-dessus, ou trop au-dessous d'elle , lui fait refuser Montmorenci , & lui prescrit de garder son secret. Vous vous trompez , mon fils , repartit Adelaïde ; il ne faut , pour détruire ce soupçon , que la conduite même d'Eugenie. Elle a trop de vertu pour s'être laissée aller à un penchant , que sa raison désavoueroit. Je sçaurai , bientôt , Madame , repliqua le Roi , si vous lui faites grace , ou si je lui fais injure.

L'ordre que Mademoiselle de Mery reçut le lendemain de se rendre dans le Cabinet de Philippe , lui causa un trouble extrême. Les soupçons que ce Prince lui avoit laissez entrevoir , lui faisoient redouter un entretien dont elle sentoit tout le danger : l'agitation & la crainte étoient si vivement peintes sur son visage , que le Roi lui dit d'un ton plein

de bonté : Eh ! pourquoi , Made-
moiselle, vous vois-je en cet état ?
N'êtes-vous pas devant un Prince
qui vous estime , qui vous aime ,
& qui ne veut que votre bon-
heur ? Celui dont je jouis fait mon
unique ambition , répondit Eu-
genie ; pourquoi Votre Majesté
veut-elle me le ravir ? Sa bien-
veillance & celle de la Reine me
suffisent : laissez-moi , Sire, m'oc-
cuper sans distraction du soin de
la cultiver. Je suis toujours sensi-
ble, repartit Philippe, aux témoi-
gnages d'attachement qu'on me
donne , quand ils portent le cara-
ctere de sincérité : Jugez, Eugenie,
si je ne vous sçai pas gré de celui
que vous me marquez avec tant
d'ingénuité.... Mais que vois-je ?
reprit le Roi , après avoir resté un
moment sans parler : vos yeux se
remplissent de larmes... vous vous
troublez. . . . d'où peut naître ce

22 ANECDOTES DE LA COUR

désordre?...vos pleurs redoublent, & vous gardez le silence.... Je le sens, vous avez un secret qui vous pèse! Eh bien! Eugénie, déposez-le dans mon sein... parlez... Eh! quoi, Mademoiselle, vous ne dites rien... Voulez-vous donc me forcer à croire qu'un penchant que vous vous reprochez, & que vous n'osez avouer, cause le trouble où je vous vois? Quel est l'objet de vos larmes? quel est le sujet de votre embarras? Ah! Sire, s'écria Eugénie, laissez-moi la liberté de me taire, & de refuser l'honneur que le Baron de Montmorenci me veut faire: je rends justice à son mérite; mais y eût-il à la Cour de Votre Majesté quelqu'un de plus grand, de plus éminent en vertu, de plus estimé, je lui refuserois ma main comme je la refuse au Baron de Montmorenci. Admirer toute ma

vie en liberté les vertus & les qualitez d'un Prince, digne objet du respect de toute la terre; goûter le plaisir d'entendre ses Sujets, vanter un Roi que l'Univers voudroit avoir pour Maître; voilà, Sire, où je borne tous mes desirs. En achevant ces mots, Eugenie baissa les yeux. Mais bientôt effrayée de ce qu'elle venoit de dire, & se craignant elle-même, elle se jetta aux pieds de Philippe, & lui dit avec une tendre vivacité: Ah! Sire, par pitié, n'éprouvez pas jusqu'où peut aller votre pouvoir sur moi! ne me pressez pas davantage, & laissez-moi fuir à l'Abbaïe de Montmartre: je serai moins à plaindre dans cet asile, que partout ailleurs: vous l'honorez souvent de votre présence; l'attente de ces heureux momens y adoucira ceux que j'y passerai à ne faire

24 ANECDOTES DE LA COUR

que des vœux pour votre auguste Personne , & un regard de Votre Majesté suffira pour ma consolation. (a)

Mademoiselle de Mery avoit à peine cessé de parler, que la Reine entra. Cette posture suppliante , dit-elle , m'instruit assez de ce que vous demandez à mon Fils ; mais malgré sa bonté , il estime trop un sujet tel que Montmorenci , pour vous pardonner votre caprice. Je ne veux pas vous contraindre , ajouta Adelaïde avec fierté , je me contenterai de vous rendre à votre Famille ; elle disposera de vous à son gré : je dois cette satisfaction au Baron de

(a) Philippe-Auguste , ainsi que la Reine Adelaïde sa mere , honoroient d'une protection particuliere l'Abbaïe de Montmartre , embellie & enrichie par la pieté & la liberalité d'Alix de Savoye , femme de Louïs le Gros , & grand - mere de Philippe. Elle se retira dans ce Monastere , lieu de sa mort & de sa sépulture.

Montmorenci.

Montmorenci. Puisque Votre Majesté, répondit Eugénie, veut me punir de mon obstination à rester maîtresse de mon sort, (résolution que j'ai prise dès que j'ai pû me connoître) je la supplie de me permettre de passer mes tristes jours à l'Abbaïe de Montmartre. Mon attachement pour Votre Majesté & pour le Roi, m'y tiendra lieu de fortune, de rang, & de famille : permettez donc, Madame, que le séjour de Montmartre me laisse l'avantage de vous y contempler tous deux, quand cette heureuse Abbaïe jouïra de votre présence. Vous le desirez, Mademoiselle, reprit le Roi ; j'y consens. Mais je vous estime trop pour penser que vous y restiez long-tems : je suis persuadé que votre raison vous ramenera à ma Cour, disposée à rendre Montmorenci

aussi heureux qu'il mérite de l'être. Puis s'adressant à la Reine , il lui dit : Accordez-moi , Madame , ce que je vais vous demander. Le Baron de Montmorenci doit ignorer que vous aïez instruit Eugenie des dispositions où il est en sa faveur : sa retraite à Montmartre ne doit pas paroître méditée : ajoutez donc à tant de bontez que vous avez eues pour elle , celle de lui permettre de rester auprès de vous jusqu'à ce que vous alliez à Montmartre. Eugenie alors , en présence des Personnes qui vous accompagneront , vous priera de la laisser pour quelque tems dans cette Abbaïe.

Après ce discours , auquel la Reine parut souscrire par son silence , Eugenie sortit , pénétrée des bontez de Philippe , & plus éloignée que jamais de rendre le

Baron de Montmorenci maître de sa destinée.

Est-ce par votre pénétration , mon Fils , dit Adelaïde , ou par la sincérité d'Eugenie , que vous êtes instruit de la raison qui lui fait rejeter ce que la Fortune lui offre ? Est-elle , comme vous l'avez soupçonnée , prévenue en faveur de quelqu'un ? Elle ne m'a fait aucun aveu , repartit Philippe , & je n'ai senti dans Eugenie qu'un attachement pour vous & pour moi , qui la rend digne de vos bontez & de mon amitié : soit qu'elle reste Mademoiselle de Mery auprès de vous , soit qu'elle devienne Madame de Montmorenci , soit qu'elle se retire à Montmartre , elle peut compter sur ma protection. Mais, Madame , je vous prie de ne plus la presser sur ce Mariage , ni sur la retraite où elle aspire ; il faut

laisser agir sa raison, elle lui montrera ce qu'elle doit faire ; attendez tout d'elle.

Eugenie , en proie aux mouvemens dont son cœur étoit agité , & dont elle redoutoit les suites , sçut à peine Adelaïde rentrée dans son appartement, qu'elle vint se jeter à ses pieds : elle la supplia de la conduire dans la retraite où sa situaon présente sembloit l'appeller. Le peu d'ordre qu'elle mit dans ses discours, son trouble, ses larmes, sa douleur & ses pressantes instances, étonnerent Adelaïde, & lui persuaderent que le cœur d'Eugenie n'étoit pas tranquille. Elle lui demanda de lui parler avec confiance ; elle la pressa avec bonté ; mais ce fut vainement. La Reine, partagée entre l'amitié qui la sollicitoit pour Eugenie, & le ressentiment que lui causoit sa ré-

sistance , lui promit de la satisfaire dès le lendemain.

Pendant que Mademoiselle de Mery attendoit avec autant d'impatience que de crainte , le moment de quitter la Cour , Philippe étoit occupé de ce qui s'étoit passé dans son Cabinet. Il se rappelloit tout ce qu'Eugenie lui avoit dit ; il trouvoit dans tous ses discours , un sens plus obligeant qu'il ne vouloit : mais, dans le même instant , sa modestie naturelle , fortifiée encore par une conduite réservée, lui disoit qu'il se trompoit. Il ne pouvoit penser que , sans soins , il eût inspiré des sentimens assez vifs, pour étouffer dans un jeune cœur , ceux de l'ambition. Cependant , les discours d'Eugenie lui revenoient sans cesse , & la lui montroient sensible pour lui. Il doutoit, parce qu'il desiroit de s'abuser; il croioit

malgré lui ; & le moment où il croïoit Eugenie prévenue en sa faveur, étoit pour lui un moment de peine : il trembloit d'avoir à se reprocher d'être l'objet auquel elle sacrifioit un si brillant établissement.

A ces réflexions , qui causoient à Philippe une espece de trouble, en succéda une , bien injurieuse à l'estimable Eugenie : il pensa qu'elle cachoit peut-être sous les apparences d'un attachement pour lui , une foiblesse peu digne d'elle , & à laquelle , véritablement , elle immoloit Montmorenci. Sans en connoître ni en chercher le principe, Philippe se sentit blessé de cette pensée : il vouloit qu'Eugenie fût toujours digne de son estime. Poussé par un mouvement , qu'il croïoit de pure curiosité , il résolut de s'éclaircir des véritables sentimens

du cœur d'Eugenie : il méditoit de l'envoier chercher , lorsqu'il apprit à son lever , que la Reine alloit ce jour même à Montmartre. Il ne douta pas que ce ne fussent les pressantes instances d'Eugenie qui avoient engagé la Reine à précipiter cette démarche.

Philippe alla chez sa Mere , l'esprit rempli de différentes pensées. Comme il traversoit l'appartement , il apperçut Eugenie seule , appuïée sur une fenêtre : il s'approcha d'elle , & lui dit : Je souhaiterois vous entretenir un moment , Mademoiselle ; rendez-vous dans mon Cabinet lorsque je serai sorti de chez la Reine. Ah ! Sire , répondit Eugenie toute tremblante, permettez-moi de représenter à Votre Majesté que je nai plus rien à lui dire ; je la conjure de me laisser fuir. Je n'emporte déjà que trop de

regrets ! épargnez-m'en de nouveaux. Ah ! pourquoi , ajouta-t'elle vivement , le Baron de Montmorenci a-t'il jetté sur moi un œil de préférence ? Sans lui , j'étois heureuse ; je ne desirois que le bonheur dont je jouissois ; & je vais peut-être le perdre pour jamais. Vous m'étonnez toujours de plus en plus, Mademoiselle, reprit le Roi ; je ne puis vous comprendre. Plaise au Ciel , repartit Eugénie, que Votre Majesté ne me comprenne jamais ! Mais , Sire , continua-t'elle avec une émotion sensible, l'unique & dernière grâce que je demande à Votre Majesté , est celle de recevoir ici , & dans ce moment , l'adieu de la malheureuse Eugénie. Eh ! quoi ! Mademoiselle , lui dit Philippe , voudriez-vous me forcer à vous commander ce que je vous prie de ne me pas refuser ? Eugénie,

voyant paroître la Comtesse de Rethel, sans répondre au Roi, fit une profonde réverence, & se retira.

Philippe fut à peine sorti de chez Adelaïde, que Mademoiselle de Mery y entra ; & en présence de tout ce qui composoit la Cour de cette Princesse, elle lui fit agréer de l'aller annoncer à l'Abbaïe de Montmartre ; & sur le champ elle partit. Le Roi ne fut instruit de ce départ précipité, que quelques heures après. Il ne put même cacher sa surprise à la Reine, quand elle lui en apprit la nouvelle. Cette conduite qui devoit ouvrir les yeux à Philippe, d'abord les lui ferma ; & le peu de déférence qu'Eugénie avoit eüe pour sa priere, lui causa un léger ressentiment. Mais bien-tôt, se rappelant son trouble, son embarras & ses dernieres

paroles , il se sentit touché , il la plaignit, & fut mortifié (du moins à ce qu'il croïoit) de ne pouvoir presque douter qu'il rendoit malheureuse une Personne , pour qui il se sentoît plus que jamais une tendre amitié.

La Reine alla ce jour même à Montmartre : elle pressa encore Eugenie de lui ouvrir son cœur ; mais tout fut inutile. Cette Princesse porta sa bonté jusqu'à lui laisser entrevoir qu'elle ne lui feroit plus de violence au sujet de Montmorenci ; elle voulut même la ramener avec elle. Mademoiselle de Mery , après avoir mille fois demandé pardon à la Reine d'oser lui déplaire , la supplia de la laisser à Montmartre.

Le Baron de Montmorenci fut extrêmement surpris d'apprendre de la Reine , qu'Eugenie avoit désiré de rester à Montmartre :

mais cette prudente Princesse ne donna pas le tems aux soupçons , de s'emparer de lui. Elle lui dit , qu'Eugenie ignoroit encore les sentimens qu'il avoit pour elle ; que toujours attachée à une Maison où il pouvoit se souvenir qu'elle avoit passé deux ans dans sa jeunesse , elle aimoit à y faire quelquefois de petits séjours. Le Baron , satisfait de ce que la Reine lui disoit , exalta l'estime que le caractère & la conduite d'Eugenie lui avoient inspirée.

Depuis que Mademoiselle de Mery étoit absente de la Cour , son idée se présentoit souvent à Philippe ; il y pensoit avec une sorte de sensibilité : il croïoit devoir de la reconnoissance à un si tendre attachement. Touché de la pensée que c'étoit peut-être pour lui qu'elle dédaignoit tous les avantages les plus propres à

36 ANECDOTES DE LA COUR

flatter la vanité & l'ambition, il résolut de voir Eugénie, pour vaincre, s'il étoit possible, son silence. Philippe, attentif à ne jamais donner occasion aux Courtisans de conjecturer, crut qu'il devoit attendre le jour solennel de la Notre-Dame de Mars.

L'émotion que sentit Mademoiselle de Mery en apprenant que le Roi étoit dans l'Abbaïe, ne peut s'exprimer. Pleine de trouble, elle pensa qu'il étoit de son devoir d'aller au devant de Philippe. Mais, comme arrêtée tout à coup par sa raison, elle resta dans son appartement, où le Roi parut un instant après. Desirer votre bonheur, lui dit-il, s'intéresser à votre fortune, & vouloir vous empêcher de la rejeter, voilà donc, Mademoiselle, ce qui me rend à vos yeux un Prince bien redoutable ? Ne vous êtes-

vous point reproché le peu d'égard que vous avez eu pour moi au moment de votre départ ? Les apparences peuvent être contre moi , repliqua Eugénie ; mais , Sire , croïez que la vie me paroîtroit peu de chose , s'il falloit la sacrifier pour Votre Majesté. Je vous demande , reprit Philippe , une preuve de la vérité de ce discours. Si vous me refusez , songez-y , Mademoiselle , vous perdez pour jamais mon amitié. . . . Juste Ciel ! s'écria Eugénie , quelle menace ! perdre la bienveillance de Votre Majesté , quand jamais personne ne l'a si bien méritée ! Eh bien ! Mademoiselle , lui dit le Roi , prouvez-moi que vous m'estimez : aïez pour moi une confiance sans réserve ; je vous le demande comme votre ami , & comme votre ami je vous promets le secret. . . . ouvrez-moi

38 ANECDOTES DE LA COUR

votre cœur.... Que je suis à plaindre , s'écria Eugenie éperdue & toute en pleurs !... Comment résister à de si pressantes attaques !.. je tremble d'y succomber !... Ah ! Sire , cessez de me presser !... Non ! je ne puis vous instruire de ce qui se passe dans mon cœur... Bannissez toute crainte , repliqua Philippe : je ne ferai usage de ce que vous me direz , que pour votre bonheur ; & s'il faut l'oublier , je ne m'en souviendrai jamais. Parlez , Eugenie , ajouta-t'il avec vivacité & d'un ton pressant ; parlez ... je vous en conjure ... Je le vois , vous aimez avouez votre foiblesse. Helas ! s'écria Eugenie , vous en êtes l'objet ! Ah ! que m'apprenez-vous , dit Philippe ! Eugenie éperdue & troublée de ce qui venoit de lui échapper , voulut fuir ; mais le Roi l'arrêta. Laissez-moi , Sire ,

continua-t'elle , laissez-moi me soustraire à vos regards; ils ajouteroient encore à ma confusion : laissez-moi me dérober , s'il se peut , à moi-même ! Demeurez , Mademoiselle, reprit Philippe, en la retenant de nouveau par le bras ; je ne dois pas garder le silence quand vous l'avez rompu : je dois vous forcer à rappeler toute votre raison ; c'est l'avantage au moins que vous tirerez de l'aveu que vous venez de me faire. Que Votre Majesté l'excuse , repartit Eugenie tremblante & les yeux baissés ; qu'elle oublie qu'il m'est échappé cet aveu , ajouta-t'elle en se jettant aux genoux de Philippe , & je jure à ses pieds , que jamais elle ne verra de traces de cette tendresse , que je conserverai cependant jusqu'au dernier instant de ma vie ! Je serois bien fâché , repliqua le Roi ,

en la faisant relever , que vous n'en triomphassiez pas. Quoi ! je vous ferois perdre votre fortune & votre repos , quand je desirerois ardemment de contribuer à l'un & à l'autre ! Non ! & j'exige de vous de surmonter une foiblesse, trop nuisible à vos intérêts & à votre gloire. Je suis Roi : cependant , Mademoiselle , je ne pourrois vous païer un pareil sacrifice. Faites donc un effort digne de votre raison , & de cette conduite qui vous a renduë si estimable : je suis certain que vous n'avez pas encore essayé de combattre un penchant , dont vous devez triompher. Il le faut. Oui ! il faut vous réduire à la simple amitié pour un Prince qui vous estime trop , pour desirer de vous aucun autre sentiment : il faut plus encore ! il faut accepter Montmorenci pour Epoux. Malgré le juste

pouvoir , repliqua Eugenie , que vous donne sur moi mon respect pour vos volontez , & la plus forte. . . . Non , Sire , rien ne pourra jamais faire changer ni ma résolution , ni mes sentimens. Consultez-vous quelque tems dans cette retraite , lui dit Philippe : surtout , songez que je desire plus que jamais de vous voir aussi heureuse que vous méritez de l'être. Eh ! le ferois-je , Sire , avec un Epoux , quand mon cœur & mon devoir ne feroient jamais d'accord ! Vous m'affligeriez sensiblement , reprit le Roi , si vous n'obteniez pas de votre raison tout ce qu'en exigent votre vertu , votre gloire , & mon amitié. Philippe après ces mots quitta Eugenie.

Lorsque ce Prince fut seul , il tomba dans une rêverie profonde. L'aveu forcé de la tendre Eugenie , lui faisoit éprouver des

mouvemens qui lui étoient trop inconnus , pour qu'il pût les développer. Il ne se croïoit pas susceptible d'amour propre : ce fut cependant lui , qui montra à son imagination Eugénie avec le mérite séducteur de tout sacrifier à la passion , que (même sans y songer) il lui avoit inspirée : ce Prince toujours occupé de grands projets , dont les moindres démarches étoient guidées par la prudence & par la politique ; ce Prince , de qui le cœur étoit rempli tout entier par l'ambition ; ce Prince enfin , accoutumé à regarder les plus belles Personnes, sans en recevoir la moindre atteinte , sentit le charme attaché à la certitude d'être aimé (charme que les Souverains goûtent si rarement.) L'amour même le plus parfait , risque à leurs yeux de se voir soupçonné d'ambition &

d'intérêt ; & c'étoit par le sacrifice de l'un & de l'autre , que l'Amour , déguisé sous le nom de la Reconnoissance, venoit ouvrir à Eugenie un passage jusqu'au cœur de Philippe.

Pour que les Femmes pussent bien se représenter l'agitation & la confusion où le Roi avoit laissé Mademoiselle de Mery , il faudroit , qu'avec un cœur aussi vertueux que le sien , elles aimassent un Roi ; que ce Roi fût aussi réservé dans sa conduite , & aussi sage que l'étoit Philippe. Eugenie , étonnée d'avoir fait à ce Prince l'aveu de sa tendresse , ne pouvoit calmer le trouble de son ame , ni revenir de sa confusion. Elle ne s'étoit jamais fait de reproches de son penchant ; elle pensoit qu'il n'avoit rien de criminel ; mais elle s'en faisoit de très-amers, d'avoir été si peu mai-

treffe des mouvemens de son cœur : ils étoient d'autant plus vifs , qu'elle sentoit , malgré elle , combien sa passion avoit pris de force , depuis l'instant où son secret lui étoit échappé.

Eugenie étoit livrée à cette cruelle situation, lorsque Henriette de Montmorenci vint la voir : sa présence causa de l'émotion à Eugenie. L'amitié qui avoit toujours été entre elles , céda pour quelque tems , au ressentiment qu'Eugenie avoit contre le Baron de Montmorenci; car elle ne pouvoit lui pardonner d'avoir donné occasion au Roi de lui arracher un secret , qu'elle s'étoit promis de garder toute sa vie ; son injustice alloit même jusqu'à l'en rendre responsable.

Henriette crut s'appercevoir de quelque altération dans l'esprit d'Eugenie ; elle trouva sa conver-

sation embarrassée ; & avec amitié , elle lui en demanda la cause. Cette question fit sentir à Eugénie son tort à l'égard d'Henriette, & elle se fit effort pour reprendre un air tranquille. Le Baron de Montmorenci n'avoit point instruit sa sœur de ses sentimens ; ainsi, Henriette ne cherchoit pas à pénétrer Eugénie : mais Eugénie , dans la conversation, la pria de dire à son frere qu'elle desireroit avoir avec lui un moment d'entretien.

La surprise du Baron de Montmorenci , égala sa joie , lorsqu'il apprit de sa sœur que Mademoiselle de Mery , non-seulement étoit disposée à recevoir de lui une visite , mais encore qu'elle prévenoit la permission qu'il n'auroit osé lui en faire demander : il alla le lendemain à l'Abbaïe de Montmartre.

Après les premiers complimens, qui marquoient la satisfaction du Baron , & son respect pour Eugenie , il lui dit : La permission que vous m'avez donnée de venir ici , me comble de joie ! Que le sort de celui de qui vous voudrez bien faire la félicité , fera digne d'envie ! Si je voulois, en m'unifiant à quelqu'un , me procurer un fort heureux , repartit Eugenie , ce seroit le Baron de Montmorenci que je chargerois du soin de faire mon bonheur. Depuis long-tems , je connois vos grandes qualitez ; j'admire vos vertus ; & c'est à l'estime qu'elles m'ont inspirée pour vous , que vous devez la franchise avec laquelle je vais vous parler.

Dès que la raison m'a permis de m'examiner moi-même , continua Eugenie , & de connoître mes sentimens , je me suis pro-

mis de ne jamais changer d'état : le tems n'a servi qu'à m'affermir dans cette résolution. Ce discours vous apprend , Monsieur , que la Reine m'a instruite des favorables dispositions où vous étiez pour moi : j'en suis pénétrée de la plus vive reconnoissance ; ce sont pourtant moins les avantages que vous donnent la Fortune & une illustre naissance qui me font sentir le prix de l'offre que vous me faites , que les vertus & le mérite personnel qui vous distinguent à la Cour. Croïez donc , que jamais Eugenie n'aura seulement la volonté de donner sa main à quelque autre. Eh ! qui seroit assez osé de me la demander , quand vous l'avez désirée sans l'obtenir ? Non , jamais ma destinée ne sera unie à celle d'aucun homme. Trop heureuse , si cette assurance peut me justi-

fier, & me conserver votre amitié !

Vous me portez un coup, Mademoiselle, répondit le Baron de Montmorenci, que toute ma fermeté peut à peine soutenir ! J'y suis d'autant plus sensible, que je vois tout ce que je perds ! Ah ! Mademoiselle, que je suis touché ! Je connois votre prudence : Non, vous ne vous êtes déterminée à ce cruel entretien, qu'après vous être bien consultée ! Il ne me reste qu'à recourir à ma raison : ce sera à elle à détruire une partie de son ouvrage, & à ne me laisser que l'estime que je conserverai toujours pour Mademoiselle de Mery ; car au moins, je me flatte que si elle avoit voulu changer de nom, c'eût été à celui de Montmorenci à qui elle auroit donné la préférence.

Le Baron quitta Eugénie, sans
lui

lui donner le tems de répondre , & la laissa partagée entre l'admiration pour un caractère si parfait , & une sorte de regret duquel elle eut peine à se défendre ; mais l'idée de Philippe effaça bien-tôt ce sentiment.

La prudence , qui régloit ordinairement les démarches & les discours d'Eugenie , n'avoit pas été consultée avant que de parler au Baron de Montmorenci. Le desir extrême de l'instruire de ses sentimens , & de le remercier de ceux qu'il avoit pour elle , avoit fait oublier à Mademoiselle de Mery ce dont le Roi & la Reine étoient convenus en sa présence : elle ne s'étoit souvenue qu'elle devoit ignorer la conversation du Baron avec la Reine , & les dispositions où il étoit en sa faveur , qu'après son indiscret entretien. La confusion d'avoir man-

qué à leurs Majestez , & l'inquiétude que sa faute ne refroidît à son égard Adelaïde & Philippe, lui firent éprouver des remords qui lui étoient inconnus.

Le Baron de Montmorenci étoit homme ! les passions trouvoient prise sur son cœur ; mais par un caractère sage & modéré, par une prudence qui lui faisoit toujours voir le parti le plus convenable aux circonstances , il sçavoit les réprimer & leur commander. Il vit qu'il falloit renoncer à l'espoir de posséder une Personne qu'il croïoit faite pour le rendre heureux ; & tel qu'on vient de le dépeindre , on peut aisément penser qu'il fit de sa raison, l'usage qu'il s'en promettoit. Il alla chez la Reine ; il lui rendit compte de ce que Mademoiselle de Mery venoit de lui dire ; il la remercia de s'être intéressée pour

lui , au-delà même de ce qu'il espéroit de ses bontez ; car il ne doutoit pas que la retraite d'Eugenie à Montmartre , n'eût été l'effet de son peu de soumission aux volontez de la Reine : il supplia cette Princesse de pardonner à Eugenie , & d'oublier ce qu'il avoit eu l'honneur de lui confier.

La Reine ne laissa pas voir au Baron , la peine que lui faisoit l'indiscrétion d'Eugenie. Elle regardoit comme un manque de respect dans Mademoiselle de Mery , d'avoir osé enfreindre les ordres , suffisamment exprimez dans le dernier entretien du Roi , avant sa retraite à Montmartre. Ces ordres lui imposoient la loi de ne pas paroître instruite du dessein & des démarches de Montmorenci à son sujet. D'ailleurs , Adelaïde prévenue d'esti-

me pour le Baron , étoit touchée de la mortification qu'Eugenie avoit osé lui donner : elle trouvoit dans cette démarche , autant de témérité que d'imprudence. Elle en instruisit le Roi d'un air animé.

Philippe , sur qui la connoissance des sentimens d'Eugenie avoit fait une impression tendre, & qui ne desiroit plus si ardemment le bonheur du Baron , apprit cette nouvelle avec une émotion qui le mit dans l'instant, plus à son aise avec lui-même , qu'il n'y étoit depuis quelques jours ; il sentit dans cette courageuse démarche ; tout le prix de ce qu'Eugenie faisoit pour lui : il se dit avec une secrète satisfaction , que Mademoiselle de Mery l'aimoit assez , pour tout sacrifier à la liberté de garder dans son cœur , la passion qu'il lui avoit inspirée.

Des sentimens , qu'il ne croïoit encore que de purs mouvemens de reconnoissance , lui firent desirer avec ardeur de revoir Eugénie à la Cour. Il la justifia dans l'esprit d'Adelaïde ; il réveilla avec une adresse dont il ne s'apercevoit pas lui-même , toute l'amitié de cette Princesse : il exigea d'elle enfin , d'aller à Montmartre , d'en ramener Eugénie , & de la laisser auprès d'elle, maîtresse de sa destinée. Adelaïde , disposée à reprendre Eugénie , en faveur de qui l'amitié lui parloit toujours , promit à Philippe d'aller le lendemain à Montmartre.

Mademoiselle de Mery ne put apprendre sans une émotion extrême , que la Mere de Philippe étoit dans l'Abbaïe. La juste crainte de ses reproches , & peut-être , d'une froideur qui lui annonçeroit une disgrâce , la troubla :

elle parut en tremblant devant la Reine ; mais aiant été rassurée par un regard de cette Princesse qui n'avoit rien de sévère , elle saisit ce moment favorable ; elle se jetta à ses pieds. Adelaïde la fit relever avec bonté , & lui dit d'un air souriant : Eh bien ! Eugénie , vous resterez fille ; je vous pardonne votre peu de soumission ; je vous rends mon amitié , & vais vous reprendre auprès de moi pour ne jamais nous séparer. Eugénie , dans l'excès de sa joie , ne répondit à la Reine que par des larmes , en retombant encore à ses genoux. Adelaïde , sensible aux touchantes preuves que lui donnoit Eugénie de son attachement , la releva , & en l'appellant sa Fille , elle lui promit de l'aimer toujours.

Philippe ne sçut pas plutôt sa Mere de retour , qu'il passa chez

elle ; mais n'y voïant point Eugenie , il demanda avec vivacité de ses nouvelles. Il se sentit touché , lorsqu'il apprit de la Reine, qu'en arrivant , elle l'avoit priée de trouver bon qu'elle se retirât dans son appartement. Le Roi pensa qu'Eugenie n'avoit osé se montrer devant lui , & l'idée qu'il se fit dans ce moment de sa modestie , rehaussoit encore dans son esprit le mérite d'Eugenie. Philippe ne se trompoit pas ; elle ne pouvoit obtenir d'elle-même de paroître devant lui ; elle desiroit & craignoit également sa vûë. Mais forcée d'être toujours auprès de la Reine , comment éviter de le voir ?

Pendant quelque tems , confuse , & les yeux baissés , Eugenie se retiroit dès que Philippe entroit chez la Reine. Il s'en ap-

perçut ; il crut même remarquer en elle un air abattu qui le toucha , & lui donna lieu de penser que peut-être elle se faisoit effort pour éviter sa présence. Enfin , sans trop sçavoir ce qu'il avoit à lui dire , il chercha le moment de l'entretenir en liberté ; il le trouva. Vous me fuïez , Mademoiselle , lui dit-il ! eh ! pourquoi ? Ah ! Sire , je n'ose plus soutenir les regards de Votre Majesté , repartit Eugénie ; permettez-moi de les éviter autant que je le pourrai : Vous reprocheriez-vous, repliqua le Roi , de m'avoir avoué que vous me trouvez digne de votre estime ? Si je me le reproche , reprit Eugénie ! Oui ! Sire ; eh ! ne deviez-vous pas ignorer toujours qu'un sentiment pour vous , plus vif que celui du respect , remplissoit mon cœur ? Ne vous reprochez-vous point

aussi , dit le Roi , d'avoir trop sacrifié à ce sentiment ? Que Votre Majesté seroit injuste de le penser , répondit Eugenie ! Si la Couronne de l'Univers étoit dans ma main , je la mettrois à vos pieds ; & j'aurois déjà oublié que le Baron de Montmorenci m'a fait l'honneur de songer à moi , si j'avois pu refuser cet honneur , & me taire. Mais , Sire , vous m'avez promis de ne jamais vous souvenir que j'ai parlé ; j'espère que Votre Majesté fera fidèle à sa parole. Non , repliqua le Roi. Je n'oublierai jamais que je vous dois la plus tendre reconnoissance ; je n'attribue qu'à elle , les mouvemens que je sens pour vous ; mais ils me font desirer que votre cœur soit pour moi toujours le même : je vous le demande , ajouta-t'il , en lui prenant la main , & je vous conjure de ne plus

58 ANECDOTES DE LA COUR

fuir un Prince , qui trouve un sensible plaisir à vous voir & à vous entretenir.

Que d'avantages Philippe avoit sur Eugenie, pour obtenir ce qu'il en exigeoit ! Il en étoit tendrement aimé ; elle lui en avoit fait l'aveu ; un sacrifice brillant avoit même précédé cet aveu. Attachée à la Reine , elle ne pouvoit éviter de voir Philippe. Il étoit son Roi : caractère , qui imprime un respect , que ni la plus forte tendresse , ni le plus parfait desintéressement ne sçauroient faire disparaître. Eugenie se persuada donc aisément que ce seroit manquer à ce qu'elle devoit au Roi , si elle lui donnoit occasion de penser que , malgré sa priere, elle s'obstinoit à se dérober à ses yeux. Elle se rappelloit à tous les instans, ce qu'il lui avoit dit ; mais elle n'y trouvoit que

de la bonté pour elle & de l'amitié.

Pendant plus de quinze jours, le Roi remarqua avec satisfaction, qu'Eugenie ne fùioit plus lorsqu'il étoit chez la Reine. Il la regardoit avec complaisance ; il jouïssoit avec plaisir de l'émotion que lui caufoit sa vûë. Souvent il s'approchoit d'elle pour lui dire quelque chose d'obligeant.

A un air de liberté que le Roi avoit conservé avec Eugenie, succéda un air un peu embarrassé ; il devint rêveur. Lorsqu'Eugenie n'étoit pas chez la Reine, il se sentoît inquiet ; il y restoit plus long-tems dans l'espérance de la voir arriver, & le moment où elle paroïssoit, lui caufoit une satisfaction mêlée de trouble. Philippe s'apperçut avant Eugenie de ce change-

ment ; il en fut étonné , & s'avoïa en secret que l'amour avoit pris dans son cœur la place de la reconnoissance.

Depuis que Philippe s'étoit dévoilé à lui-même ses véritables sentimens , il desiroit avec ardeur de trouver une occasion favorable pour entretenir Eugénie. Une légère indisposition de l'Archevêque de Rheims la lui fournit. Il trouva Eugénie dans l'appartement de ce Prélat. Un moment après que le Roi y fut entré , elle voulut se retirer ; mais il lui dit : Mademoiselle , j'ai à vous entretenir , suivez-moi dans le Cabinet de mon Oncle. Eugénie , par respect , n'osa résister , & en tremblant , elle suivit Philippe. Il resta un instant à la considérer , puis il lui dit :

Je vais vous surprendre , Mademoiselle ; cependant vous serez

encore moins étonnée que je ne l'ai été moi-même : je vous aime. Oui ! l'amour s'est rendu maître de mon cœur. Je ne sçaurois plus ni me le déguiser , ni vous le cacher. . . . Eh bien ! Mademoiselle , continua-t'il voiant le trouble & la surprise d'Eugenie , seriez-vous assez injuste pour rejeter les vœux d'un Prince , de qui le cœur seroit tranquille , s'il n'avoit vû dans le vôtre, une tendresse qu'il n'a pû connoître sans la partager ? Ah ! Sir^e, que m'apprenez-vous ! Mais , reprit Eugenie après un instant de silence , je vous aime avec trop de délicatesse pour ne pas arracher moi-même le trait que j'ai porté dans votre cœur. Je m'en punirai, en éloignant pour jamais de vos yeux un objet qui pourroit un jour vous reprocher une foiblesse. Quoi ! repartit le Roi ,

vous pourriez devenir l'ennemie de votre repos & du mien ? Eh ! ne le ferois-je pas de votre gloire , s'écria Eugénie ! L'ennemie de ma gloire , reprit Philippe ! Ah ! défabusez-vous ; quand je vous aime , elle est en sûreté : plus je vous étudie , plus je vous sens digne de toute mon estime & de toute ma tendresse. Est-ce à mon Roi à se faire une telle illusion , repliqua Eugénie ? Peut-il se flatter qu'une foiblesse ne le dégrade pas ? Oui ! l'amour même , sans le secours de la raison , m'ordonne de fuir , & ce n'est pas au sage Philippe à me retenir. Vous me désespérez , Mademoiselle , lui dit le Roi : si vous êtes jalouse de ma gloire , gardez-vous de faire une démarche qui déconcerteroit cette sagesse à laquelle vous avez recours ; vous m'avez fait connoître le plaisir d'être

aimé; & ce plaisir m'a fait passer, sans que je m'en défiasse, de l'estime à l'amour. Le reproche que me fait Votre Majesté, répondit Eugénie, justifie & confirme ma résolution. Mais permettez-moi, Sire, ajouta-t'elle d'un ton plus ferme, de me servir contre vous du même discours que vous avez employé contre moi. *Faites-vous un effort, m'avez-vous dit, digne de votre raison. Je suis certain que vous n'avez pas essayé de surmonter un penchant dont vous devez triompher.* C'est à vous, Sire, à surmonter le vôtre. L'Univers, prévenu de respect pour votre sagesse, & attentif à la moindre de vos actions, vous pardonneroit d'autant moins une foiblesse, qu'il vous en croit plus éloigné, & ce seroit à moi à qui l'on auroit à la reprocher. Eh bien! lui dit le

Roi pénétré d'admiration, je vais essayer de revenir pour vous, à la simple amitié : mais au moins, promettez-moi que vous ne ferez aucune démarche, sans m'en instruire & sans mon aveu. C'est à vos pieds que j'exige cette parole de vous. Philippe, en disant ces mots, s'inclina comme pour mettre un genou en terre. Que faites-vous, Sire, dit vivement Eugénie ? je rougis pour Votre Majesté. Répondez, Mademoiselle, reprit le Roi d'un air animé : qu'ai-je obtenu ? Ce que vous exigez, dit Eugénie, les yeux mouillés de larmes. Non ! Sire, je ne me retirerai point de la Cour, sans vous en avoir fait sentir la nécessité : mais je n'attendrai pas votre aveu, si Votre Majesté m'entretient jamais d'une foiblesse qu'il faut qu'elle surmonte. A ces mots, Mademoi-

selle de Mery se retira, sans donner au Roi le tems de lui répliquer.

Ce Prince resta comme immobile à la place où venoit de le laisser Eugenie. La fermeté & les sages remontrances de cette vertueuse fille, l'humilierent, & lui firent prendre avec une espece de dépit, la résolution d'avoir pour lui-même & pour Eugenie, le respect qu'il devoit à l'un & à l'autre. Après ce moment de réflexion, Philippe rentra dans la chambre de son Oncle avec un air tranquille.

Eugenie avoit quitté le Roi le cœur rempli de trouble. Agitée de mille mouvemens opposés, elle n'étoit pas rassurée par la fermeté qu'elle avoit montrée à ce Prince. L'effroi que lui causoit la seule idée de s'arracher de la Cour, ne lui permettoit

pas de se flatter qu'elle fût capable de ce noble & vertueux effort. Elle étoit enfin réduite à espérer plus de la vertu de Philippe, que de la sienne.

Plus d'un mois s'étoit écoulé, sans que le Roi eût paru chercher l'occasion d'entretenir Eugénie. Il ne paroissoit avoir pour elle, ni froideur, ni empressement : il alloit à son ordinaire chez la Reine, mais il y restoit moins que de coutume. Eugénie admiroit une conduite si sage ; & animée par cet exemple, elle se faisoit souvent effort pour éviter la présence du Roi. De tout tems ce Prince étoit dans l'habitude de lui parler sans aucun air de mystère ; personne ne s'en étonnoit ; tout le monde connoissoit l'amitié de Philippe pour Eugénie. Un jour il s'approcha d'elle, & lui dit d'un ton à n'être

pas entendu : Etes-vous contente de ma conduite ? J'y reconnois , lui repliqua-t'elle , toute la sagesse de Votre Majesté. Mais au moins , assurez-moi , reprit Philippe , qu'elle ne change rien aux dispositions de votre cœur ; car , je vous l'avouërai , je serois sensiblement touché si vous me donniez occasion de penser qu'il n'est pas toujours le même. Vous ne devez plus , Sire , répondit Eugenie , être instruit de ce qui se passe dans mon cœur ; mais je vous proteste que mes sentimens ne se démentiront jamais.

Le Prince Loüis , unique héritier de la Couronne , faisoit souvent craindre pour des jours si chers au Roi & à tous ses Sujets. (a) Sa santé délicate & lan-

(a) Ce Prince n'avoit alors que quatre ans & demi.

guissante fit penser que l'air de Paris pouvoit lui être contraire, & fit prendre à Philippe la résolution de l'envoier à Saint-Oüen passer toute la belle saison. (a) Il y étoit depuis près de deux mois, lorsque sa Gouvernante mourut.

On connoissoit le caractère de Philippe. Ce Prince vouloit toujours qu'on dût à son seul discernement le choix des personnes qu'il mettoit en place : ce caractère ferme & prudent, épargnoit à Philippe les importunités des Courtisans, lors même que les plus grandes Charges de l'Etat venoient à vaquer. La mort de la Comtesse de Roye Gouvernante du Prince Louis, mit en mouvement l'ambition de toutes les femmes de la Cour. Mais la crainte d'indisposer Philippe, plutôt que d'en obtenir la grace que

(a) C'étoit au commencement de Mars 1192.

chacune en particulier croïoit mériter, les firent se borner à aller plus fréquemment chez la Reine. Elles pensèrent que le Roi, qui ne passoit pas un jour sans y paroître, découvreroit dans leurs regards quelles étoient leurs vûes : cette manière respectueuse de lui demander le dépôt précieux de son Fils, n'échapoit pas au pénétrant Philippe. Plusieurs jours s'étoient déjà écoulés, lorsque ce Prince trouva chez Adelaïde, presque toutes les Dames. Après quelques momens d'entretien général, le Roi pria sa Mere de passer dans son Cabinet : à peine y furent-ils entrez, que la Reine lui dit : Vous fuïez, mon Fils, les sollicitations muettes des Dames que vous venez de voir : vous paroissez embarrassé pour remplacer la Comtesse de Roye? Je le suis effectivement,

répondit Philippe. Mais , reprit la Reine, n'avez-vous point pensé à Mademoiselle de Mery ? Vous allez me dire qu'elle est bien jeune. (a) Cependant , réfléchissez que la Comtesse de Roye est morte à trente ans. De plus , Eugenie est d'une modestie & d'une sagesse , propres à servir d'exemple. Dans les justes loüanges que l'Europe vous donne , on y ajoute toujours celle que vous ne fûtes jamais un enfant. Eugenie , je l'ose dire , a le même avantage. Les leçons & les principes de vertus qu'elle a reçûs de moi , ont mis en valeur son heureux naturel , & l'ont renduë digne d'élever l'Héritier du Trône de mon Fils.

D'ailleurs , continua la Reine , voiant que Philippe l'écoutoit

(a) Mademoiselle de Mery n'avoit alors que vingt-deux ans.

très-attentivement , Eugenie n'a aucune ambition : si elle en avoit été susceptible, auroit-elle refusé Montmorenci ? Elle ne tient qu'à vous & à moi : elle ne fera occupée qu'à se rendre digne de votre confiance : elle la justifiera par ses soins & par ses attentions, qui seront continuelles pour allumer dans le cœur de ce jeune Prince, la louable ardeur de vous imiter. Les premières impressions font des traces qui ne s'effacent jamais. Eh bien , Madame , repartit le Roi , j'y penserai.

Le lendemain , le Roi en passant d'un appartement dans un autre, apperçut Mademoiselle de Mery : il vit qu'elle vouloit l'éviter ; il s'avança à pas précipitez : Arrêtez, Eugenie, lui dit ce Prince , je veux vous parler. Je dois une éternelle reconnoissance au sacrifice que vous m'avez fait

malgré moi ; mais cette reconnaissance , si elle reste sans effet , ne me suffit pas. Je vous dois un établissement & un rang à ma Cour. La place de Gouvernante de mon Fils peut en partie m'acquitter ; je vous la donne donc cette place. A moi ! repartit Eugenie étonnée. A moi ! à mon âge ! Ah ! Sire , ce choix ne paroîtroit pas digne de votre prudence ! La vôtre qui me surprend toujours , repartit Philippe , & l'estime que vous vous êtes acquise par votre vertu qui vous rend respectable , justifieront ce que je fais pour vous. De grace, Sire , dit Eugenie , laissez-moi toujours auprès de la Reine. Si j'avois de l'ambition , ne seroit-elle pas remplie par les bontez que cette Princesse a pour moi ? Je ne suis capable que de lui faire ma cour. Vous avez raison , Eugenie,

genie, repliqua le Roi, de compter sur l'amitié de ma Mere; elle vous rend justice, & elle approuvera mon choix. Non ! Sire, repartit Mademoiselle de Mery, non ; je n'ai pas les qualitez nécessaires pour donner les premières instructions à un Prince destiné à régner. Votre modestie, répondit Philippe, ne sert dans ce moment qu'à me donner une plus haute idée de vous. Je vous connois, Eugenie; & de quoi n'êtes-vous pas capable ! Oui ! je vous répons de vous. Je ne résiste plus, dit Eugenie ; j'obéis. Ma Cour fera bien-tôt instruite, reprit le Roi, de ce que je fais pour vous. Demain je vous déclarerai Gouvernante de mon Fils. Allez, Eugenie, allez l'apprendre à la Reine.

La Cour attendoit avec impatience le moment où le Roi nom-

meroit la Gouvernante de son Fils. Il déclara le lendemain à son lever, qu'il confioit à Mademoiselle de Mery ce précieux dépôt ; la surprise fut extrême ; personne n'avoit mis Eugénie au nombre de celles qui aspireroient à une place si éminente. Mais une estime générale pour elle força tout le monde à convenir qu'elle méritoit de la part de leurs Majestez, cette marque de confiance.

Ce que le Roi venoit de faire pour Mademoiselle de Mery, fit naître des soupçons aux Courtisans. Ils chercherent & crurent trouver dans le cœur & dans la politique de ce Prince, le véritable motif qui le faisoit agir. L'opinion qu'ils avoient de sa prudence, leur fit penser qu'il vouloit avec mystère suivre le penchant qu'il sentoît pour Eu-

genie. Eugenie étoit bien éloignée de penser comme eux ; elle croïoit que Philippe s'étoit voulu ôter l'occasion de la voir trop souvent. Mais le Baron de Montmorenci n'avoit pas besoin de toute sa pénétration pour être certain de ce que les plus habiles Courtisans ne faisoient que soupçonner. La prompte retraite de Mademoiselle de Mery à Montmartre lorsqu'il avoit désiré d'obtenir sa main ; la conversation qu'elle avoit eue avec lui ; la ferme résolution où elle lui avoit paru être de ne jamais se marier ; tout l'instruisoit qu'il avoit été sacrifié au Roi. Il comprit par un tel sacrifice , l'excès de la tendresse d'Eugenie pour Philippe ; & réfléchissant sur le peu de pouvoir que la raison a sur les passions, il tâcha de la justifier , il la plaignit , & se plaignit lui-même.

C'étoit la modestie naturelle d'Eugenie , qui d'abord l'avoit fait résister à accepter la place de Gouvernante du Prince Louis. Revenuë de la surprise que lui avoit causée la marque de confiance que Philippe lui donnoit, elle passa aux réflexions : la première lui fit sentir avec une secrète joie , qu'une occasion forcée & honorable l'arrachoit de la Cour. Sa raison lui fit voir les avantages qu'elle pouvoit tirer de son séjour à Saint-Oüen , & lui dit qu'elle devoit travailler à en profiter. Ma tendresse , s'écrioit-elle , n'est plus innocente ! elle avoit séduit le Roi ; peut-être eût-elle été criminelle sans le pouvoir que ce Prince a sur lui-même. Comment me serois-je défenduë du plaisir d'en être aimée ? Il a craint sans doute que ma présence ne fût un obstacle

à la sage résolution qu'il a prise de n'avoir pour moi que de l'amitié ; il m'éloigne de ses yeux. Je les blesse peut-être : peut-être le fais-je rougir du mouvement de foiblesse que je lui ai fait sentir ; il m'en punit. Mais non ! il veut m'aider à changer toute ma tendresse, en un simple & pur attachement ; il m'estime trop pour vouloir de moi, rien de plus. Eh ! ne me l'a-t'il pas dit lui-même ! Imitons-le : allons à Saint-Oüen travailler à étouffer une ardeur qui eût été peut-être funeste à mon Roi : mon bonheur est extrême ! son cœur ne sent plus que de l'amitié pour moi : Non ! je n'ai plus à le redouter.

La vertu & la fermeté qu'avoit opposée Eugénie à Philippe lorsqu'il lui avoit appris que, sensible à sa tendresse, il la partageoit, avoient fait prendre à ce Prince

la résolution d'arrêter dans leur naissance , les mouvemens de son cœur. Accoutumé à obéir à ce que sa raison lui dictoit , il se persuada que bien-tôt il n'auroit plus pour Eugénie que ce degré de reconnaissance qu'il devoit à un attachement si tendre & si bien prouvé. Mais Philippe ne tarda pas à s'appercevoir qu'il s'abusoit lui-même : il sentit qu'Eugénie avoit pris un pouvoir sur son cœur , qu'elle conserveroit toujours.

Il est aisé de comprendre que Philippe avoit saisi avec joie l'occasion de placer auprès de son Fils Mademoiselle de Mery. Mais à peine fut-elle à Saint-Oüen , que les choses se présentèrent à Philippe sous une autre face. Il se sentit comme arrêté par différens scrupules ; sur tout il redoutoit la pénétration des Courti-

sans. Il laissa passer quelques jours sans aller à S. Oüen. Eugenie craignoit le moment où il y paroîtroit. Il y vint : sa présence troubla Eugenie ; elle crut lire dans ses yeux , que l'indifférence n'avoit pas encore succédé dans son cœur, à la tendresse qu'il lui avoit laissé voir. Mais la circonspection de ce Prince la rassura ; & dans les premières visites il fut si réservé , qu'Eugenie se croiant hors de tout danger , s'accoutuma à le recevoir avec toute la confiance que pouvoit lui inspirer un parti pris & décidé dans un Roi maître de lui-même.

Philippe alloit souvent à Saint-Oüen. Ce Prince , dont le caractère étoit sérieux , avoit toujours auprès d'Eugenie de la gaieté & un air satisfait : il lui racontoit les nouvelles de la Ville & de la Cour , & quelquefois elles lui

donnoient occasion de dire des choses qui n'eussent été qu'obligeantes pour tout autre que pour Eugénie. Philippe se promenant un jour avec elle dans les Jardins, lui dit, après avoir gardé assez long-tems le silence : Ma tendresse pour mon Fils, Eugénie, a redoublé depuis que vous êtes auprès de lui : à présent, au milieu de ma Cour, je suis inquiet & chagrin ; je sens de vives impatiences de venir ici : j'y viens avec une joie que je ne connoissois pas ; j'y reste avec un plaisir extrême, & il m'en coûte toujours un effort pour m'arracher de Saint-Oüen. Aurois-je, Eugénie, à vous reprocher de ne vous pas appercevoir de ce changement en faveur de mon Fils ? Pouvez-vous, Sire, trop l'aimer, répondit Eugénie un peu embarrassée ? Sa santé, toujours incer-

taine , vous allarme fans cesse : vous avez voulu confier ce précieux dépôt à des mains trop jeunes ; & Votre Majesté croit devoir juger par elle-même , si mon peu d'expérience ne me fait point commettre de fautes. Cependant, Sire, vous pourriez vous en reposer sur mon zele & sur mes attentions : j'avouë que je serois bien sensible à cette preuve de confiance , & que vous ne pouvez me donner , qu'en honorant moins fréquemment Saint-Oüen de votre présence. Permettez , Sire , que je vous conjure , ou de m'accorder cette grace , ou de ne pas me refuser celle de mettre à ma place une Personne , qui , plus capable que moi de la remplir , vous rendra cette tranquillité que vous aviez avant que je fusse auprès du Prince Loüis. Eh ! quoi ! Mademoiselle,

reprit le Roi, vous ferois-je un objet désagréable ? ma présence vous importune-t'elle ? Votre Majesté, répondit Eugenie, ne le pense pas : mais, Sire, oserai-je vous le dire ? Les momens que vous donnez tous les jours à votre inquiétude sur le Prince Louis, sont des momens de dissipation qui ne peuvent que préjudicier aux affaires de l'Etat. Dès votre jeunesse, vous avez accoutumés vos Sujets à vous voir appliqué tout entier, aux plus sérieuses occupations : que diront-ils de ce relâchement dans ce qu'ils vous ont toujours entendu nommer, vos devoirs ? Ils pourroient l'interpréter d'une manière moins favorable aux sages principes que vous vous êtes faits ; vous verra-t'on remettre le soin de vos intérêts & de votre gloire à vos Ministres ? Ils ont des lumieres ; mais ont-ils

l'œil perçant de Votre Majesté ?

Une sorte de crainte qu'inspiroit à Philippe un caractère si vertueux , arrêta les mouvemens de tendresse que son cœur pouvoit à peine contenir : il crut ne devoir pas pousser plus loin cette conversation. Ne vous alarmez pas, Mademoiselle , repliqua-t'il, ni pour ma gloire , ni pour mes intérêts ; je puis les concilier avec mon empressement pour mon Fils , & rassurez - vous sur ce qui vous regarde ; vous avez toute ma confiance ainsi que toute mon estime.

A peine Philippe eut-il quitté Eugenie , qu'elle s'écria : Le Roi m'aime ! je voudrois en vain en douter ! il m'aime ! Avec quel ménagement & avec quelle adresse ne me l'a-t'il pas fait entendre ? Que je suis effraïée de sa tendresse & de la mienne ! Je

croïois que sa raison avoit commandé à son cœur , & qu'elle s'en étoit fait obéir : il a feint de l'indifférence pour calmer l'inquiétude que me causoit sa foiblesse : il m'a trompée ! Mais dois-je le condamner ? Pensoit-il à séduire mon cœur ? c'est moi qui ai séduit le sien ! Devois-je jamais lui avoir avoué ma passion pour lui ? Je tremble quand je songe aux avantages que cet aveu lui donne sur moi.

Si le discours de Philippe avoit allarmé Eugénie, celui d'Eugénie avoit fait connoître à Philippe qu'il devoit encore renfermer dans son cœur toute la vivacité de ses sentimens. Il se promit de laisser seulement à ses attentions & à ses regards, le soin d'en instruire Eugénie. Pendant plusieurs jours Philippe observa cette conduite : ni ce Prince , ni Eugénie

ne se disoient point ce qu'ils éprouvoient mutuellement; mais leurs entretiens devinrent embarrassés. Ils gardoient quelquefois le silence, & le desir de le rompre le faisoit encore durer plus long-tems.

Un jour qu'ils étoient dans cette situation, Philippe oublia ce qu'il s'étoit promis. Ma timide contenance auprès de vous, Eugénie, lui dit-il, ne vous parle-t'elle pas en ma faveur? Je n'ose vous instruire de mes sentimens, mais vous les connoissez, & je croirois vous offenser si je doutois des vôtres: sans nous expliquer, nos cœurs sont d'intelligence. Pourquoi, cruels à nous-mêmes, combattons-nous leur penchant? Laissez-moi vous assurer que je vous aime, & ne me refusez pas le plaisir de vous entendre encore me dire que vous m'aimez.

Ah ! chere Eugenie , vous me l'avez dit si naïvement ! Quels regrets n'en ai-je pas , s'écria Eugenie ! Que de remords me coûte un aveu si indiscret ! Mais , Sire , vous voulez en tirer trop d'avantage : votre tendresse m'offense ; vous ne me l'avez cachée que pour me tendre un piège ; ce n'est plus un honneur que vous m'avez fait en me nommant Gouvernante de votre Fils , c'est un affront ! Un affront , Mademoiselle , repartit vivement le Roi ! Oui ! Sire , un affront , reprit Eugenie. Vous ne m'avez arrachée d'auprès de la Reine que parce que vous méditiez de me rendre indigne de son estime : songez que vous la blessez. Vous manquez à son égard ! Voulez-vous la faire rougir d'avoir élevée Eugenie ? Vous êtes Roi ! Mais ce titre vous affranchit-il du respect

que vous devez à une Mere ? Oubliez-vous celui que vous vous devez à vous-même ? Ah ! Sire , par égard pour vous , par pitié pour moi , étouffez des sentimens indignes de Philippe ! Je voudrois en vain les combattre , répondit-il , & j'y cede sans rougir : vous vous armez d'une rigueur qui me rendra malheureux , & qui ne triomphera pas de ma tendresse ; ne m'en faites plus un crime ; consentez, Eugenie, à être aimée d'un Prince , qui toujours sera soumis à vos loix. Dictées-les moi ; quelques sévères qu'elles soient (pourvû qu'elles ne m'imposent pas le silence) je m'y sou mets. Je vous jure enfin , Eugenie , de toujours respecter en vous cette vertu que j'admire : laissez-moi seulement goûter le charme de vous entretenir de mon amour , & de voir que vous y êtes sensible : je

vous donne ma parole que vous n'aurez jamais à le réprimer ; il fera toujours extrême , & ne fera jamais audacieux. Eugénie , troublée , ne répondit à Philippe que par un regard timide. Il en connut tout le prix ; & pour éviter qu'elle ne lui dît quelque chose qui démentît ce regard , il la quitta , & revint à Paris plus occupé que jamais de sa passion.

Eugénie s'opposoit à elle-même une vaine résistance. Le plaisir qu'elle ressentoit d'entendre Philippe l'assurer que ses sentimens étoient aussi délicats qu'ils étoient vifs , la conduisit insensiblement à se permettre de l'assurer à son tour de la plus forte passion. Cette liberté commença par affoiblir ses scrupules. Philippe triomphoit tous les jours de quelqu'un de ses remords ; lui-même enfin oublia la parole qu'il

avoit donnée à Eugénie , & Eugénie n'eut plus la force de l'en faire ressouvenir.

Bien-tôt à un air circonspect, succéda un air de liberté , qui faisoit goûter à Philippe & à Eugénie tous les charmes d'une mutuelle tendresse. Leur caractère les assuroit qu'ils n'avoient rien ni à craindre , ni à desirer : & leur tranquillité ne déroboit rien à la délicatesse de leurs sentimens. Le mystère & les précautions entretenoient dans leurs cœurs une douce vivacité. Le séjour du Prince Louis à Saint-Oüen , leur donnoit la facilité de se voir sans contrainte. Ils n'avoient qu'un petit nombre d'Officiers ; peu de personnes alloient y faire leur cour ; & Philippe y arrivoit toujours sans être accompagné d'aucuns courtisans.

La Reine fut long-tems à péné-

trer la tendresse de son Fils pour Eugénie : mais le premier soupçon l'éclaira. Elle sentit , ainsi que le Baron de Montmorenci , la passion d'Eugénie pour le Roi ; & ce que ce Prince avoit fait pour elle en la nommant Gouvernante , joint à son assiduité à aller à Saint-Oüen , l'instruisit de leur intelligence. Adelaïde en fut touchée : elle connoissoit le solide mérite d'Eugénie ; elle pensoit que malgré toutes ses bonnes qualitez , on pouvoit bien ne pas l'aimer ; mais elle se dit qu'il étoit impossible , en l'aimant , de l'aimer médiocrement. Cet attachement réciproque lui découvroit la véritable raison qui avoit arrêté Philippe dans le tems qu'il avoit formé le dessein de se remarier , & lui fit craindre qu'il ne restât long-tems veuf.

Le sacrifice que Mademoiselle

de Mery avoit fait au Roi , ne permettoit pas à Adelaïde de soupçonner qu'aucunes vûes d'intérêt eussent part à sa foiblesse : mais l'habile Adelaïde n'ignoroit pas qu'une Maitresse de Souverain , quoique tendre , se laisse facilement aller aux mouvemens de l'ambition : elle sçavoit quel dangereux empire peut prendre une Maitresse sur l'esprit d'un Roi qui l'adore. Empire , qui va quelquefois jusqu'à faire déplacer un grand Homme , pour lui substituer un sujet, plus à elle qu'à son Maître. Mais la maniere de penser de Mademoiselle de Mery , rassura la Reine contre toutes ses craintes , & son amitié pour elle la justifia. Ainsi les bontez & les manieres de cette Princesse, furent les mêmes. Cependant , dans l'appréhension de déplaire au Roi , qui paroissoit vouloir te-

nir secrète cette intelligence , elle résolut de ne faire (du moins à l'extérieur) aucun usage de sa pénétration.

Chacun , pour se conformer au caractère de Philippe , crut devoir suivre l'exemple de la Reine. Mais on vit insensiblement la Cour du Prince Louïs , se grossir les jours que le Roi n'alloit pas le visiter. Les attentions pour Eugénie, redoublèrent, avec ménagement. L'air de Saint-Oüen étoit sans doute bon au jeune Prince ; sa santé s'y fortifioit , & pour flatter la Gouvernante , on n'attribuoit qu'à ses soins ces succès heureux.

Eugénie , dont la simplicité & les manières unies ne se démentoient pas, faisoit cependant usage de sa pénétration naturelle : elle sentit bien-tôt combien la flatterie est insupportable à un

cœur droit & sincere. Le principe de cette flatterie la lui faisoit regarder comme un genre d'insulte , qui mettoit sa modestie à la gêne : des réflexions tristes & humiliantes la déterminèrent à confier sa peine au Roi.

Débarassez-moi , Sire , lui dit-elle , de ces importuns. Ils vous offensent par la seule idée qu'il est peut-être aujourd'hui une autre route que celle de votre équité , pour obtenir des graces. Ma délicatesse est blessée de leurs empressemens étudiés : car je sépare ma foiblesse du fonds de mon caractère ; elle ne l'altercera jamais ; il sera toujours le même ; jamais je ne perdrai de vûe votre gloire. Philippe, charmé des sentimens nobles & vertueux d'Eugenie , l'écoutoit avec un plaisir inexprimable. Mon estime pour vous , lui dit-il , vous doit être

un garand que je n'aurai jamais rien à vous refuser. Ni moi rien à vous demander , reprit-elle. Non ! je ne veux rien. Votre cœur est l'unique objet de mon ambition. Non ! il ne reste de place dans le mien , qu'un respectueux attachement que j'ai pour une auguste Princesse à qui je dois tout ; & qu'à une tendre amitié pour la Comtesse de Rethel. Ce n'est pas à un sentiment de politique que je dois les nouvelles marques qu'elle me donne de la sienne : son caractère la met au-dessus de tout artifice , & sa vertu me défend dans son cœur. Si elle soupçonne le mien d'être trop sensible , la supériorité de son esprit lui sert à m'excuser.

Le discours de Mademoiselle de Mery fit faire des réflexions au Roi : il ne put apprendre qu'on

avoit pénétré son secret, & qu'on se flattoit d'en tirer avantage, sans se sentir indisposé contre presque toute la Cour. On s'aperçut qu'il étoit sombre & rêveur ; chacun s'examinoit, & craignoit de toucher au moment d'une disgrâce.

Philippe , pendant plusieurs jours , ne parla qu'au Vicomte de Melun , au Baron de Montmorenci , & au Comte de Rethel. Cette distinction , uniquement pour ceux qui n'alloient que rarement à Saint-Oüen , fit juger au sage Vicomte de Melun que l'empressement trop marqué pour le jeune Prince , depuis que M^{lle} de Mery étoit Gouvernante, déplaisoit au Roi. Le Vicomte confia ce qu'il pensoit à ce sujet, au Comte des Barres ; des Barres fit faire la même remarque à un ami ; celui-ci à un troisième : de

cet avis donné ſecretement de l'un à l'autre , il réſulta qu'on ne vit bien-tôt plus arriver chez le Prince Louis que le Roi , la Reine avec l'Archevêque de Rheims ſon frere, & quelquefois la Comteſſe de Rethel. Philippe & Eugenie ſ'apperçurent avec plaifir de ce changement.

On étoit à la fin de l'Automne : le Roi penſoit à faire revenir ſon Fils à Paris , lorsqu'il fut arrêté par un obſtacle qui le contraignit à changer de réſolution. Eugenie tomba dans une triſteſſe dont elle cacha la cauſe pendant pluſieurs jours à Philippe. Mais les inſtances réitérées de ce Prince , en arrachant des larmes à Eugenie , lui arracherent auſſi un ſecret , dont il falloir qu'il fût informé. Il ſentit comme elle , que malgré les meſures que la prudence pourroit lui faire prendre , toute la
Cour

Cour alloit passer du soupçon, à la certitude.

La joie de Philippe diminua la tristesse de Mademoiselle de Mery. Je suis Roi, lui dit-il, qu'avez-vous à redouter? Je vous aime; vous me devenez encore plus chère, & vous êtes trop estimable pour perdre jamais rien de la considération que tout mon Roïaume a pour vous. Il paroît, ajouta-t'il, que l'air de Saint-Oüen fortifie la santé du Prince Louïs; il y attendra le retour du Printems, pour y passer encore tout l'Eté prochain. Paris ne le reverra, que lorsque vous voudrez l'y ramener. Mais il faut oublier pour quelque tems, le Prince Louïs & Mademoiselle de Mery à Saint-Oüen, pour passer à un événement qui intéresse toute l'Europe.

Le Roi d'Angleterre étoit resté,

comme on l'a vû , dans la Palestine après le départ de Philippe-Auguste. Les entreprises audacieuses de Richard , toujours soutenuës d'une intrépidité sans exemple , lui avoient justement mérité le surnom de *Cœur-de-Lion*. On pouvoit vaincre Richard , mais on ne pouvoit dompter son courage ; courage , qui sembloit être au-dessus de l'homme , & qui mettoit dans son caractère , quelque chose de féroce. L'Histoire des Conquérans ne nous apprend rien au-dessus de la fameuse Bataille qu'il livra à Saladin , à la vûë d'Ascalon. Ce fut peu de tems après le départ de Philippe , que Richard osa attaquer Saladin , dont l'Armée composée de trois cens mille hommes effectifs , étoit encore fortifiée par un Camp presque inaccessible. Richard sentoit la

nécessité, les conséquences, & le péril d'un projet si hardi; aussi se surpassa-t'il dans cette journée mémorable, & à jamais glorieuse pour le nom Chrétien. Ce fut aux ressources que trouva ce Prince dans son habileté, & aux prodiges d'une valeur inouïe, qu'on fut redevable de la Victoire, qu'il sçut enfin fixer en sa faveur, après l'avoir vûë long-tems balancer. Mais affoibli & arrêté dans ses projets par la retraite de Leopold Duc d'Autriche, de Hugues Duc de Bourgogne, & des Troupes Italiennes; pressé d'ailleurs de retourner en Angleterre, où les intrigues de son frere Jean, surnommé *Sans-Terre*, lui faisoient craindre de se voir enlever ses Etats, il avoit pris la résolution de quitter la Palestine. La prudence trompe souvent les hommes, &

ce n'est la faute ni des hommes , ni de la prudence. La prudence a contre elle l'obscurité de l'avenir , & de plus , les passions de l'homme , qui plus fortes & plus adroites que la prudence , la font égarer.

Richard , après avoir bien réfléchi sur le parti qu'il devoit prendre pour repasser en Angleterre , pensa qu'il ne pouvoit , sans trop risquer , traverser les Etats de Philippe. Il appréhendoit que le Roi de France ne le fit arrêter. Cette crainte coûta cher au Roi d'Angleterre. Il préféra de passer sans suite par l'Allemagne , pour se rendre chez le Duc de Saxe son beau-frere. Sa haine contre Philippe , lui fit oublier l'insulte qu'il avoit faite au Duc d'Autriche pendant le Siège d'Acre. (a) Com-

(a) Leopold Duc d'Autriche , s'étant

me il traversoit les Etats de ce Duc, (a) il fut reconnu & arrêté dans un Village proche de Vienne. (b) Son ennemi, d'un caractère dur, violent, peu généreux, & chez qui le ressentiment se ralluma par l'occasion de se venger, exerça des cruautés à l'égard du Roi d'Angleterre, qui en immortalisant la fermeté de ce dernier, couvroit d'ignominie un Prince, plus déshonoré encore d'avoir pu les imaginer, que Richard n'étoit à plaindre de les souffrir. (c)

L'Empereur, (d) sans aucun rendu maître d'une Tour, y fit planter son Etendard; Richard le fit arracher, & le fit fouler aux pieds.

(a) Le Roi d'Angleterre & le peu de personnes qui l'accompagnoient, étoient déguisez en Pelérins.

(b) A la fin de l'année 1192.

(c) Richard étoit lié, garotté, & gardé par des hommes, qui avoient nuit & jour la pointe de leurs épées sur sa poitrine.

(d) Henri V I. Prince cruel & avaro.

sujet légitime , pressé par ce vice que l'indigence & l'obscurité peuvent à peine excuser , je veux dire par l'avarice , exigea de Leopold Duc d'Autriche , de lui remettre le Roi d'Angleterre. Ainsi le Duc d'Autriche goûta peu de tems le barbare plaisir de la vengeance , & eut de plus le regret de perdre l'espoir d'une rançon , capable de satisfaire son avarice. En remettant Richard à l'Empereur , il mit ses intérêts à la discrétion d'un Prince plus puissant que lui , & aussi dévoré de la soif des richesses.

L'Empereur ne fut gueres plus humain que le Duc d'Autriche : il oublia comme lui ce qu'il se devoit à lui-même , & ce qu'il devoit à la Majesté du Trône. Un Souverain doit penser que ce caractère est si auguste & si sacré par lui-même , qu'il n'est ni

occasion, ni circonstance où il ne doive le respecter dans son semblable.

La nouvelle de la prison du Roi d'Angleterre fut bien-tôt répandue par toute l'Europe. Le politique Philippe sentit qu'un tel événement pouvoit lui faciliter les moïens d'exécuter ce que son ambition projettoit depuis long-tems.

On sçait que Loüis le Jeune, pere de Philippe, avoit fait couronner ce Prince à quinze ans; cet âge ne paroît pas propre aux solides réflexions: mais Philippe avoit vû par l'étendue de son génie, les engagements qu'il contractoit avec les Sujets sur lesquels il alloit régner. La mort de Loüis le Jeune, qui avoit suivi de près cette Cérémonie, avoit été pour Philippe comme un flambeau, qui lui découvrit d'u-

ne maniere plus détaillée , ces mêmes engagements. Il s'étoit livré d'abord à la lecture sérieuse & méditée de la Vie des Monarques François. Les qualitez brillantes de plusieurs, l'avoient frappé : mais toutes les vertus Roïales , réunies dans Charlemagne , l'ayant présenté à ses yeux comme un modèle digne de lui , il s'étoit fait une loi d'imiter la valeur , la sagesse & la politique d'un si grand Prince. Un projet si noble avoit fait naître dans son ame l'ambition de rendre à l'Empire François , la splendeur & le lustre qu'il avoit sous Charlemagne. Il ne pouvoit voir sans douleur , sous la domination Angloise, des Provinces entieres enlevées à la France. Plein de ces idées que le tems avoit meuries, il s'étoit affermi dans la résolution de profiter de toutes les heu-

reuses circonstances qui se présenteroient , pour rendre à son Trône cet éclat que les Rois de la seconde Race avoient laissé ternir par leur foiblesse : mais sa prudence (vertu dominante en lui) l'avoit souvent arrêté : il ne vouloit entreprendre que lorsqu'il pourroit se promettre de réussir , & il se croïoit à ce terme.

L'affront que Philippe avoit reçu de Richard , par le refus d'accomplir le Mariage conclu entre lui & Alix de France , conduite en Angleterre sur la foi d'un Traité solennel ; & les prétextes injurieux allégués par Richard pour ne pas remplir les engagements de Henri son pere , avoient imprimé dans le cœur de Philippe, un juste & vif ressentiment. Quoique né violent , ce Prince s'étoit accoutumé dès l'en-

fance, à se posséder : il sçut donc si bien s'accommoder aux circonstances , lorsque l'intérêt commun de la Chrétienté le fit passer avec Richard dans la Terre-Sainte , que pendant cette grande expédition , ce dernier ne s'aperçut d'aucune froideur. Philippe ne s'y montra jamais que le Rival de la gloire de son ennemi secret , sans paroître songer à l'insulte qu'il en avoit reçue : mais sa conduite pendant la captivité de Richard , prouva bien qu'il ne l'avoit pas oubliée. Philippe connoissoit toute la haine de ce Prince , qui peu maître de lui , l'avoit laissé éclater en Sicile & en Syrie dans plusieurs occasions , sans que Philippe eût paru s'en appercevoir ; mais à la nouvelle de la prison de Richard , il ne se contraignit plus. Il se représenta que sa gloi-

re , le bien de ses Sujets , & ses anciens droits sur la Normandie, lui ordonnoient d'entreprendre de la réunir à sa Couronne. Il y marcha , il se rendit maître de plusieurs Villes ; il eut même une entrevûe avec le Prince Jean ; il fit avec lui un Traité , & l'amena à Paris.

Les intérêts de Philippe , qui s'opposoient à la liberté du Roi d'Angleterre , le déterminèrent à dépêcher vers l'Empereur , pour qu'il ne relachât point ce malheureux Prince. (a) L'avarice de l'Empereur , & l'impuissance où étoit l'Angleterre de fournir le prix de la rançon de Richard , secundoient les desirs de Philippe & de Jean Sans-Terre : tout étoit en mouvement en Angle-

(a). Ce fut l'Evêque de Beauvais ; il fit deux fois le voyage d'Allemagne pendant la prison du Roi d'Angleterre.

108 ANECDOTES DE LA COUR
terre , en France & en Allemagne.

On ne peut penser à la différence que met le fort entre les hommes , sans se sentir ou blessé, ou flatté. L'homme obscur disparaît , sans avoir été presque compté dans le nombre des humains. L'homme Roi nous étonne ; on croit voir en lui l'Univers entier ; il le met en mouvement ; il peut en faire changer la face ; il remporte des Victoires ; il aggrandit ses Etats ; il est l'arbitre de ses égaux : les prospérités le font croire au-dessus de l'homme ; il le croit lui-même : mais qu'il s'examine ! pourra-t'il se déguiser qu'il n'a sur les autres hommes , aucun avantage qui lui soit propre , que le rang où la Providence l'a placé : il sent ses foiblesses ; il sent ses disgrâces. Si ses malheurs sont éclatans,

si ses Sujets les partagent avec lui , il paroît les supporter avec fermeté ; l'amour propre le soutient. Mais si ses disgraces lui sont particulieres , elles l'abattent ; sa raison lui devient inutile ; il étoit Roi ! à peine est-il homme. Richard faisoit dans sa prison cette triste expérience. Ses malheurs réels ne lui paroissent pas égaler ceux qu'une imagination, préoccupée par une forte & malheureuse passion , lui rendoient insupportables. Il suffit , pour justifier cette réflexion , de considérer Richard dans l'état déplorable où le sort l'avoit réduit.

Dans les fers comme un vil esclave ; en proie à la cupidité de ses égaux , & à leur avidité pour s'emparer de ses Etats ; livré à lui-même , quel usage faisoit de sa raison le Roi d'Angle-

terre ? Les tourmens qu'il enduroit ; le risque de rester , peut-être toute sa vie , dans la captivité ; la crainte effrayante de n'y échapper , que pour se voir arracher sa Couronne , lui faisoient moins sentir la rigueur de sa cruelle destinée , qu'une funeste tendresse. Il ne réfléchissoit sur ses malheurs , qu'avec une rage qui ajoutoit encore à la fermeté qu'il opposoit à ses persécuteurs. Mais sa passion , dont les effets n'avoient que lui pour témoin , triomphoit de tout son courage. Un souvenir trop vif l'instruisoit de l'excès de sa foiblesse : Malheureux ! de n'avoir pû combattre dès les premiers momens de sa naissance , ce funeste penchant ! l'honneur & le devoir lui en avoient prescrit la loi ; cet effort étoit au-dessus d'une raison , qui , chez Richard , se trouvoit tou-

jours la victime des mouvemens que l'intérêt, l'ambition, l'envie, la colere & l'amour excitoient dans son cœur. La crainte, l'inquiétude & la jalousie trouvoient, malgré ses malheurs, le tems de le tourmenter, & vengeoient l'infortunée Princesse qu'il adoroit, de la captivité que ce terrible Vainqueur lui avoit fait subir. La vengeance qu'il avoit exercée contre le Roi de Chipre, pere de cette Princesse, étoit devenue fatale à la gloire & au repos de Richard.

Philippe-Auguste & Richard rejoints à Messine, s'étoient embarquez, chacun sur sa Flotte, pour se rendre à la Terre-Sainte. Après quelques jours d'une heureuse navigation, Richard essuïa une tempête qui le jeta sur les Côtes de l'Isle de Chipre, tandis que Philippe, comme on l'a

112 ANECDOTES DE LA COUR

vû , avec un vent favorable , arriva en Syrie , & commença le Siège d'Acre. Isaac étoit alors Roi de Chipre. (a) Cet usurpateur , dont l'inhumanité égaloit l'avarice , trouva dans l'infortune des Anglois , de quoi satisfaire l'une & l'autre : il ajouta au refus des secours que le droit des Gens semble réclamer en faveur des malheureux , la cruauté de les faire mettre en prison , & l'injustice d'enlever tous leurs effets. Richard , que la tempête avoit écarté avec la plus grosse partie de sa Flotte , rejoignit ses Vaisseaux dispersés , à la vûe de Limisso. Le rigoureux traitement qu'Isaac avoit fait éprouver aux Anglois , irrita Richard : il en

(a) Cet Isaac étoit de la Maison de Comnène ; & , de Gouverneur de l'Isle de Chipre , il s'en étoit fait reconnoître Roi. L'Histoire nous apprend qu'il étoit brutal , cruel & avare.

voulut tirer une vengeance éclatante : il attaqua la Ville de Limisso , la prit , & fit le Roi de Chipre son Prisonnier , avec la Princesse Sophie sa fille unique , & Theopile Prince Comnène , neveu d'Isaac. Ce Theopile devoit épouser sa fille , & monter après lui sur le Trône.

La beauté de la Princesse de Chipre , fit un prompt effet sur le cœur du Roi d'Angleterre , mais sans adoucir sa colere ni contre Isaac , ni contre Theopile. Ce dernier n'avoit d'autre crime à l'égard de Richard , que celui d'être trop aimable ; car l'amour & la jalousie entrèrent en même tems dans le cœur du Roi d'Angleterre. Il fit charger de chaînes Isaac & Theopile , & les envoya à Tripoli de Syrie : mais il retint la Princesse de Chipre , qu'il mena avec lui à la Terre-

Sainte. Il venoit d'épouser Berengelle , Princesse de Navarre , qu'Alienor , mere de Richard , avoit amenée en Sicile. Berengelle étoit jeune & belle ; cependant Richard ne fut point touché de ses charmes ; & sans être retenu ni par un noeud si sacré qui venoit à peine de le lier , ni par la présence de Berengelle , ni par le pieux motif qui paroissoit l'attirer à la Terre-Sainte , il se laissa aller à la passion que la Princesse de Chipre lui inspira.

Chez les Héros , l'amour peut coûter à leur tranquillité ; mais rarement dérobe-t'il quelque chose à leur gloire. Il ajoute même souvent au desir d'en acquiescer. En vain Richard recueilloit chaque jour de nouveaux lauriers ; il n'en paroissoit pas moins odieux à la Princesse Sophie. Elle

ne vouloit point voir en lui le Héros ; elle n'y voïoit que le cruel Vainqueur de tout ce qui lui étoit cher , & que le ravisseur d'une Couronne à laquelle elle touchoit. Ce douloureux souvenir lui rendoit son esclavage insupportable ; toujours occupée de sa passion , & livrée à sa douleur , cette fiere Princesse ne cherchoit point à cacher à Richard , les mouvemens de son ame : au contraire , elle l'irritoit encore par les reproches les plus outrageans. Jamais il ne l'aborda , sans la trouver noïée dans les pleurs , & armée de ces regards méprisans & pleins d'indignation , qui , sans le secours de la parole , instruisent un Amant , de la haine qu'il inspire. Le Roi d'Angleterre ne pouvoit soutenir , sans emportement , les mépris & les discours altiers de la

belle Cipriote. (a) S'il affectoit quelquefois de la douceur, son caractère violent le forçoit bientôt à se démentir.

Les craintes continuelles où étoit la Princesse Sophie, que le Roi d'Angleterre ne portât sa violence aux dernières extrémités; le desir de fortir d'esclavage, & l'espoir de la liberté, si elle pouvoit parvenir à intéresser Philippe en sa faveur, lui donnerent de l'empressement pour apprendre la Langue Françoisé. Elle s'étoit en même tems ménagé un moien pour executer son projet. Un Gentilhomme d'Anjou, nommé le Seigneur de Brezé, à la garde de qui le Roi d'Angleterre l'avoit remise, lui avoit d'abord témoigné une pitié généreuse : prévenue d'esti-

(a) C'est ainsi que l'Histoire d'Angleterre nomme la fille d'Isaac dans la Vie de Richard.

me pour lui, elle crut pouvoir assez compter sur sa probité, pour lui confier le dessein où elle étoit d'écrire à Philippe. Le Seigneur de Brezé la fortifia dans ce dessein, s'offrit de remettre sa Lettre, & la rendit.

Philippe se laissa d'abord aller au plaisir de secourir une Princesse opprimée; & sur tout à celui d'arracher des mains de Richard, une captive, sur laquelle il croïoit avoir aussi ses droits, à titre de conquête commune. Mais sa prudence & sa modération l'arrêtèrent, & renversèrent les espérances de Sophie. Philippe se contenta de lui faire dire, que si elle trouvoit le moïen (sans qu'il y contribuât) d'échapper au pouvoir de Richard, elle pouvoit se retirer dans ses Etats, & compter sur sa protection. Brezé rendit cette réponse à la belle Ci-

priote , & tâcha d'adoucir le chagrin qu'elle lui cauſoit, en l'affurant qu'il ſçauroit trouver & ménager l'occafion de la tirer de captivité , & de mettre Philippe en état de lui tenir ſa parole.

Le Roi d'Angleterre déterminé à quitter la Paleſtine , & à prendre la route de l'Allemagne, ſans ſe faire connoître , ne s'étoit occupé que du choix des moïens les plus ſûrs pour faire arriver en Angleterre ſa chere captive. Il avoit craint que le reſſentiment & la haine de cette Princeſſe, ſi elle l'eût accompagné dans ſon voïage, ne l'euffent portée à trahir le ſecret qu'il avoit cru devoir obſerver , pour traverser ſans riſque l'Allemagne. Les divers mouvemens de ſon cœur l'avoient laiffé aſſez long-tems incertain ; mais la crainte avoit prévalu. Il s'étoit donc déterminé à faire

passer la Princesse de Chipre par les Etats de Philippe , pour être conduite en Angleterre.

Richard s'étoit toujours fié au Seigneur de Brezé pour la garde de Sophie , parce qu'il gardoit lui-même Brezé : en la perdant de vûë, sa défiance naturelle ne lui avoit pas permis de l'en laisser le maître absolu : c'étoit à un Capitaine de Vaisseau Anglois, nommé Turnham , à qui il l'avoit remise, en laissant à Turnham lui-même Brezé pour surveillant. Mais la jalousie avoit fait prendre à ce Prince contre Brezé & contre Turnham, une précaution qui le mettoit dans un plein repos: il les avoit armez secrettement l'un contre l'autre d'un écrit de sa main, avec ordre à chacun en particulier, d'exécuter ce qu'il contenoit sur celui qui se laisseroit surprendre aux charmes de la Princesse de Chipre.

Quelque espérance que conçût Sophie à la nouvelle de son départ , elle ne put , sans une douleur amère , penser qu'elle alloit laisser son pere & Theopile dans les fers. L'image affreuse de leurs souffrances , l'idée de l'affliction de Theopile , & la peinture vive qu'elle s'en faisoit , épuisoient tout son courage. En vain Brezé lui faisoit espérer qu'elle alloit peut-être devoir aux précautions même du Roi d'Angleterre , l'heureuse occasion de sommer Philippe de sa parole : il ne pouvoit calmer la violence de sa douleur. Elle quitta enfin ce climat , où elle ne se croïoit pas entièrement séparée d'un Prince qu'elle adoroit : elle y respiroit au moins le même air que lui. Elle n'étoit pas même dénuée de toute consolation ; car malgré Richard & sa jalousie , Brezé avoit

avoit soin de l'instruire que Théopile vivoit , tandis que le cruel passage des Mers alloit lui laisser ignorer sa destinée , & la livrer aux craintes mortelles qu'il ne succombât sous le terrible poids de ses malheurs.

Quelque tems avant que Richard quittât la Terre-Sainte , il s'étoit flatté qu'il pourroit devenir moins désagréable à la Princesse Sophie , si elle croïoit le Prince Théopile , mort à Tripoli : il pensoit , qu'après les momens d'une violente douleur , elle seroit plutôt consolée de sa perte , que guérie d'une passion , sans cesse entretenue dans son cœur par l'espérance & par l'idée des peines de son Amant. Il confia son dessein à Brezé , & le chargea d'apprendre à Sophie ce prétendu malheur. Brezé executa l'ordre de Richard , & laissa cette

infortunée dans l'accablement où l'avoit jettée cette nouvelle ; Richard en fut le témoin. Le lendemain Brezé lui dit : Consolez-vous , Princesse , sans pourtant paroître moins abbatuë ; le Prince de Chipre n'est pas mort ; pardonnez-moi de vous avoir trompée ; j'obéissois à Richard ; il falloit que votre douleur fût véritable aux yeux perçans de ce Prince soupçonneux : s'il eût découvert mon infidélité , vous seriez encore plus à plaindre que vous ne l'êtes. Mon zèle , jusqu'à cette heure , vous a été infructueux ; mais peut-être pourrai-je un jour vous servir utilement : vos intérêts , & l'ardeur de vous secourir , m'inspirent une prudence qui ne me laissera jamais commettre de fautes. Richard peut en faire , je sçaurai en profiter.

Le Capitaine Anglois , à qui Richard avoit remis la Princesse Sophie , étoit un homme de quarante ans ; il étoit bien fait ; il avoit de l'esprit ; sa physionomie étoit ardente & audacieuse ; aussi étoit-il brave , violent & absolu : sa véhémence naturelle découvroit , malgré lui , la fausseté & la noirceur de son caractère : rien ne lui paroissoit impossible , quand il ne s'agissoit , pour surmonter les obstacles , que d'imposer silence à la voix de la probité : les passions & les intérêts de Turnham , étoient ses seuls guides ; voilà Turnham. Voici Brezé.

Une générosité digne des plus grandes ames , portoit toujours Brezé aux actions les plus loüables , avant même qu'il eût réfléchi : un esprit liant ; une physionomie ; douce sans fadeur ; une taille noble & aisée en fai-

soient un Cavalier en faveur de qui on se prévenoit aisément : il étoit à peine dans sa trentième année. La Princesse de Chipre avoit ajouté à l'estime que Brezé lui avoit inspirée , une confiance sans réserve.

Brezé étoit le seul homme dans le Vaisseau, avec qui la Princesse pût s'entretenir. Richard avoit laissé sa Gouvernante à Sophie ; elle goûtoit avec elle la douceur de parler de ses malheurs dans sa Langue naturelle, que Brezé commençoit à entendre. Ainsi Sophie ne pouvoit parler qu'avec ces deux personnes.

Il y avoit quelques jours que l'on navigeoit avec un vent assez heureux , lorsque Turnham prit Brezé en particulier : Vous jouissez , lui dit-il , de la réputation d'un homme sincère & généreux : vous avez toujours dû remarquer,

que je n'ai jamais perdu une occasion de vous prouver l'estime dont je suis prévenu pour vous , & je crois n'avoir rien fait qui ait pû me rendre indigne de la vôtre : je vous demande votre amitié , je vous vouë la mienne , & je desiré avec ardeur que notre passage des Mers , puisse en ferrer à jamais les liens. Brezé , à qui la valeur reconnüe de Turnham avoit inspiré de l'estime , sensible (comme le sont toujours les ames bien nées) aux avances que lui faisoit ce Capitaine Anglois , lui répondit d'une maniere satisfaisante. Eh ! bien , reprit Turnham , aïons donc l'un en l'autre une confiance qui nous assure réciproquement que nous pouvons compter sur une solide & sincère amitié. Le Roi d'Angleterre , continua-t'il , vous avoit confié dans son Camp la garde

de la fille d'Isaac : elle parle François ; je crois même qu'elle vous doit cet avantage ; j'en sens bien tout le prix ; vous l'entendez , & vous en êtes entendu ; vous êtes jeune ; le cœur à votre âge vole au-devant de tout ce qui lui promet du plaisir : l'esclavage de la Princesse excite dans votre ame de la pitié ? Theopile est mort ; elle déteste Richard ; c'est cependant pour perpétuer sa captivité , que je suis chargé de la conduire en Angleterre. Mais je suis maître de mon Vaisseau ; parlez-moi naturellement : Etes-vous touché du triste sort de cette Princesse ? êtes-vous sensible pour elle ? l'aimez-vous ? La dissimulation chez un honnête homme n'est jamais mise en œuvre , que dans la nécessité ; mais aussi , quand il s'en fert , comme elle lui est suggérée par sa prudence ,

& justifiée par son principe , elle prend chez lui l'air de la sincérité ; il parle & agit avec assurance.

Brezé surpris de la question de Turnham , en pénétra d'abord la cause : il connut dans l'instant , qu'amoureux & inquiet , il cherchoit à s'assurer de ses sentimens , ou pour se déclarer son ennemi , ou pour l'engager à favoriser ses criminels desseins. J'estime la Princesse de Chipre , répondit-il , je la respecte ; je fais plus , & je l'avouë.... Vous l'aimez , s'écria Turnham ! Vous allez trop vite , reprit Brezé ; dites que je la plains : je ne feins pas de vous le dire ; & je le dirois à Richard. Je voudrois pouvoir rendre à cette Princesse opprimée , tout ce qu'elle a perdu ; ses Etats , & Theopile : je voudrois , pour la gloire & le repos de notre Roi ,

qu'il pût écouter les conseils de la clémence & de la raison : je voudrois enfin pouvoir soustraire à ses yeux, un objet, qui ne sçauroit que l'éloigner encore de tous ses devoirs , & peut-être , causer de grands malheurs à l'Angleterre ; mais le caractère violent de Richard , me fait trembler ! Voilà ce que je sens , & ce que je pense. Votre discours est généreux , répliqua Turnham , cependant il ne répond pas net à ma question. Aimez-vous la Princesse Sophie ? Non , repartit Brezé. Ce , non , lui dit le Capitaine Anglois , est-il sincère ? Oui , répondit Brezé. Quoi ! vous ne l'aimez pas , répéta Turnham ? Non ! lui répliqua Brezé d'un ton ferme ; vous devez m'en croire. Et moi ! je l'aime , reprit Turnham ; je suis trop heureux de ne pas trouver en vous un Rival ; & je n'ai plus rien à

desirer, si j'y trouve un ami. Pourquoi ne l'y trouveriez-vous pas, dit Brezé ? La confiance que vous me témoignez , par l'aveu que vous venez de me faire , m'attache dès ce moment à vos intérêts ; je ne les sépare plus de ceux de cette Princesse. Mon bonheur passe mon attente , s'écria Turnham avec transport ! j'appréhendois votre cœur à l'égard de Sophie ; je redoutois votre zèle à l'égard de Richard ; & je ne crains plus rien.

A esprit égal , l'homme froid a un grand avantage sur l'homme véhément ; il le pénètre toujours , & jamais il ne s'en laisse pénétrer : l'un réfléchit avant d'exécuter ; l'autre exécute avant que de réfléchir. Tels étoient le Capitaine Turnham & le Seigneur de Brezé. Ce dernier , pour ôter tout soupçon à Turnham , pour s'atti-

rer sa confiance , enfin pour se rendre maître de son esprit , lui dit , en présentant l'ordre secret que le Roi d'Angleterre lui avoit remis : Voilà le garant de ma franchise : cet Ecrit m'ordonnoit de vous poignarder, si la Princesse de Chipre vous inspiroit de l'amour ; & dans le même instant , cet Ecrit montré à tout le Vaifseau, m'y justifioit, & me rendoit le maître ; lisez. Et vous , lisez aussi , répliqua Turnham. Voyez le même ordre que Richard m'avoit donné contre vous. L'action généreuse que vous faites en me communiquant le vôtre, m'assure que vous n'êtes pas mon Rival , & me répond de vous. Oui ! elle bannit loin de moi jusqu'à la défiance la plus légère ! Brisons ces cruelles armes que Richard nous avoit données l'un contre l'autre , & que nous venons

d'emploier contre lui-même.

Ne croïez pas, continua Turnham, que ma passion n'ait pris naissance que depuis le moment où Richard m'a confié la Princesse : je l'aimois avant qu'il l'eût vûë ; vous sçavez que mon Vaisseau, lorsque la Flotte fut dispersée, échoüa aux Côtes de l'Isle de Chipre : je vis la fille d'Isaac à Limisso : sa jeunesse, sa beauté, sa taille, son air noble & doux ; tout en elle me charma ! Je voulus en vain me défendre contre tant d'attraits ; l'éclat du Trône où son pere étoit alors assis, frappa vainement mes regards ; & la distance immense qu'une Couronne mettoit entre sa fille & moi, ne put arrêter les mouvemens de mon cœur. Ah ! que je vis avec satisfaction passer Isaac, du rang suprême, à l'esclavage ! Son malheur sembloit

rapprocher Sophie de moi. J'appris aussi avec joie que Richard emmenoit sa captive en Palestine : je formai des projets qui me firent concevoir quelque espérance : mais je vis avec un chagrin, mêlé de jalousie , qu'il vous confioit la garde de cette Princesse. Vous me parûtes un Rival plus dangereux que mon Roi ; il ne pouvoit être aux yeux de Sophie , qu'un objet odieux ; il caufoit tous ses maux ; & vous, mon cher Brezé, vous ne pouviez être pour elle , qu'un objet agréable : Partager ses peines ; la plaindre , paroître sensible à ses malheurs , chercher à l'en distraire , me sembloient des routes presque certaines , pour parvenir jusqu'à effacer Théopile de son souvenir. J'ai fait la moitié de ce que vous venez de dire, repartit Brezé. J'ai plaint le triste sort de la Princef-

se , & je suis toujours sensible à ses disgraces : mais où prétendez-vous nous conduire ? Est-ce à Londres que nous allons ? La Couronne d'Angleterre m'y attendroit , répondit Turnham , que je n'y aborderois pas. Il faudroit y remettre Sophie au pouvoir de Richard. Non ! il ne la reverra jamais ! Mes jaloux transports égalent mon amour. Oui ! j'oserai tout pour me conserver un bien que je possède. Quel est donc votre projet , lui demanda Breze ? Le voici , répliqua Turnham.

Nous allons à Venise ; & quand nous serons dans cette Ville , mon cher Brezé , si votre amitié pour moi ne vous engage pas à attacher votre destinée à la mienne , vous irez apprendre à Richard que je vous ai trahi tous les deux ; il vous sera aisé de justifier votre conduite ; mais avant que vous

l'aïez instruit de mon infidélité , Venise ne sera plus l'asile , ni de Sophie, ni de son Ravisseur. Maître de mon Vaisseau , je ne craindrai plus Richard. Malgré ce flatteur espoir , je suis agité des plus cruelles inquiétudes ! Theopile est mort ; cependant, j'ai toujours en lui un ennemi dans le cœur de la Princesse, qu'il me fera peut-être impossible d'en chasser : je n'ose rien attendre ni de mes soins , ni de mes soumissions ; Mais il est encore un tourment plus cruel que celui d'aimer sans être aimé ; c'est d'être privé de la douceur de voir l'objet qu'on adore ; tourment que je n'éprouverai qu'en cessant de vivre ; Sophie ignore ma passion ; comment l'en instruire ? quel besoin n'ai-je pas de votre amitié ? C'est elle que j'implore pour obtenir que vous m'appreniez le Fran-

çois. Le desir de me faire entendre de ce que j'aime, me rendra bien-tôt cette Langue, familiere : cette complaisance n'est pas la seule que j'ai à vous demander. Parlez à la Princesse ; dites-lui que je l'adore ; faites que du moins elle ne me confonde pas avec Richard. Il est l'auteur de ses malheurs ; & je veux, si je le puis, les adoucir. Brezé promit tout au Capitaine Anglois ; il sentit que pour le bien de la Princesse, il ne devoit pas encore le détourner du dessein d'aller à Venise.

Quelques heures après cette conversation, Brezé se rendit auprès de la belle Cipriote. Les droits de l'hospitalité violez, lui dit-il, ont causé vos premiers malheurs ; & vos charmes y ont mis le comble. Mais, Princesse, vous ignorez encore le dernier que le

fort vous réservait. Ah ! qu'allez-vous m'apprendre , s'écria Sophie ? Ne vous allarmez pas , reprit Brezé : armez-vous au contraire de tout votre courage , & servez-vous de votre prudence : il ne faut à présent ni baisser , ni lever les yeux , ni regarder , ni faire un geste sans précaution : il faut enfin vous observer à toute heure , & me croire sur ce que je vous dirai , Princesse ; mon zèle pour vos intérêts mérite toute votre confiance : soïez certaine que je ne suis occupé que du desir de vous tirer d'esclavage , & que je sacrifierai , s'il le faut , ma vie pour vous. Turnham vous aime ; la fraïeur , dont je vois à ce mot votre ame saisie , m'instruit assez que vous sentez comme moi , le nouveau danger où vous êtes exposée. Mais j'entrevois mieux que vous , les moïens de vous y

arracher. Vous le devez , repartit Sophie ; exécutez l'ordre que vous avez reçu de votre Roi. Turnham est un traître ! Punissez-le de sa perfidie , & remettez moi , s'il le faut , entre les mains de Richard : si je ne puis éviter l'esclavage , c'est le joug d'un Roi qui me paroîtra le moins honteux. Ah ! mon cher Brezé , si vous le voulez , je puis tenir de vous la liberté. Vengez Richard de Turnham , & vengez-moi de Richard. Non ! Princessé , répondit Brezé , je puis attaquer un ennemi les armes à la main , mais je ne ferai jamais son assassin. Quand je reçus de Richard un ordre , qu'une jalouse prévoyance lui dicta , je sçavois que je n'en ferois jamais d'usage ; je le regardois comme inutile. Cependant , je viens d'en tirer un avantage auquel vous devrez votre li-

berté , je l'espere. Cet ordre cruel que j'ai remis à Turnham , me le livre tout entier. Je vous ai mieux servie , que si je l'avois poignardé ; & je vous répons du succès de l'entreprise que je médite , si vous me secondez.

Mon estime pour vous, répondit la Princesse de Chipre à Brezé , vous doit être un garant de toute ma confiance. Quelques obligations que je puisse jamais vous avoir , ou quelque infructueux que soit pour moi votre zèle, croïez, généreux Brezé, que rien ne pourra ni ajouter à ma reconnaissance , ni la diminuer. Heureuse dans mes malheurs , d'avoir trouvé un ami magnanime & sincere ! Oüi ! ajouta-t'elle en lui tendant la main, je compte sur vous ; vous êtes ma consolation, & vos sages avis seront toujours la regle de ma conduite.

Mais instruisez-moi de ce que j'ignore , & comment vous espérez me soustraire au nouvel esclavage dont me menace la passion de Turnham ? Brezé alors rendit exactement à Sophie sa conversation avec Turnham : Je me suis prêté , ajouta-t'il , aux desseins de ce téméraire : je ne me suis opposé à rien ; j'ai senti qu'il n'en étoit pas encore tems ! Mais, Princesse , feignez comme moi : la dissimulation, qu'on appelle un vice , est une vertu quand elle n'est employée que pour pénétrer, combattre & renverser de criminels projets. Soiez toujours la même avec Turnham ; qu'il ne puisse lire , à travers l'abbattement où il est accoutumé de vous voir , aucun nouveau sujet de crainte & d'affliction ; agissez comme si vous ignoriez sa passion ; & recevez , ainsi qu'à votre ordinaire , ses

soins & ses empressements ; renfermez enfin toute votre inquiétude : sur tout , Princesse , ne marquez aucune ardeur pour m'entretenir ; un mot , un regard , un geste pourroient déceler notre intelligence.

Brezé ne passa pas une nuit tranquille : il voïoit le péril , presque évident ; & le moïen de le prévenir ou de le surmonter , très-incertain. Le lendemain , dès qu'il fut jour , il passa avec un air ouvert , dans la Chambre du Capitaine Turnham : Je vais , lui dit-il , vous communiquer les réflexions que j'ai faites cette nuit ; vous les rejetterez , ou vous en ferez usage , selon que votre prudence vous conseillera. Je n'ai point instruit la Princesse de vos sentimens : voici les raisons qui m'ont retenu.

J'ai craint que la connoissance

de votre passion ne ranimât la douleur que la Princesse a ressentie de la mort de Theopile : son affliction commence à peine à se rallentir ; peut-être deviendriez-vous l'objet de sa haine & de ses reproches : ils seroient injustes , ces reproches ; mais les femmes sont-elles toujours équitables ? Laissez agir le tems sur le cœur de la Princesse : cherchez d'abord à gagner son amitié & sa confiance par vos complaisances & par vos attentions : plaignez son sort ; assurez-la par ma bouche , que vous êtes prêt à tout oser & à tout entreprendre, pour la soustraire au pouvoir du Roi d'Angleterre : c'est aujourd'hui le seul bien où elle aspire ! Soiez témoin de l'effet que produira chez elle le desir de la servir : l'espérance jettera dans son cœur un mouvement de satisfaction ,

qui , sans qu'elle s'en apperçoive , affoiblira sa douleur , & effacera insensiblement l'image qu'elle conserve de Theopile : vous lui inspirerez d'abord de la reconnaissance ; & cette reconnaissance pourra peut-être devenir de l'amour : dans quelque climat qu'elle vous demande de la conduire , soiez prêt à lui obéir : que vous importe en effet le choix de sa retraite ? Fiez - vous - en à la crainte où elle est de se revoir en la puissance d'un Prince, destructeur de sa Famille , & qui a renversé le Trône où elle devoit monter avec Theopile. Quel que soit le lieu où vous la conduisiez , vous y ferez tous deux en sûreté : ce sera alors , qu'avec l'avantage de parler une Langue que la Princesse entendra , vous pourrez vous montrer le plus passionné de tous les hommes. Mais commencez

par lui persuader qu'elle vous doit trop , pour refuser votre hommage : voilà mon avis. Ah ! j'y souscris , s'écria Turnham avec transport ! je sens toute la sagesse de ce conseil. Oui , mon cher Brezé , ajouta-t'il en l'embrassant , il fait naître dans mon cœur le doux espoir d'être aimé.

Turnham & Brezé restèrent ensemble jusqu'au moment où ils furent avertis que Sophie étoit éveillée : il passerent chez elle ; Turnham la salua avec les démonstrations d'un homme , enchanté de la voir. Brezé lui dit : Princesse , tout va selon mes souhaits ; vous serez bien-tôt délivrée de tous vos tyrans. Ce peu de mots fit presque disparoître la tristesse de dessus le visage de Sophie ; sa physionomie prit un air plus ouvert. Vous pouvez me répondre , continua Brezé ; sou-

venez-vous que vous ne ferez entenduë que de moi ; mais en me parlant, regardez Turnham ; qu'il croïe lire dans vos yeux que ce que je vous dis , jette de la satisfaction dans votre ame , & vous inspire pour lui un mouvement de reconnoissance. Afin de lui persuader que je vous parle en son nom , je promene mes regards entre vous & lui. L'espérance que vous faites naître dans mon cœur, répliqua Sophie à Brezé, en regardant Turnham avec un œil de bienveillance, n'en sçauroit encore bannir la crainte : je redouterai ce perfide , que mes yeux flattent dans ce moment, tant que je serai entre ses mains. Un événement imprévû peut tromper votre prudence.

Pendant ce discours, Turnham paroïsoit transporté de joie ! il regardoit comme un heureux présage ,

sage, la satisfaction qu'il voïoit dans les yeux de Sophie. Je viens d'assurer la Princesse, dit Brezé à Turnham, à quel point vous plaignez son sort, & que vous n'oubliez rien pour l'adoucir. Voici sa réponse : Je suis sensible, comme je le dois, à votre générosité. Plût au Ciel ! que votre Maître en eût autant que vous ! il seroit digne de mon estime, & je serois moins à plaindre. Ah ! Brezé, s'écria Turnham, que d'esprit & de dignité dans cette réponse ! Protestez pour moi à la Princesse, que je suis à ses ordres ; qu'elle est maitresse absolüe dans mon Vaisseau ; dites-lui qu'elle ordonne, qu'elle nomme l'endroit où elle veut que je la mene, j'obéirai. Brezé rendit à Sophie les protestations & les offres que lui faisoit Turnham : puis il ajouta : Avancez-vous vers Turnham avec un

air satisfait ; présentez-lui la main en signe de remerciement ; & dans ce que vous allez me dire , qu'il vous entende nommer les Etats du Prince de qui vous espérez la protection.

La Princesse de Chipre exécuta tout ce que lui disoit Brezé ; & Turnham transporté , baïsa la main de Sophie : c'est sans qu'il m'en coûte presque d'effort , dit-elle à Brezé , que je souffre cet audacieux tenir & baiser ma main ; mon cœur ne sçauroit le haïr dans ce moment ; à peine peut-il suffire à ma reconnoissance. Que ne vous dois-je pas , généreux Brezé ! Allons en France. Oui ! c'est en France que je veux aller , dit-elle en s'adressant à Turnham. Le mot de France lui fit comprendre ce que Sophie lui demandoit. France , répéta-t'il : c'est où la Princesse , reprit

Brezé, vous prie de la conduire. J'y consens, repartit Turnham; allons. Philippe est peu content de Richard; nous serons en sûreté dans ses Etats: Philippe même peut ignorer que la Princesse de Chipre y fasse son séjour.

Le choix du Port pour débarquer en France, arrêta Turnham quelques momens: mais il se détermina pour le Port de Cette. Aussitôt il fit changer les voiles, & fit faire route vers le Languedoc.

Tandis que le Capitaine Anglois donnoit ses ordres, le fidèle & sage Brezé entretenoit la Princesse Sophie: il lui rendit compte de sa conversation avec Turnham, pour le résoudre à lui cacher sa passion: il lui donna ensuite des instructions; il l'exhorta sur toute chose, à prêter, par un air affable & moins abbattu, un peu de force à la chimere de

Turnham. Oubliez, lui dit-il, que sous prétexte de vous tirer d'esclavage, il veut se rendre maître de votre liberté; souvenez-vous seulement qu'il va vous la procurer: vous ne sçauriez le haïr sans injustice! Il est peut-être encore plus à plaindre, qu'il n'est coupable. L'amour seul en fait un traître. Ah! Princesse, suis-je moins criminel que lui! Puis-je donc me flatter de répondre à ce que mon Roi attendoit de ma fidélité? Croïez-vous que je sois sans remords? Non! & la pureté de mes sentimens peut à peine me justifier à mes propres yeux; je me dis que ma conduite est généreuse; c'est peut-être m'abuser. Non! Brezé, répliqua Sophie, non! vous ne vous abusez pas. Quel mal faites-vous à Richard? Vous lui enlevez une captive qui le couvre de honte

par l'amour qu'il a pris pour elle. Eh! dans quel tems! quand il devroit n'être sensible que pour une Princesse, jeune, aimable, vertueuse, mais qui pour son malheur, n'est venu prendre en Sicile, le titre de Reine d'Angleterre, que pour se voir dédaignée. Richard vous devra, malgré lui, des réflexions qui lui rendront toute sa gloire. Berengelle aura à vous remercier de la tranquillité, & peut-être du bonheur de ses jours: & moi, née pour régner, je verrai par votre secours, tomber les fers dont je suis enchaînée par l'injustice & par la cruauté. Mais que fait Turnham? Il veut m'enlever à son Maître, pour devenir le mien! il veut perpétuer ces mêmes fers, & les rendre encore plus honteux! Plus téméraire que Richard, il oseroit plus que lui! trop de distance le

sépare du Trône , pour en sçavoir respecter la Majesté dans une Princesse opprimée !

Le vent qui varioit sans cesse, auquel succédoit souvent un trop grand calme, retardoit infiniment la navigation. Le Vaisseau fut enfin assailli , à la hauteur de Malthe , d'une violente tempête. Après avoir été cruellement agité , il fut démâté. L'Anglois relâcha pour se radoubier , & se remit aussi-tôt en Mer , quoique le tems fût toujours gros. Le Vaisseau fut porté jusques sur les Côtes d'Afrique, où il pensa échoüer. L'intrépide Turnham trembloit pour Sophie , qui tranquille , disoit à Breze : Le Ciel voudroit-il finir mes malheurs ? Non , la mort que me présentent à tous momens les vents & les flots , ne m'effraie pas. Mais vous , mon cher Brezé , vous périrez , si je

péris. Voilà le sujet de mes craintes. Ma destinée est malheureuse; pourquoi faut-il que vous la partagiez ? Pourquoi , un sentiment trop généreux vous a-t'il attaché à mon sort ? Brezé toujours maître de lui-même, diminuoit à Sophie , par son air ferein , le danger éminent où ils étoient : & lui parlant tantôt de Theopile , tantôt de la magnanimité du Monarque des François, dont elle alloit trouver la protection , il adoucissoit autant qu'il lui étoit possible, le triste état de cette infortunée Princeesse.

Malgré le malheur qui poursuivoit Sophie , malgré la tranquillité qu'elle montrait à Brezé dans un péril qui menaçoit ses jours à tous les instans , elle tenoit à la vie par un lien bien fort. Theopile l'y attachoit : elle se flattoit aussi que si elle pouvoit aborder

en France , la bonté de Philippe iroit jusqu'à emploïer les moïens de soustraire Theopile à l'injuste tyrannie de Richard. Mais je vais peut-être périr, disoit-elle à Eleonor ; (a) & Theopile abandonné à son désespoir , finira ses tristes jours dans l'abîme où le fort l'a précipité : je connois son cœur , Eleonor ; son courage succombe à l'aspect de ma captivité , & des périls où elle m'expose. Que ne dois-je pas à Brezé ! sans lui Turnham. . . . Je frissonne d'horreur quand je prononce seulement le nom de ce perfide. Cependant Brezé exige de moi d'avoir avec ce Turnham, que j'abhorre, un air toujours satisfait : quelle contrainte ! Mais je dois en croire Brezé : sa prudence ne peut jamais man-

(a) Eleonor avoit élevé la Princesse Sophie. Le Roi d'Angleterre l'avoit toujours laissée auprès d'elle.

quer de me bien conseiller. Eh ! n'est-ce pas elle qui contient cet ennemi de ma gloire, dans le respect ! Concevez-vous , Eleonor , combien Brezé doit m'être cher ? Il est mon guide aujourd'hui , & il m'arrachera des mains de Turnham. Quel attachement ! quel zèle pour moi ! quelle tendre amitié ! Que n'est-il en son pouvoir de délivrer Theopile , & de nous rendre l'un à l'autre ! mais au moins j'attens de son ardeur à me servir , qu'il intéressera Philippe en faveur de cette infortunée Princesse. Philippe ne tardera pas à connoître Brezé tout entier. Brezé gagnera bien-tôt son estime ; & son caractère insinuant , qui lui donne toujours l'avantage de persuader, me promet le succès de ses soins auprès de Philippe.

Ces flatteuses pensées adoucissent quelquefois mes mortels en-

nuis ; mais ces instans où j'espère, & qui ont pour moi quelque douceur, sont aussi-tôt empoisonnez, par l'incertitude d'aborder dans les Etats de Philippe, & par la crainte que m'inspire toujours l'odieux Turnham. Le pouvoir que Brezé a pris sur son esprit, sa confiance, qu'une sage & adroite conduite a sçu lui gagner ; rien ne peut me permettre un moment de tranquillité. A ces inquiétudes se joint l'idée terrible que j'ai toujours présente, des maux & des souffrances d'un Pere & d'un Amant que ce Pere alloit enfin rendre mon Epoux. Les agitations de ce funeste Element, à la merci duquel je suis exposée, me font une image vivante de celles qui tourmentent sans relâche l'ame de Theopile : La crainte de m'avoir perduë sans retour, est pour vous, cher Prince, un martire,

que mon imagination me présente d'autant plus vivement , que j'éprouve les mêmes horreurs. Se pourroit-il que nous fussions séparés pour ne jamais être rejoints ! Quoi ! jamais nos regards ne se rencontreroient ! Quoi ! jamais l'usage de la parole ne nous serviroit à nous assurer que nous pensons & que nous sentons les mêmes choses ! Ah ! flots impétueux, engloutissez-moi , si je ne dois jamais être réunie avec le tendre & malheureux Theopile ! Barbare Vainqueur ! que t'avoit fair ce Prince , pour le livrer à l'esclavage ? Absent de Limisso , d'où nos premiers malheurs l'avoient éloigné , pouvoit-il par un conseil généreux , prévenir le dur traitement que tes Anglois avoient reçu de mon pere ? Pourquoi donc l'as-tu rendu la victime de ton ressentiment ?

Je frémis encore, Eleonor, quand je me rappelle ce moment où le superbe Richard, soutenu par une puissante Flotte que suivoit la Victoire, nous fit ses captifs, nous réunit dans le même lieu, & nous sépara presque dans le même moment, où le sort, par un dernier excès de barbarie, venoit de nous rejoindre. Funeste souvenir ! Pourquoi, Princesse, dit Eleonor, le rappeler ? c'est irriter encore des maux, qu'à peine pouvez-vous soutenir : Vous tiendrais-je toujours dans mes bras tremblans, prête à expirer ? Par pitié pour vous, par pitié pour moi, rejetez des idées & des réflexions, qui, à la fin, vous entraîneroient au tombeau. Le calme qui paroît vouloir succéder à la tempête, va vous conduire en France, où, avec raison, vous espérez que Philippe s'intéressera au sort du

Prince de Chipre , & où vous allez être délivrée de Turnham. Oui ! Madame , vous trouverez dans Philippe un Protecteur , & le Libérateur de Théopile : un heureux pressentiment , & le zèle de Brezé m'en assurent : Ne vous occupez donc plus que de ce bonheur prochain.

La peinture que la Princesse Sophie se faisoit du triste état de Theopile , n'étoit que trop réelle. Instruit de l'amour de Richard , & du départ de Sophie , il éprouvoit le plus cruel tourment. De quelques côtes qu'il tournât ses regards , il ne voïoit que des objets qui portoient la douleur & l'effroi dans son ame ; c'étoit en cet état déplorable , qu'il subissoit le terrible joug de la captivité.

On a vû le Roi d'Angleterre , en allant à la Terre-Sainte , por-

ter le ravage & la mort dans l'Isle de Chipre ; y renverser du Trône Isaac , & envoïer avec lui à Tripoli en Syrie , Theopile son neveu , pour y être tous les deux chargez de chaînes. Cependant, Theopile soutenoit tant de malheurs & tant d'inquiétudes , avec une tranquillité qui ne tenoit point de l'abbattement , & qui bien-tôt lui avoit attiré la compassion des personnes, préposées à sa garde. Cette compassion avoit conduit le fils du Gouverneur du Château de Tripoli , jusqu'à l'amitié pour ce Prince. Il le voïoit souvent : Theopile avoit quelques années de plus que lui , & le jeune Theodore desiroit de profiter des lumieres , des connoissances , & de l'esprit qu'il lui trouvoit : il lui adoucissoit , autant qu'il étoit en son pouvoir , l'horreur d'une prison inaccessible.

ble , & qui laissoit Theopile , ou vis-à-vis de lui-même , ou vis-à-vis d'Isaac, pour qui la douceur de Theopile , son attachement & son respect ne se démentoient jamais.

La disgrâce imprévûe d'Isaac avoit forcé ce malheureux Roi à faire de terribles réflexions sur la conduite qu'il avoit tenuë pendant qu'il régnoit : il s'accusoit avec une douleur amere , d'avoir causé les malheurs de sa famille. L'aveu intérieur qu'il se faisoit de s'être attiré le ressentiment du Roi d'Angleterre , le confondoit : c'étoit dans ces instans , où de cuisans remords le tourmentent, que Theopile, par les plus tendres embrassemens, & par des discours consolans , s'efforçoit de remettre quelque calme dans son ame.

La présence , la tendresse & les

entretiens de Theopile , étoient un adoucissement aux peines d'Isaac , & ajoutoit en même tems à ses regrets : il se reprochoit de l'avoir conduit comme par la main , dans le précipice , que son aveuglement pour le pere de ce Prince , avoit creusé. Mon cher Theopile , lui disoit Isaac en le serrant dans ses bras , & en lui arrosant le visage de ses larmes ; mon cher fils , je suis seul l'artisan de ta perte. Oui : je cause seul ta captivité & celle de ma fille. Richard la tient dans un honteux esclavage ; & moi , je suis le témoin du tien. Celui que je subis ne me paroît affreux , qu'autant qu'il me rappelle sans cesse mes égaremens : le tems a ouvert mon tombeau ; je le vois à deux pas de moi ; je n'ai peut-être qu'un jour encore à souffrir , tandis , mon cher Theopile , que

tu ne fais que d'entrer dans ta carrière. Ciel ! la finirois-tu si cruellement ! Que cette crainte empoisonnera le dernier instant de ma vie ! Trop heureux , si je pouvois mourir tout entier ! le souvenir que je laisserai de moi , me fait horreur. On verra de malheureuses victimes de ma violence & de mon injustice : j'ai trop vécu ! Un jour de moins, je mourois sur le Trône ; & vous & ma fille y seriez assis aujourd'hui. Tu revenois , mon cher Theopile , pour recevoir la main de Sophie, & tu n'as trouvé que des fers. Que je devrois vous être un objet odieux ! Mais non ; je te fais injure & j'offense ma fille ! vous avez tous les deux l'ame trop vertueuse pour me haïr ! Le Ciel m'épargne au moins ce dernier coup de sa colere. C'est lui qui s'est servi du bras vengeur de Richard , pour m'abbattre de ce

Trône, que j'ai toujours rendu inaccessible à l'humanité, à la clémence, à la justice; & sur lequel on ne m'a vû, que pour servir à l'Univers d'un terrible exemple.

Ces réflexions avoient fait du Roi de Chipre, un nouvel homme; ses adversitez avoient comme refondu son caractère: sa dureté s'étoit changée en sensibilité; sa fierté, en douceur; & son cœur s'étoit ouvert aux plus tendres sentimens de la nature: son amitié pour Theopile, mais trop tardive; & celle que lui témoignoit ce jeune Prince, faisoient dans sa captivité toute sa consolation.

Isaac étoit redevable à sa vieillesse, de la patience qu'il oppo-
soit à sa disgrâce: il ne lui restoit plus assez de vigueur dans le caractère, pour soutenir ses malheurs.

avec une égale fermeté , ni pour être toujours également affligé : il passoit souvent de l'indifférence sur sa cruelle destinée , aux larmes ; & des larmes, à l'indifférence. Mais Theopile , dans l'ardeur de la jeunesse , plein d'une ambition naissante , occupé d'une passion qui , comme on le verra dans la suite , étoit forte & délicate dès l'enfance de ce Prince ; toujours agité de la crainte mortelle de ne jamais revoir l'objet d'un amour si tendre , voïoit d'un œil distinct & perçant , tous les avantages que sa captivité lui enlevait ; dans cet état , il étoit livré sans relâche & sans foiblesse , aux plus cruelles réflexions : il n'avoit pour confident de tout ce qui se passoit dans son ame , que lui-même ; & son attention étoit continuelle pour paroître maîtriser son infortune , sur tout aux yeux d'Isaac.

Depuis long-tems Theopile sçavoit que Richard avoit quitté la Palestine pour retourner dans ses Etats , & qu'il avoit fait partir la Princesse Sophie pour la faire mener en Angleterre. Ce dernier coup avoit été terrible pour Theopile ; mais le sort , comme fatigué de le persécuter , voulut bien ne pas lui dérober la connoissance d'un événement qui lui fit concevoir quelque espérance.

Le même Theodore , fils du Gouverneur de Tripoli , apprit à Theopile que le Roi d'Angleterre avoit été arrêté en traversant l'Allemagne , & qu'il étoit au pouvoir de l'Empereur. Cette nouvelle fit éprouver à Theopile des mouvemens qu'il ne pouvoit démêler. Un transport vif y succéda aussi-tôt. Je puis donc , s'écria-t'il, espérer que Sophie trouvera la

fin de son esclavage ! Je puis aussi me flatter de recouvrer la liberté : Quoi ! je vous reverrois , Princesse ! quel doux espoir s'empare de mon ame ! Oui ! Seigneur , dit-il à Isaac , la captivité de Richard m'annonce la liberté de Sophie ; si elle aborde en Angleterre , Alienor , Berengelle la laisseront maitresse de son sort : de quelque côté qu'elle tourne ses pas , elle trouvera des Protecteurs : Quel est le Potentat qui pourroit refuser de s'intéresser en faveur d'une jeune Princesse , encore plus recommandable par ses vertus , que par ses malheurs ? Philippe est magnanime : sa générosité m'assure , Princesse , qu'il vous a plainte en vous voyant sous ses yeux , subir l'injuste & cruel esclavage de Richard. Ah ! réclamez la pitié de Philippe ; dussé-je passer le reste de mes jours , oublié

& retenu dans cette affreuse prison ; soiez libre , Sophie , soiez heureuse ! & je serai content : mais que dis-je à Sophie ? qu'elle soit heureuse sans Theopile ! Non ; elle forme pour moi les mêmes souhaits que je fais pour elle. Séparez l'un de l'autre , il n'est point de bonheur pour nous ! mais je le vois , le Ciel commence à adoucir sa rigueur pour une malheureuse famille : il nous accorde pour première faveur , la punition que méritoient les cruautés que Richard a exercées sur nous. Nous sommes vengés , Richard ; tu éprouves le même sort que tu nous fais subir. Conçois à présent toute l'horreur de la captivité ; & si tu l'oses , applaudis-toi d'avoir ajouté les chaînes à l'esclavage. Ah ! Seigneur, continua Theopile, je les verrai rompre ces chaînes,

dont le barbare Richard vous a chargé : un secret pressentiment me le dit. Non, mon fils, repartit Isaac, ce n'est pas de ma liberté dont il faut s'occuper ; c'est de la tienne : tes jours commencent ; les miens finissent ; & je mourrai content, si je puis te sçavoir un jour réuni à Sophie : alors votre tendresse réciproque vous tiendra lieu de la Couronne que je n'ai pas sçu vous conserver : la disgrâce de Richard fait naître dans mon cœur quelque espérance ; sa prison fera échapper Sophie de ses mains ; & je vois Sophie, chercher & trouver les moyens de te procurer la liberté.

Depuis l'instant où Theodore avoit appris à Theopile la cruelle destinée de Richard, les jours n'étoient plus les mêmes pour Theopile : il les voïoit s'écouler avec moins d'amertume. Il attendoit

celui qui devoit le rendre à Sophie : un espoir si doux , avoit porté dans son cœur une espece de calme.

Sophie qui ignoroit encore la captivité de Richard , étoit bien éloignée de penser que Theopile goûtoit quelques momens de douceur : sa tendresse pour ce Prince, le lui représentoit sans cesse livré au plus affreux désespoir. Ces cruelles idées , & les fraïeurs continuelles que lui causoit l'amour de Turnham, la plongeoient dans une tristesse qu'il n'étoit pas toujours en son pouvoir de cacher aux yeux de ce barbare. Souvent ses efforts étoient vains. Brezé qui lisoit toujours dans les yeux de Sophie , ce qui se passoit dans son ame, gémissoit tout bas de la voir s'abandonner , presque sans relâche , à la plus sensible douleur.

Que

Que faites-vous, Princesse ? lui dit un jour Brezé. Voulez-vous perdre le fruit de mes soins ? Voulez-vous vous perdre vous-même ? Voulez-vous enfin devenir la victime des audacieux projets de Turnham ? La mélancolie où il vous surprend sans cesse, & la contrainte qu'il s'aperçoit que vous vous faites pour lui cacher le trouble de votre âme, l'inquiète : il m'a déjà fait voir plus d'une fois, de la défiance : songez-y, Princesse ; au premier soupçon, le rideau que j'ai mis devant ses yeux, sera tiré : il verra alors notre intelligence pour ruiner ses desseins, & pour le conduire à la perte de l'objet qu'il adore : saisi de cet effroi, Turnham ne verroit qu'un moyen pour s'en rendre maître absolu. Oui ! Princesse, sa fureur secondée de la perfidie, m'auroit bien-tôt sa-

crifié à ses craintes. Vous me faites trembler, Brezé, s'écria Sophie troublée; & ce n'est que pour vous ! Quoi ! Brezé, votre amitié pour moi, vous coûteroit... Ah ! je frémis d'horreur... Je suis trop persécutée du sort pour redouter la mort ; elle est peut-être le seul remède à tant de maux ; mais je ne tiens pas à l'aspect du péril où je vous expose : ma constance est à bout, quand vous me faites envisager que je pourrois vous coûter la vie. Malheureuse Sophie, ton amitié entraîneroit-elle toujours la perte des personnes ou à qui tu la dois, ou qui s'en sont rendus dignes ? Mais, Brezé, vous m'ouvrez les yeux : je vois jusqu'à quel excès de rage peut se porter le terrible Turnham. Le danger évident où vous jettent mes foibles appas, me donne un courage qui m'étoit

inconnu : Ne craignez plus rien : mon attachement pour vous me rend dès ce moment, la maitresse de dévorer ma douleur & mes larmes. Non ! je ne montrerai plus à Turnham qu'un visage sérieux , un air , satisfait des attentions qu'il a pour moi , & de la reconnoissance du desir désintéressé qu'il veut paroître avoir , de me soustraire au pouvoir de son Roi. Mais , généreux Brezé , mon cœur n'en sera que plus déchiré. Que d'inquiétudes ! que d'alarmes ! que de maux il faudra qu'il renferme ! Chaque jour , chaque instant , irritéront ma douleur. Eh ! pourquoi, Princesse, reprit Brezé ? Elle devoit au contraire recevoir quelque adoucissement ; vous touchez au moment heureux où vous allez échapper aux mains de Turnham. Il est vrai , Brezé , répliqua So-

phie, il est vrai que je vais devoir ma liberté à votre prudence & à vos soins. Le charme que j'attache à cette liberté, me fait sentir plus cruellement l'affreuse captivité de mon pere & de Theopile : je vois Theopile, sans espérance, persécuté, livré au plus cruel désespoir. . . . Quelle image pour moi ! Trouverai-je dans Philippe un Protecteur assez ardent pour prêter à Theopile une main secourable ? Si Philippe est sans pitié pour Theopile, ses bontez me seront inutiles : je succomberois dès que je serois sans espérance.

Brezé pénétré jusqu'au fonds de l'ame des agitations & des craintes de Sophie, resta quelques momens sans parler, & comme enseveli dans ses pensées ; mais revenant tout à coup à lui-même, il dit : Princesse, Theopile ne

sera pas encore long-tems sans secours : soïez en France ! alors vous me verrez uniquement occupé des voyens de délivrer un Prince , pour qui je ne connois que trop votre tendresse, & je me flatte de les trouver. Oui ! Princesse , croïez-en ce Brezé , à qui vous avez accordé votre estime , & qui , pour la justifier , ne trouvera jamais rien d'impossible. Que cette assurance porte quelque tranquillité dans votre cœur. L'ennemi que vous avez aujourd'hui le plus à redouter , est votre douleur : elle pourroit à la fin vous trahir. C'est au nom de Theopile , ajouta Brezé , en mettant un genou en terre devant Sophie , c'est au nom de ce Prince qui vous est si cher & qui vous adore , que je vous conjure de vous conserver pour lui. C'est lui , Madame , qui dans ce moment

embrasse vos genoux , & qui vous jure un amour assez tendre & assez pur , pour sacrifier sa propre vie à votre bonheur. Cette action de Brezé attendrit Sophie, & pour Theopile & pour Brezé. Rendez-moi , s'il est possible , s'écria-t'elle les yeux remplis de pleurs , rendez-moi aussi heureuse que vous le desirez ; rendez-moi Theopile. Mais levez-vous , généreux ami , ajouta-t'elle en lui tendant la main. Que ne puis-je vous exprimer quelle est pour vous mon amitié & ma reconnaissance ! A l'égard de Turnham , ce sera à présent sans effort , que je lui paroîtrai satisfaite. Vous venez , mon cher Brezé , de faire naître dans mon cœur un raïon d'espérance qui y entretiendra cette tranquillité que vous exigez de moi.

Pendant près de deux mois que

les vents tourmenterent le Vaisseau de Turnham , ou qui le retinrent sur les Côtes d'Afrique , Turnham impatient de pouvoir se faire entendre de la Princesse , apprenoit la Langue Françoisé avec une facilité & une promptitude qui prouvoient bien à Brezé l'excès de la passion de cet Anglois. L'amour lui donnoit une intelligence qui lui faisoit tout comprendre ; & une mémoire, qui lui faisoit tout retenir. L'Amour est un maître qui sçait suppléer au tems & à l'esprit ; il sçait faire marcher avec rapidité vers le but où il promet ce qu'il fait desirer. Bien-tôt ni la Princesse, ni Brezé n'osèrent plus se parler devant Turnham ; & même hors de sa présence, ils craignoient d'en être écoulez. Brezé trembloit aussi d'être surpris parlant à Sophie à voix basse : il connoissoit tout le dan-

ger de faire naître à Turnham le soupçon le plus léger.

Brezé, dont toutes les actions étoient dirigées par la prudence, prenoit toutes sortes de précautions, au hazard même qu'elles fussent inutiles ; pour peu qu'il envisageât qu'un jour il pourroit se repentir de ne les avoir pas prises. Pour s'assurer le succès d'une affaire délicate, rien ne lui paroissoit à négliger : les plus petites choses qui tenoient à son projet, lui sembloient dignes d'attention.

Eleonor, Gouvernante de la Princesse, avoit quarante-cinq ans : la vertu & le mérite de Sophie la récompensent des soins qu'elle avoit pris de son éducation : un tendre & réciproque attachement, faisoit leur commun éloge. Eleonor commençoit à entendre le François & à le parler. Brezé persuada à Turnham

qu'il devoit, pour apprendre plus promptement cette Langue, répéter & étudier avec Eleonor. Il accepta cette proposition, & la fit agréer à Eleonor. Alors Brezé donna ses instructions à la zélée Gouvernante. Quand vous serez avec Turnham, lui dit-il, ne le quittez jamais que vous ne me voïiez arriver: imaginez-vous toujours que je suis avec la Princesse: songez combien il seroit dangereux que Turnham nous écoutât: s'il veut passer chez Sophie, ne vous séparez pas de lui, & sans affectation, devancez-le, ne fût-ce que d'un pas: s'il vous quitte, n'aïez rien de si pressé, que de vous montrer à nos yeux avant qu'il ait pû prendre les devans. Malgré de si sages mesures, Brezé n'entretenoit la Princesse qu'en tremblant.

Bien-tôt Turnham fut en état

de se faire entendre , & même de rendre assez passablement ce qu'il vouloit dire : ses discours , peut-être sans qu'il le voulût , commencerent à prendre des tours qui embarassoient la Princesse. L'espérance que Turnham concevoit du changement qu'il appercevoit en Sophie, & le plaisir qu'on trouve à se livrer aux mouvemens de son cœur, le séduisoient. Il vouloit en vain cacher sa passion, comme il se l'étoit promis ; il ne fut plus le maître de se contraindre.

L'infortunée Cipriote n'avoit plus que peu de jours à rester en Mer, lorsque , pour flatter Turnham , elle lui fit un compliment sur la facilité avec laquelle il apprenoit la Langue Françoisse. Comment , lui dit-il , pourrois-je ne pas faire ce progrès qui vous étonne ? l'Amour est mon Maître.

Oui ! Princesse, ajouta-t'il, je vous adore, & je suis de tous les hommes le plus misérable, si vous me regardez du même œil que vous regardez un Roi que je trahis pour vous. Je ne suis pas assez injuste, répliqua Sophie avec une feinte douceur qui cachoit son dépit, pour ne pas faire la différence de vos procédés, à ceux de votre Maître ; sans lui, je ne serois pas dans ce Vaisseau ; je serois assise près d'un Trône d'où il a abbattu mon pere ; & sans votre secours, ce même Vaisseau m'alloit conduire au terme fatal d'une captivité perpétuelle : vous me garantissez de ce malheur, pour moi plus terrible que la mort ! soiez assuré de ma reconnaissance ; dans le triste état où le sort m'a réduite, je ne puis vous promettre davantage.

Turnham comblé de joie de

la réponse de Sophie, se jetta à ses pieds; elle le fit relever avec une apparente bonté; Brezé avoit prévu la hardiesse de Turnham, & avoit obtenu de la Princesse de Chipre de se comporter, comme on l'a vû; il avoit aussi concerté avec elle & avec Eleonor, la conduite qu'elle devoit tenir, lorsqu'elle seroit arrivée en France.

Les cris d'allegresse des Matelots annoncerent à Sophie qu'elle alloit entrer dans le Port de Cette. Son cœur s'émut: elle se sentit partagée entre la joie & la tristesse. L'idée flatteuse qu'elle se faisoit du bonheur d'être libre, lui rappella tout d'un coup le cruel esclavage de Theopile. Elle se le représenta, accablé sous le poids de ses chaînes. Quelle terrible image pour une ame sensible! Elle fixa languissamment ses

yeux sur la Mer, comme pour s'en prendre à cet Element, de la cruelle distance qui alloit pour jamais la séparer de Theopile; & sans s'en appercevoir, elle tomba dans une rêverie d'un genre, qu'elle n'auroit pû définir elle-même. La douleur & la joie se confondoient en même tems dans son cœur.

La Princesse de Chipre étoit dans cette situation, lorsque Turnham se présenta devant elle, & lui dit: Vous voilà prête à entrer en France, où vous avez désiré d'aborder; quel y fera mon sort? Y serez-vous disposée à unir votre destinée à la mienne? ou me condamnerez-vous à remonter sur mon Vaisseau pour errer de Mers en Mers? car vous me fermez pour jamais l'entrée de l'Angleterre. Ma Patrie, ma fortune, ma gloire, sont les sacrifices que

je fais à votre liberté ; vos bontez seules peuvent m'en payer : Parlez, Princesse ? Qu'ai-je à craindre ? Qu'ai-je à espérer ? Vous êtes maîtresse souveraine de votre sort & du mien ; prononcez , j'obéirai.

Un discours si soumis , qu'un ton ferme & animé démentoient, fut suspect à Sophie. Elle connut le danger qui la menaçoit , si elle écoutoit ce que sa fierté vouloit lui dicter : elle en étouffa les sentimens , & avec un air de bonté, elle répondit en ces termes : Que je serois à plaindre, si vous & Brezé m'abandonniez quand je serai en France ! Si je le croïois , vous me feriez redouter le moment où j'y arriverai. Ce n'est pas assez , Princesse , reprit Turnham avec vehemence : donnez-vous votre aveu à ma tendresse ? Je vous ai trop d'obligation , répon-

dit-elle , & je sens trop les mouvemens d'une juste reconnoissance , pour désapprouver des sentimens auxquels je suis redevable de ma liberté. Turnham satisfait de cette réponse & rassuré , vit entrer sans inquiétude son Vaisseau dans la Rade.

Le Capitaine Anglois alla sur le champ chercher Brezé , qui étoit sur le Pont. Voilà Cette, lui dit-il ; nous allons entrer dans le Port. Il n'y a cependant qu'un instant qu'il étoit encore incertain si nous y entrerions : mais la Princesse vient de bannir mes craintes : un seul mot pouvoit m'arrêter , & me forcer à m'éloigner de ce rivage, pour aller chercher dans les Isles les plus reculées & les plus désertes , un azile où j'aurois pû impunément me venger des mépris & de la fierté de Sophie. Car le souvenir de ses

grandeurs passées , qu'un heureux hazard avoit mises dans sa Famille , & qu'un sort contraire a détruites, n'en impose pas à un homme tel que moi ; & ne me fait point admettre de différence entre Turnham & Sophie.

Pendant ce discours , Brezé n'avoit pû cacher un mouvement de surprise , qui avoit été apperçû de l'Anglois. Eh quoi ! continua-t'il , croïez-vous que je vous eusse contraint à subir la bizarrerie de mon sort ? Non ! & vous auriez été le maître de passer dans le premier Bâtiment , que le mien auroit pû rencontrer. Vous ne vous êtes pas, comme moi, fermé les portes de l'Angleterre : vous pourrez , quand vous le voudrez , y retourner ; mais enfin nous voilà en France ; expliquez-vous , mon cher Brezé ; quel est votre dessein ? Vous perdrai-je ? Serai-

je assez heureux pour avoir dans un ami tel que vous , le compagnon de ma fortune ? Mon Vaisseau renferme des richesses qu'il ne tient qu'à vous de partager avec moi. Brézé répondit à Turnham d'une maniere qui ne déterminoit pas s'il resteroit en France , ou s'il retourneroit en Angleterre. Il avoit formé un grand projet , qu'il n'avoit pas encore jugé à propos de communiquer à la Princesse. Elle se voïoit en France par ses conseils & par sa sage conduite ; c'étoit beaucoup ! mais ce n'étoit pas assez. Un amour téméraire l'offensoit & la faisoit trembler. Pour la mettre en état de ne plus craindre, il falloit rappeler à Philippe le souvenir de la protection dont ce Prince avoit flatté Sophie , si elle pouvoit pénétrer dans ses Etats. Turnham , après avoir exigé

de Sophie qu'elle cacheroit son nom & sa naissance, permit enfin qu'elle quittât ce Vaisseau , dans lequel tous les instans avoient été pour elle , des instans de fraïeur & de crainte. Elle se vit à Cette avec une joie qui ne pouvoit être comparée qu'à celle de Brezé. Mais quel fut leur étonnement , lorsqu'ils apprirent la captivité du Roi d'Angleterre ! Turnham ne put dissimuler le plaisir que lui causa cette nouvelle : il pensoit que cet événement lui assuroit & sa proie , & l'impunité. La Princesse , malgré ses disgraces , & le ressentiment qu'elle en conservoit contre Richard , se contenta de regarder sa prison , comme une juste punition du Ciel. Elle étoit instruite de l'ingratitude de ce Prince , envers Henry son père ; ingratitude , qu'il avoit poussée jusqu'à être son persecuteur :

elle sçavoit son infidélité à tous les Traités ; & elle avoit été témoin de sa barbarie à l'égard des malheureux Prisonniers , dont sa valeur l'avoit rendu maître en Syrie. (a) Pour le généreux Brézé , il ne put refuser des larmes à la triste destinée d'un Prince , dont le courage & l'intrépidité lui avoient inspiré un respect , qui ajoûtoit encore à celui qu'on doit à son Roi.

Turnham , connu dans Cette , que la commodité de son Port avoit rendu comme le rendez-vous général des Troupes Croisées , crut devoir se dérober à ce grand jour , incompatible avec le dessein qu'il vouloit consommer. Dès le lendemain de son arrivée , il proposa à la Princesse , & à Bre-

(a) Le Roi d'Angleterre dans la Palestine , fit passer de sang froid au fil de l'épée sept mille Prisonniers.

zé , d'avancer dans les terres ; & il désigna Bourges , comme le lieu le plus convenable à leur situation. Pour les déterminer encore plus aisément , il ajouta que quelques anciennes affaires , dont il espéroit tirer de grands avantages , lui faisoient préférer ce séjour. Brezé soucrivit sans hésiter aux volontez de Turnham ; & Sophie , toujours sûre de la prudence de Brezé , parut s'y conformer avec plaisir. Turnham , satisfait d'une complaisance , qu'il attribuoit peut-être au desir qu'on avoit de lui plaire , fixa le départ pour Bourges , au troisiéme jour.

La prudence consommée consiste quelquefois , moins à préparer les événemens , qu'à profiter des circonstances , que souvent le hazard fait naître. Brezé & Sophie se concerterent sur le parti qu'a-

voit pris Turnham , pour y proportionner les mesures les plus propres à soustraire la Princesse au pouvoir tyrannique de ce Ravisseur. Il fut arrêté entre eux, que pour se donner le tems d'agir efficacement, Sophie feindroit que les fatigues de la Mer avoient altéré sa santé ; ce qui ne manqueroit pas de prolonger le séjour de Cette , jusqu'au terme, nécessaire à l'arrangement & au succès de leur projet. Ce prétexte étoit trop plausible , pour ne pas réussir ; Turnham n'eut rien à y opposer & il ne fut attentif qu'à donner à Sophie mille preuves de l'intérêt qu'il prenoit à son parfait rétablissement. Mais Sophie , toujours dirigée par Brezé , mit à profit des momens si précieux ; elle écrivit sans delay au Gouverneur de Bourges , & lui envoya une Lettre pour Philippe. Elle

instruisoit ce Prince , du zèle de Brezé, & de la témérité de Turnham : elle imploroit sa Protection Royale , & le supplioit d'ordonner que Turnham , & même Brezé , fussent arrêtez au moment qu'elle entreroit dans Bourges : Turnham , pour qu'elle fût en sûreté contre ses entreprises , lorsqu'il la verroit échapper à son pouvoir ; Brezé , afin que Turnham ne le soupçonnât pas de l'avoir sacrifié au désir d'arracher la Princesse de ses mains. Par la Lettre qu'elle écrivoit au Gouverneur , elle l'instruisoit seulement de tout ce qu'il convenoit qu'il sçût , & ne lui parloit ni de l'amour de Turnham pour elle , ni de son infidélité envers son Roi. Il paroissoit au contraire , que par zèle pour Richard, Turnham comptoit lui faire traverser la France , pour la conduire en

Angleterre : elle l'instruisoit aussi du séjour qu'elle feroit à Cette ; car il falloit que le Gouverneur eût reçu les ordres de Philippe , avant qu'elle entrât dans Bourges ; & elle lui mandoit le jour qu'elle devoit y arriver.

A peine la Princesse de Chipre eut-elle fait partir le Courier secret qui devoit rendre son paquet au Gouverneur , que Brezé lui dit : le Destin a favorisé jusqu'à ce moment , tout ce que mon zèle pour vous m'a suggéré ; vous voila délivrée du joug du Roi d'Angleterre ; vous allez l'être de celui de Turnham : vous êtes en France , & Philippe va vous tenir la parole Royale , qu'il m'a donnée dans la Palestine. Vous voila donc libre ! Mais Princesse, vous gémissiez du triste sort de Théopile ; je sens , & peut-être trop , combien ses malheurs

vous touchent ; je ne pense que pour vous ; je n'agis que pour vous ; je ne desirerai rien enfin que de vous voir heureuse, dût-il m'en coûter la vie , ou le repos de mes jours. Vous ferez à peine à Bourges & sous la protection de Philippe , que je vous quitterai. Ah ! Brezé , s'écria Sophie qui ne pénétrait pas son dessein , que me dites-vous ! Quoi ! vous ne me montrez un si tendre attachement , que pour m'abandonner ? Je me suis fait une douce habitude de vous voir ; une loi , de suivre vos conseils ; sans ces conseils , à quoi serois-je exposée dans ce moment ! La seule pensée m'en fait frémir ; vous êtes enfin , généreux Brezé , ma consolation , mon guide , & jamais vous ne me fûtes plus nécessaire : cependant , vous voulez me quitter ? C'est pour achever mon

ouvrage ,

ouvrage , repartit Brezé ; c'est pour vous rendre Theopile , & je me flatte de réussir dans mon projet : la joie que je lis dans vos yeux , continua-t'il , est un ordre que vous ajoutez au desir que j'ai de vous servir. Oüi ! Princesse, je vais en Syrie ; je vais essaier de vous ramener l'objet de vos vœux & de vos craintes. Pour me croire véritablement vertueux , il me manque encore de m'en donner à moi-même cette preuve. J'irai d'abord en Anjou , pour y vendre mes Terres ; je dois même le faire ; la prudence me l'ordonne ; Richard , pour me punir , s'en rendroit le maître ; je dois saisir le tems où ce malheureux Prince ne peut se vanger ; je lui ai manqué ; je ne m'en repens pas : vous êtes aujourd'hui moins à plaindre ; & peut-être le sort , pour récompenser mon zèle & votre

vertu , permettra-t'il que je vous rende , ce qui seul est capable de faire oublier vos malheurs.

Richard me remettroit la Couronne qu'il m'a enlevée , repliqua Sophie , étonnée & faisie d'admiration , qu'elle pourroit à peine m'acquitter envers vous : croïez , généreux Brezé , qu'ainfi que mon pere & Theopile , vous ferez jusqu'au dernier moment de ma vie , ce que j'aurai de plus cher : le plaisir de les revoir me paroît même trop achetté , puis-que tant de périls me font trembler pour vos jours. Ce sentiment, dont la sincérité & la noblesse me touchent , repliqua Brezé , feroit un digne prix de ma vie même , s'il falloit la sacrifier pour briser les fers de Theopile. Et ceux de mon pere, dit Sophie: pensez-vous que la tendresse ait effacé dans mon cœur les sentimens

de la nature ? Mon pere, ainsi que Theopile , est chargé de chaînes , & peut moins que lui les supporter : le poids des années appesantit encore celui de ses fers. Vous me charmez , Princesse , reprit vivement Brezé ; tout mon sang vous répond de la liberté du Roi de Chipre , & de celle du Prince Theopile. Votre entreprise , reprit la Princesse , fait naître dans mon cœur quelque espérance ; mais en même tems , qu'elle y jette de craintes ! Je n'essaierai cependant pas de combattre une résolution si généreuse : je vous connois , Brezé , elle est prise , puisque vous me la communiquez. Mais pourquoi aller en Anjou ? La captivité de Richard n'est pas prête à finir : elle vous donnera le tems de revenir , & de prendre des précautions contre les mauvais desseins de Ri-

chard. L'interêt, la vengeance, les intrigues de l'Europe, l'impuissance où est l'Angleterre de trouver le prix de la rançon de son Roi, le Parti du Prince Jean dans ce Roïaume, le desir qu'il a depuis long-tems de l'usurper sur son frere, l'indisposition de Philippe contre Richard; tout vous est garand que le Roi d'Angleterre paiera son imprudence d'une longue prison.

Vous sçavez, continua Sophie, que ce Prince avant que de s'embarquer, me rendit toutes les pierreries de mon pere, celles de l'infortuné Theopile, & les miennes: pour assurer la confiance de Turnham, par votre conseil, je l'en ai fait dépositaire, en quittant son Vaisseau; mais arrêté à Bourges, il sera forcé de rendre un bien qui n'est ni à lui, ni à son Roi. Ainsi, Brezé, vous pour-

rez faire usage de ces pierreries , pour exécuter votre généreux projet.

Sophie, attentive à écarter jusqu'au moindre soupçon de l'esprit ombrageux de Turnham , paroissoit se rétablir par degrez , à mesure que le tems approchoit où elle attendoit la réponse du Gouverneur de Bourges. L'ayant reçue , elle déclara qu'elle étoit en état de quitter Cete. On ne songea plus qu'à partir , & on se mit en route. Turnham , à qui il ne restoit plus d'autres moïens que ceux de la douceur , de la politesse & des bons procédés pour s'assurer sa prétendue conquête , ne manqua à rien de ce qui pouvoit rendre le voïage commode & agréable. Sophie & Brezé très-satisfaits en apparence , répondoient parfaitement à ses attentions ; ils avoient tous

les deux , un grand soin de cacher l'inquiétude , que les approches d'un dénouement décisif donnent toujours à des personnes sages , qui , jusqu'à l'exécution , craignent les contre-tems du hazard.

Arrivez à cent pas des Portes de Bourges , ils apperçurent une troupe de Cavaliers ; il y avoit à leur tête un Chef qui paroissoit un homme considerable. La Littiere où étoit la Princesse avec sa Gouvernante ; celle où étoit Turnham avec Brezé , furent environnées & arrêtées. L'Officier s'avança vers la voiture de Sophie , & lui dit après l'avoir saluée respectueusement : N'est-ce pas la Princesse de Chypre , que le Gouverneur de cette Province a l'honneur de saluer ? Un tel accueil , répliqua Sophie , m'assure, Seigneur, que vous avez

répondu à mon attente , & que le plus juste des Rois m'accorde sa protection. Voici donc , ajouta-t'elle , les yeux mouillez de pleurs que la joie lui faisoit répandre , voici l'instant où mes malheurs vont être adoucis ! Oui ! Madame , répondit le Gouverneur , le Roi vous prend sous sa protection ; j'ai ordre de sa part de vous rendre tous les honneurs qui vous sont dûs , pendant le séjour que vous voudrez faire à Bourges , & de vous faire conduire ensuite à Paris , où il vous recevra avec plaisir. Turnham plein d'inquiétude , ne pouvoit entendre le discours du Gouverneur & de la Princesse ; il avoit en vain voulu sortir de la Litiere ; on l'en avoit empêché , ainsi que Brezé : ils furent seulement instruits , que celui qui parloit à la Princesse , étoit le

200 ANECDOTES DE LA COUR
Gouverneur de la Province.

Le Gouverneur, après son compliment, se tourna vers sa Troupe, & dit d'un ton de commandement : Qu'on marche. . . Brezé, où allons-nous, dit Turnham ? Que veut dire ceci ? On nous retient dans nos Littieres ! Nous sommes environnez de gens armez ! Où nous mene-t'on ? Surpris comme vous, repartit Brezé, je ne puis encore rien comprendre à ce que je vois : nous en ferons sans doute bien-tôt éclaircis. Mais nous ne devons pas nous allarmer ; nous sommes Anglois ; & la France n'est point en guerre avec l'Angleterre. Brezé avoit à peine achevé ces mots, que l'on entra au Gouvernement. Le Gouverneur conduisit la Princesse dans l'appartement qui lui étoit destiné ; & Turnham avec Brezé furent menez dans un au-

tre , mais défarmez , & gardez à vûë.

Turnham comprit alors que la Princesse de Chipre lui échappoit : le cœur & les yeux pleins de rage , il dit à Brezé : Sophie me trahit ; si je croïois que vous eussiez part à sa perfidie , mon ressentiment égaleroit la confiance que j'ai euë en vous. Mon cœur est exempt de bassesse , ainsi que de crainte , repartit Brezé. Pardonnez , mon cher Brezé , reprit Turnham , le soupçon injurieux qui m'a surpris ; le trouble affreux où je suis , ne l'excuse que trop... Je le vois , dit-il après un instant de silence , la perfide Sophie a pris contre moi à Cette ses mesures ; elle nous sacrifie ; je la perds pour jamais ! Mon amour ne lui avoit inspiré que de la haine ; qu'elle a bien scû la cacher ! Si elle a paru approuver mes sen-

timens , c'étoit pour mieux se ménager les moïens de m'échapper. Quelle adroite dissimulation ! quel art pour feindre ! Mais qu'elle tremble : mon amour devenu fureur , sçaura trouver le moment d'éteindre dans le sang de la perfide , une flamme qu'elle n'a flattée , que pour me faire le joüet de sa lâche trahison.

Turnham fit le lendemain dire au Gouverneur qu'il étoit un Capitaine de Vaisseau Anglois , chargé par Richard son Roi de conduire en Angleterre une Princesse, que les droits de la Guerre avoient légitimement faite sa Prisonniere , & qu'il la réclamoit au nom de son Maître. Le Gouverneur qui avoit eu avec Sophie un long entretien , passa dans l'appartement de Turnham & de Brezé. Il parla à l'un & à l'autre suivant l'idée que Sophie , prépa-

rée de loin par Brezé, lui avoit donnée de leurs caractères. Vous n'aviez pas besoin, Monsieur, dit-il à Turnham, de me faire sçavoir qui vous êtes ; j'étois instruit avant même que vous fussiez parti de Cette, de votre mérite, & de la considération qui vous est dûë. La Princesse de Chipre m'a confirmé que vous joignez à une naissance distinguée, les qualitez qui vous en rendent digne. Elle m'a rendu de vous, Monsieur, continua-t-il en s'adressant à Brezé, le même témoignage : elle se louë également de tous les deux : mais elle croiroit avoir lieu de s'en plaindre, si vous poussiez votre zèle au-delà des précautions qui dépendoient de vous pour lui faire traverser la France. Malgré toutes vos mesures, ces précautions n'ont pû assurer votre pas-

sage par les Etats de Philippe. La prudence de Richard, trompée dans son passage en Allemagne, vous justifiera assez. Prisonnier chez l'Empereur, il ne peut recevoir dans son Roïaume une Princesse, que les Reines d'Angleterre y verroient arriver avec un juste chagrin. La Princesse de Chipre, sans être coupable à l'égard de la Reine Berengelle, ne peut que lui être un objet désagréable. C'est donc à cette Reine à réclamer l'infortunée fille d'Isaac : en ce cas, Philippe prendra le parti qu'il jugera le plus convenable : jusqu'à ce moment, je vous déclare de sa part qu'il prend sous sa protection la Princesse de Chipre.

Turnham transporté de colere à un discours qui lui annonçoit la perte certaine de l'objet d'un amour effrené, alloit se trahir :

mais Brezé lui dit : Votre zèle pour notre Roi vous emporte trop loin ; il pourroit vous faire dire quelque chose qui sembleroit ne pas répondre à l'idée que la Princesse de Chipre a donnée de vous. La finesse & la prudence que renfermoit ce peu de mots , n'échapperent pas à Turnham, & lui firent faire un prompt retour sur lui-même. Alors , comme soutenu par la modération & les regards de Brezé , il retint toute sa fougue , & parla ainsi au Gouverneur :

Permettez-moi , Monsieur , de vous dire que c'est blesser le droit des Gens , que de nous arrêter en traversant des Etats , dont le Souverain n'est point en guerre avec le nôtre. La Princesse de Chipre est la conquête de Richard , & Philippe ne peut avec justice la retenir : c'est un vol qu'il fait au

Roi d'Angleterre , qui un jour pourroit bien s'en souvenir. Philippe , répondit le Gouverneur , ne prétend pas attenter sur votre liberté , & bien-tôt vous pourrez prendre le parti qui vous conviendra. A l'égard de la Princesse de Chipre , elle implore la protection de Philippe ; elle est trop infortunée , & Philippe est trop généreux , pour la lui refuser. Si , sans obstacle vous aviez pû la mener en Angleterre , Alienor mere de Richard , & Berengelle sa femme , lui auroient donné la liberté , & plus encore , s'il avoit été en leur pouvoir : je crois que c'est rendre justice à ces deux grandes Reines , que de penser ainsi d'elles. Je vous l'avouërai , je suis extrêmement surpris qu'un galand homme se refuse au plaisir secret qu'il doit ressentir quand il se

voit enlever , sans qu'il ait de reproches à s'en faire , une innocente victime , ou des loix , ou des préjugés , ou des fureurs de la Guerre. Je répondrois presque , ajouta-t'il en montrant Brezé , que votre ami reprendroit avec chagrin la Princesse de Chipre de mes mains , pour la remettre entre celles du Roi d'Angleterre : sa modération , & le peu de mots qu'il a dits , sont ses garants. Le Gouverneur , sans donner le tems à Turnham de répondre , se retira. Si Brezé avoit prévenu le Gouverneur en sa faveur , le discours du Gouverneur inspira pour lui une estime particulière à Brezé.

A peine Turnham se vit-il seul avec Brezé , qu'il tomba dans un excès de désespoir , auquel le sage Brezé ne pouvoit rien opposer. Turnham étoit sans espérance ; & son amour, irrité par les obsta-

cles , le rendoit furieux. L'adroit Brezé le força cependant à convenir , que Sophie lui donnoit par sa discrétion une preuve de son amitié.

Il s'étoit passé quelques jours , lorsque le Gouverneur envoya dire à Brezé de venir lui parler. Cette distinction blessa Turnham ; il éprouva une violente inquiétude , jusqu'au moment où Brezé revint. Mais quelle fut la joie de Brezé , de trouver dans l'appartement du Gouverneur, la Princesse Sophie !

Le caractère & les bontez de mon libérateur , dit-elle à Brezé , demandent & justifient toute ma confiance ; ainsi , généreux ami , je vais vous parler avec la même liberté , que si nous étions seuls ; je crois même que vous ne me désapprouverez pas : Eh ! pourquoi me désapprouveriez-vous ? votre

sensibilité pour mes malheurs , ce que vous avez fait en Palestine pour me procurer la liberté , en implorant pour moi la protection de Philippe contre Richard , ce que vous allez encore entreprendre , fait assez connoître quelle est votre générosité. Votre prudence , répliqua Brezé , bien au-dessus de votre jeunesse, vous guide toujours sûrement , & vous ne pouviez mieux vous acquitter de la reconnoissance que vous devez à votre libérateur , que par une confiance sans réserve. A mon égard, vous me devez bien moins que vous ne croïez ; dans tout ce que j'ai fait pour vous , j'ai pratiqué uniquement ce qu'exigeoient les sentimens de l'honnête homme ; j'ai partagé vos malheurs en Palestine ; je m'y suis assuré pour vous de la protection de Philippe ; à Cette , j'ai

trompé le zèle de Turnham qui, trop ardent à servir son Roi, vouloit vous remettre entre ses mains ; je vous ai donné des conseils qui vous ont heureusement réussi : vous êtes libre : vous ne me croïez pas indigne d'une amitié qui m'est d'autant plus précieuse, que, quelque estime en est le fondement : ne suis-je pas trop récompensé ! & pour combler ma satisfaction , j'ai senti dans un discours que Monsieur a tenu à Turnham, qu'il auroit agi comme moi, s'il avoit été à ma place. Vous me faites honneur , repliqua le Gouverneur , de juger ainsi de mes sentimens : ensuite il parla à Brezé dans les termes les plus obligeans.

Brezé, pendant la conversation, connut avec plaisir que la Princesse de Chipre avoit eu la discrétion de taire au Gouverneur

l'amour & les projets de Turnham. Parlons à présent , dit le Gouverneur à Brezé , de ce qui doit être pour Turnham , le seul motif qui m'a fait vous mander. Il tient dans ses mains toutes les pierreries de la Princesse de Chypre ; il doit les lui remettre : c'est à vous à le porter à avoir le procédé qui convient à un homme tel que lui. Son caractère emporté , le peu de générosité que j'ai trouvé dans sa manière de penser , & la dureté avec laquelle il réclame au nom de Richard , une Princesse que ce Roi opprime , me dispensent des égards que j'aurois voulu avoir pour lui. Qu'il vous rende les pierreries de la Princesse de Chypre. C'est de vos mains qu'il faut qu'elle les reçoive , & la remise de ce dépôt sera une nouvelle occasion pour vous , de la voir & de

l'entretenir avant son départ pour Paris. Car je sçai le généreux projet que vous avez formé pour tirer de captivité un Prince aimable & malheureux : Plaise au Ciel que vous le rameniez.

Turnham attendoit Brezé avec impatience. Que vous vouloit le Gouverneur , lui dit-il ? Tirez-moi promptement d'inquiétude , ou achevez de m'accabler. Il vous demande de la part de Philippe , repartit Brezé , les pierreries de la Princesse : je ne crois pas que vous aïez besoin de mon conseil , pour les rendre ; vous le devez. Turnham , sans répondre à ce qu'il venoit d'entendre , entra dans une colere qui ne surprit ni ne toucha Brezé : les violences & les mouvemens de vengeance, que la fureur excitoit dans son ame , achevoient de le lui rendre odieux.

Après de longs & vains importemens, Turnham dit : Oui ! je les rendrai ces pierreries : je pourrois cependant les retenir comme un bien qui est à mon Maître ; mais je consens. Vous les tenez de la Princesse , lui dit Brezé en l'interrompant , & non de Richard ; elles ne sont ni à lui , ni à vous ; & vous devez. . . . Je dois , reprit Turnham , me livrer à tout mon ressentiment : qu'on me rende la liberté ! c'est à ce prix que je rends les pierreries.

Le lendemain Brezé fit demander au Gouverneur la permission de le voir : aussi-tôt le Gouverneur l'envoia chercher. Il fut introduit de l'appartement du Gouverneur , dans celui de la Princesse de Chipre.

Brezé , après un court compliment à Sophie & au Gouverneur

qui étoit auprès d'elle , remit entre leurs mains la Cassette qui renfermoit les pierreries que Turnham lui avoit renduës. Turnham , ajouta-t'il , demande ou qu'on lui dise pourquoi on le retient prisonnier , ou qu'on le mette en liberté. Si j'ose dire mon avis , la liberté ne doit lui être renduë , que lorsque la Princesse fera à Paris : la sûreté de sa Personne exige ce délai. Je dois être traité de même , pour ne pas devenir suspect à un homme inquiet & soupçonneux. Je pense aussi qu'il seroit de la prudence de lui laisser ignorer , quand il fera libre , si la Princesse est encore à Bourges , ou si elle n'y est plus. Mes ordres sont déjà donnez , repliqua le Gouverneur , pour le départ de la Princesse. Elle sortira cette nuit de Bourges , & sans suite. Un Gentil-

homme attaché à moi depuis long-tems , & connu du Roi , la conduira à Paris, & donnera avis à Philippe de son arrivée : voilà les mesures que j'ai prises , & je me sçai gré d'avoir pensé comme vous.

La Princesse de Chipre qui desire d'être absolument ignorée à Paris , continua le Gouverneur , du moins jusqu'à votre retour de Syrie , vient de me faire écrire au Roi , pour l'instruire qu'elle lui demande d'être mise dans un lieu retiré , où sans être connue , elle puisse se croire en sûreté contre les entreprises de Turnham. Les craintes qu'elle ne peut cacher à ce sujet , & tant de précautions , décelent ce que la bonté de son ame lui fait dissimuler : le Capitaine Anglois n'a pû résister à tant de charmes , je le vois ; c'est son amour qu'il

vouloit fervir , & non fon Roi : je n'exige ni de la Princeffe , ni de vous , de m'avoüer ce que vous voulez taire ; je louë même le principe de cette difcrétion ; mais laiffons là Turnham , revenons , mon cher Brezé , à ce qui vous regarde.

Confondu en apparence avec Turnham , vous n'aurez votre liberté que dans le même moment où la fienne lui fera renduë. Il m'en coûtera pour retenir prifonnier , un homme qui m'a prévenu en fa faveur , d'une eftime particuliere , & pour me priver du plaifir que je trouverois à lui adoucir fa prifon , en m'entretenant avec lui. Mais je ne dois pas vous expofer à devenir l'objet de la haine de Turnham ; elle tireroit trop à conféquence entre deux hommes de naiffance & de courage. Adieu , généreux Brezé,
je

je vous laisse avec la Princesse , pour prendre ensemble toutes les mesures qui concernent votre projet , & pour lui faire vos adieux ; celui qui vous a conduit à la porte de cet appartement , vous remenera dans le vôtre.

Lorsque Sophie fut seule avec Brezé , elle ouvrit la Cassette où étoient ses pierreries ; elle y choisit des diamans d'un grand prix , & dit : Tenez , Brezé , disposez de ce que je vous remets ; servez-vous-en pour executer votre dessein. Il ne seroit pas prudent , repliqua-t'il, que je me chargeasse de vos pierreries ; rendez - en le Gouverneur , dépositaire jusqu'au moment où je serai libre. Arrachez , s'il se peut , reprit Sophie ; mon pere & Theopile des barbares mains qui les retiennent dans les fers. Mais garantissez-

vous vous-même d'y tomber. Quel surcroît de douleur ne feroit-ce pas pour l'infortunée Sophie, si votre zèle vous précipitoit dans des malheurs auxquels je ne pourrois remédier ! Où trouverois-je jamais un autre Brezé, pour aller délivrer Theopile, mon pere & vous ? Que votre prudence ne vous abandonne point : j'exige de votre amitié de me promettre que vous renoncerez à votre entreprise, si vous la voiez trop périlleuse. Mon cœur saisi de crainte dans ce moment, & rempli de la plus tendre reconnoissance, ne peut vous exprimer tout ce que je sens. Vous poussez trop loin, Princesse, les mouvemens de cette reconnoissance, reprit Brezé. Elle vous devient d'un trop grand poids. Je vais vous en soulager ; je vais me procurer une consolation que je ne puis

me refuser dans ce triste moment, où peut-être je vous dis un éternel adieu. Je vais en même tems vous donner, si je pérís en Syrie, une raison de vous en moins affliger : Pensez alors que vous ne me deviez rien ; que c'étoit mon intérêt seul qui m'avoit fait entreprendre ce voiage, pour mériter toute votre estime & quelque pitié ; que sans l'amour que vous m'avez inspiré, je n'aurois peut-être jamais formé un si généreux dessein. Mais aussi, Princesse, si le sort ne trahit pas mon espérance, si je suis assez heureux pour vous ramener l'objet de votre tendresse, croïez que vous ne découvrirez jamais aucunes traces d'une passion, qui cependant ne s'éteindra qu'avec ma vie. Eh ! pourquoi s'éteindroit-elle ? Elle fut & sera toujours pure & désintéressée. Oui ! Princesse, vous

l'auriez éternellement ignorée , si l'état où je suis , & celui où je vous laisse , n'en rendoit innocent l'aveu que j'ose vous en faire. Cet aveu que vous me faites , repartit Sophie , me surprend & ne m'irrite pas : il est accompagné de mouvemens si nobles , qu'il ne diminuë en rien ni mon estime pour vous , ni ma reconnaissance , ni mon amitié. Quel effort de vertu ! Quoi ! vous allez vous exposer à mille périls pour délivrer Theopile , & pour le rendre à Sophie ! Non , Brezé , vous vous abusez vous-même ! Vous prenez pour amour , ce qui n'est que magnanimité. Croïez , généreux ami , que Theopile même ne pourroit me consoler de votre perte. Sa tendresse pour moi , la mienne pour lui , quelques vives qu'elles puissent être , ne m'empêcheront jamais de penser chaque

instant de ma vie , qu'il est un Brezé à qui je dois tout. Ah ! Princesse , s'écria Brezé , je suis trop heureux ! Vous sçavez que je vous adore , vous l'avez appris sans colere , & vous me promettez de vous souvenir toujours de moi avec bonté ! Puissé le Ciel conduire mon entreprise , & me la faire achever heureusement ! Puissé enfin Brezé vous ramener un Prince, qu'il verra sans regret, possesseur de la Princesse la plus accomplie qui fut jamais. Sophie dans cet instant ne put retenir ses larmes ; elle prit les mains de Brezé dans les siennes , les serra tendrement , & lui dit : Adieu, Brezé ! Theopile , vous & mon pere , allez partager toutes mes craintes & tous mes vœux. Brezé, les larmes aux yeux , sans répondre à Sophie , s'inclina respectueusement , & sortit.

Cette même nuit, la Princesse de Chipre partit de Bourges, accompagnée du Gentilhomme qui devoit la suivre à Paris. Elle étoit à peine arrivée, que son Conducteur alla rendre à Philippe, le Pacquet dont il étoit chargé par le Gouverneur. Le Roi lui donna ses instructions, pour introduire la Princesse dans son Cabinet, sans être vûë de personne. Philippe la reçut avec une bonté qui la charma; & la dignité qui accompagna les témoignages de la reconnoissance de Sophie, fit connoître à Philippe qu'elle méritoit son estime & sa protection. Elle lui raconta naïvement l'amour & les projets de Turnham; comment elle avoit échappé à ce nouveau Tyran, dont elle peignit le caractère en peu de mots. Elle lui parla ensuite de Brezé. Elle vanta sa générosité, les obli-

gations qu'elle avoit à son zèle & à sa prudence , & lui apprit ce qu'il alloit entreprendre pour achever son bonheur. Dans cet endroit de sa narration , ses yeux s'animerent ; l'idée de Theopile délivré , & l'espérance de le revoir , rappellerent sur son visage toute sa vivacité & toutes ses graces. Philippe surpris de sa beauté & de l'air majestueux répandu dans toute sa personne , ne put se refuser à un mouvement d'admiration. Vous voulez , Princesse , lui dit-il , rester dans mes Etats sans y être connue , & vos craintes demandent que vous soïiez dans un lieu sûr : voulez-vous pour votre retraite une Abbaïe où je vais souvent , & où j'aurai une occasion naturelle de vous entretenir quelquefois ? Dans les tristes circonstances où je me trouve , mon bonheur , répondit

Sophie , passe mon attente : ce que me fait espérer Votre Majesté , suffit pour me rendre cher le séjour de cette Abbaïe.

La Comtesse de Rethel , à qui Philippe confia l'arrivée de la Princesse de Chipre , la conduisit le lendemain à l'Abbaïe de Montmartre. Madame de Rethel , touchée du sort de cette illustre infortunée , lui promit de la voir souvent.

Le Gentilhomme du Gouverneur reprit aussi la route de Bourges. Au moment même qu'il y arriva , le Gouverneur envoya chercher Brezé : il lui rendit une Lettre de Sophie , remplie de la plus tendre amitié ; il l'instruisit de la manière dont Philippe l'avoit reçûe , & du lieu qu'elle avoit choisi pour son séjour ; il lui remit ensuite les pierreries que Sophie lui avoit laissées en garde , & le combla

des marques les plus distinguées de son estime & de son amitié. Vous direz à Turnham, ajouta-t'il, que je vous ai mandé pour vous annoncer votre liberté & la sienne : je ne veux point le voir ; je ne suis jamais à mon aise avec les personnes, dont la conduite ou les actions m'ont inspiré du mépris.

Turnham qui regardoit sa prison comme une injustice, apprit sans étonnement qu'il alloit être libre. Mais son chagrin fut extrême d'ignorer si Sophie étoit encore au Gouvernement, ou si Philippe avoit donné ses ordres pour l'amener à Paris ; car il ne balançoit pas à croire qu'elle étoit dans l'un de ces deux endroits.

Brezé, lassé de feindre, fatigué du commerce d'un homme qu'il ne pouvoit estimer, & pressé d'exécuter ce qu'il avoit pro-

mis à la Princesse de Chipre , dit à Turnham deux jours après : Dans l'état où sont les choses , mes soins vous seroient inutiles ; je ne puis même vous aider de mes conseils : l'incertitude où vous êtes sur le parti que vous devez prendre , & le peu d'agrément que je dois attendre dans une Ville où la prévention est contre nous , me déterminent à vous quitter. Je vais me retirer en Anjou jusqu'à ce que le sort de Richard soit décidé. Voulez-vous me croire ? Etouffez une flamme qui ne pourroit plus que vous être funeste , & retournez en Angleterre. Nous sommes tous deux criminels ; cependant nous pouvons tous deux paroître innocens aux yeux de notre Maître. Sophie nous a été enlevée malgré nous. Turnham , sans répondre à Brezé , s'opposa seulement au

dessein où il étoit d'aller en Anjou. Mais voïant qu'il ne pouvoit le faire changer de résolution, il l'assura mille fois de sa reconnoissance & de son amitié. Brezé satisfait d'être débarassé de Turnham, partit de Bourges, & s'approcha des Côtes maritimes, pour chercher une occasion favorable de passer dans le Levant.

Turnham, par ses libéralitez, parvint à gagner un Domestique du Gouverneur. Il apprit de lui que la Princesse de Chipre n'étoit plus à Bourges. Sur le champ il prit la route de Paris, où l'on va le laisser occupé à chercher Sophie, pour retourner au Château de Saint-Oüen.

Le peu d'espérance de tirer avantage du crédit de Mademoiselle de Mery, par son caractère désintéressé, & par l'éloignement qu'elle marquoit pour toute ma-

noëuvre de Cour , l'avoit presque fait oublier à Saint-Oüen : elle y passoit des jours heureux & tranquilles : sa passion pour le Roi, qui avoit encore pris de nouvelles forces par les attentions soutenues de ce Prince , & par le tendre gage qu'il avoit de la sienne, lui suffisoit. (a) Le séjour de Saint-Oüen remplissoit tous ses desirs , & elle ne craignoit rien tant , que de revenir à la Cour. Il ne lui falloit pas un grand effort de raison pour surmonter cette crainte ; mais elle touchoit au moment où cette raison devoit attaquer & combattre les plus sensibles mouvemens de son cœur.

Au commencement du Prin-

(a) Mademoiselle de Mery eut un Fils de Philippe , nommé Pierre Charlot. Il fut Trésorier de l'Eglise de Tournai , & ensuite Evêque de Noyon. Voyez Mezeray à la fin de la Vie de Philippe-Auguste.

tems , le Prince Louïs eut une maladie si dangereuse , que l'on appréhenda pour ses jours ; il lui resta même une santé si languissante , qu'on n'osoit presque se flatter de l'espérance de l'élever. Les Parisiens alloient en foule à Saint-Oüen pour voir un Prince, l'objet de leurs vœux & de leurs craintes. Un jour de Fête , que Mademoiselle de Mery passoit d'un appartement dans un autre à travers un Peuple qui lui laissoit à peine le chemin libre , elle entendit : *La voilà la Gouvernante du Prince. C'est elle qui est la cause que le Roi ne se remarie pas. Sans elle , nous lui verrions des enfans qui nous consoleroient de la perte de celui-ci , s'il vient à mourir.* Ce discours toucha sensiblement Eugenie , & jetta dans son cœur une tristesse qu'elle devoit en présence du Roi , mais

dont rien ne pouvoit la distraire. Peu de jours après ce que je viens de dire , la Reine eut avec elle une conversation qui acheva de la déterminer à exécuter ce qu'elle avoit déjà projeté.

Je vous aime toujours , lui dit la Reine , vous n'en doutez pas. Mais je crois devoir vous dire que mon estime pour vous n'est point diminuée. La sagesse & le défintéressement de votre conduite , depuis que vous êtes Gouvernante du Prince Louis , méritent que je vous donne cette assurance. Oui ! Eugénie , je vous aime & je vous estime : cependant je puis vous estimer encore davantage , & vous pouvez en même tems vous attirer l'amitié & la considération de tous les Sujets de mon Fils. Vous sçavez ce que leur amour pour lui & l'intérêt de l'Etat demandent. Le

Prince Loüis vous donne occasion de voir le Roi presque tous les jours ; je ne vous indiquerai pas les routes qu'il faut prendre pour le déterminer à faire choix d'une Princeſſe digne de donner le jour à des Fils , qui puissent conſoler la France de la perte du Prince Loüis , s'il nous étoit enlevé : votre prudence vous en fournira les moïens ; & c'est à votre raison à vous donner assez d'empire sur vous-même , pour les faire réussir. Il faut enfin , ma chere Eugenie , aimer assez tendrement le Roi , pour le porter à accorder à ses Sujets , à l'intérêt de l'Etat , & par conséquent à sa gloire , ce qu'il ne peut sans blâme , leur refuser plus longtemps.

Le discours de Votre Majesté , repartit Mademoiselle de Mery , m'instruit en même tems de ses

bontez pour moi , & de mon devoir. Mon respect pour vous, Madame, m'ordonne d'entendre tout ce que ce discours renferme , & d'y répondre sans aucun détour : dans peu , on n'aura plus à m'accuser de faire oublier au Roi ses devoirs. Croïez , Madame , que ses intérêts , qui ne doivent jamais se séparer de ceux de l'Etat, peuvent dans mon cœur prévaloir sur tout autre sentiment. Oui ! Madame , j'adore le Roi , & je me flatte d'en être estimée : ma tendre confiance en vos bontez (pardonnez-moi ce terme) m'arrache cet aveu. Il est sans mérite, cet aveu , je le sçai : Les Rois ne sçauroient aimer avec mystère ; il me coûte cependant ! La pudeur naturelle à mon sexe , & la vertu que vous m'avez inspirée, me font sans cesse des reproches que l'éclat du Trône augmente encore.

Je n'avois pas besoin d'être excitée par Votre Majesté, pour penser au parti que je dois prendre ; l'amour même m'avoit déjà montré mon devoir. Mais, Madame, j'ai besoin de votre secours pour executer mon projet.

Il faut commencer par obtenir du Roi, continua Eugenie, de faire revenir le Prince Louis à Paris. Il y consentira aisément : ce Prince va bien-tôt entrer dans sa septième année ; il est tems de le mettre entre les mains d'un Gouverneur : il faut adroitement y faire songer le Roi ; il faut lui faire sentir qu'il est tems de s'occuper de l'éducation d'un Prince, dont la vivacité annonce un esprit qui ne demande qu'à être cultivé. Alors débarassée des soins que ma place exige de moi, ma conduite avec le Roi fera connoître le desir sincere que j'ai

de le voir faire le bonheur d'une Princeſſe digne de lui.

La Reine touchée de la franchise d'Eugenie, ſe confirma encore dans l'opinion qu'elle avoit toujours eüe de ſon caractère; auffi l'affura-t'elle de la maniere la plus vive & la plus tendre, qu'elle lui feroit toujours chere.

Mademoiſelle de Mery après cet entretien, reſta comme enſevelie dans des réflexions, qui partant de deux principes oppoſez, ſe croiſoient & ſe combattoient ſans ceſſe. Son cœur, effraïé du projet que ſa raiſon formoit, n'oſoit parler, & ne pouvoit ſe taire: il gémiſſoit, mais ſans être écouté. Le bien de l'Etat, la ſatiſfaction des Citoïens qui demandoient hautement une Reine, le deſir de leur faire connoître qu'elle méritoit leur eſtime, prêterent des forces à Eugenie: elle

vit ce qu'elle devoit faire pour paroître toujours aux yeux de Philippe, digne de la tendresse qu'elle lui avoit inspirée ; avantage , qui lui parut trop précieux , pour n'en être pas occupée. Flattée de cette idée , elle s'y livra toute entière , & prit avec quelque tranquillité sa résolution.

Peu de jours après , Philippe demanda à Eugenie , si elle approuveroit le retour du Prince Louis à Paris. L'amour du Peuple pour lui , continua-t'il , son empressement de le revoir , & les desirs de la Reine , semblent exiger de moi cette complaisance. Ajoutez , Sire , repliqua Eugenie , que vous devez à l'attachement extrême de tous vos Sujets pour vous , & pour un Prince qui ne leur est cher , que parce qu'il est votre Fils ; une reconnoissance qui vous engage à ne jamais leur

refuser ce qui dépend de vous de leur accorder. Eugénie, reprit le Roi, vous ne tenez pas ce propos sans quelque fondement. Mes Sujets murmurent-ils contre la manière dont je les gouverne ? Trouvent-ils ma domination dure ? Leur donneroïs-je occasion de penser qu'ils pourroient obéir à un Roi plus équitable & plus digne de leur commander ? N'en serois-je pas aimé, quand je ne m'applique qu'à mériter leur tendresse & leur estime ? Parlez, Eugénie ? Ne me cachez point des vérités que le Courtisan timide & intéressé n'ose me faire voir, & dont il importe qu'un Roi soit instruit : mon attachement pour vous peut vous faire tout oser ; & le vôtre pour moi, vous l'ordonne. Eh bien ! Sire, repartit Eugénie ! vous allez entendre vos Sujets & l'Euro-

pe entière vous parler par ma bouche. J'étais me porter à moi-même un coup mortel ; mais je le dois : je dois m'oublier ; je dois m'immoler quand il s'agit de la satisfaction de vos Peuples , & sur tout de votre gloire. Je la flétris cette gloire , si éclatante & si pure avant que par ma tendresse j'eusse séduit votre cœur ! On blâme votre foiblesse pour moi ; on vous la reproche : on dit qu'elle vous distrait de l'affection que vous devez à vos Sujets ; on lui attribue l'indifférence que vous témoignez pour leur accorder ce qu'ils vous demandent , toujours avec tendresse , mais quelquefois avec une sorte de murmure : leurs souhaits, non plus que leurs plaintes, ne peuvent aller jusqu'à vous : ils tremblent devant votre Trône , & n'osent vous y faire entendre leur voix timide : les Grands

l'étouffent par politique , & le Peuple par respect : mais ils vous accusent tous également d'oublier ce que vous devez à la tranquillité de l'Etat. C'est une Reine qu'ils veulent : ce sont des Princes qu'ils vous demandent. Ah ! Sire, ne refusez plus à leur amour, ce qu'il exige de vous ! Plus vous leur êtes cher, plus vous devez les écouter. Serois-je assez malheureuse pour être un obstacle au repos & au bien public ? Mériterois-je en effet les reproches outrageans que je me suis entendu faire à moi-même ? Les cris du Peuple contre un objet qu'il croit cher à son Roi, prouvent son mécontentement ; & qu'il est triste de régner sur des mécontents !

Quoi ! continua Eugénie, voyant que le Roi la regardoit fixement, & jugeant du trouble de son ame par celui qu'elle ressentoit, quoi !

se pourroit-il que jè fusse un obstacle à l'accomplissement des vœux de tous vos Sujets ! Non ! cela ne peut être : une pareille foiblesse seroit indigne du plus sage de tous les Rois.

Philippe surpris & touché du discours d'Eugenie , l'avoit écoutée sans l'interrompre ; mais ses dernieres paroles exciterent sa curiosité : il voulut qu'elle s'expliquât. Alors elle lui raconta naïvement , la mortification sensible que lui avoient causée les discours du Peuple à Saint-Oüen. Philippe sentit par cette hardiesse , l'impatience extrême de ses Sujets pour une nouvelle Reine.

La santé du Prince Loüis , reprit Eugenie , peut s'affermir ; mais aussi sa délicatesse peut le faire succomber. Prévenez , Sire, la douleur dont tout votre Roïaume seroit accablé , s'il n'avoit pas

un autre vous-même pour le consoler. Tout ce que vous venez de me dire , répondit Philippe , augmenteroit mon estime pour vous, si je pouvois vous estimer plus que je fais. Etoit-ce à vous , chere Eugenie , à me faire connoître la nécessité de satisfaire mes Sujets aux dépens de mon cœur , & sans doute aux dépens du vôtre ? Je ne vous promets rien. Mais vous , Eugenie ! promettez-moi , que quoi qu'exige ma politique , votre tendresse sera toujours la même. Eugenie étoit trop prudente pour répondre au Roi d'une maniere qui pût lui faire soupçonner la conduite qu'elle étoit résoluë de tenir.

Le lendemain Mademoiselle de Mery sortit de Saint-Oüen avec le Prince Loüis. A son entrée dans Paris , la joie publique instruisit Philippe de l'amour que
les

les François ont naturellement dans le cœur pour le Sang de leurs Rois.

Le premier soin de Mademoiselle de Mery , en arrivant à la Cour , fut d'instruire la Reine de sa conversation avec le Roi. Adelaïde , toujours pleine de nobles sentimens, fut charmée d'un procédé qui lui marquoit la fermeté d'ame d'une fille qu'elle avoit élevée : elle pensa dans ce moment , qu'Eugenie lui étoit redevable d'un caractère qui s'étoit formé sur le sien. Adelaïde ne ménagea ni les termes , ni les caresses pour témoigner à Eugenie sa satisfaction.

Philippe , qui vouloit profiter de la prison de Richard pour réunir à la Couronne les Provinces que l'Anglois possédoit en France , méditoit d'achever la Conquête de la Normandie. Dans

ce dessein , il fit pendant l'Hiver ses préparatifs. Il devoit partir au commencement d'Avril. La Reine & l'Archevêque de Reims son frere , pressoient Philippe de nommer un Gouverneur au Prince Louïs , avant que de se mettre en Campagne. Philippe parut se rendre à leur sollicitation , tandis qu'il ne faisoit que suivre les conseils d'Eugenie. La Reine sentit sans jalousie & sans inquiétude, le pouvoir de cette fille sur l'esprit du Roi.

Le juste discernement de Philippe , lui fit sans hesiter , jeter les yeux sur Adam Vicomte de Melun. Son caractère liant , sa modération , sa fermeté , la douceur de son esprit , la candeur & l'élevation de son ame ; tous ces avantages procurerent au Roi celui de connoître , par les applaudissemens de la Ville & de la

Cour, combien on approuvoit un choix si judicieux. Toute la France l'avoit nommé avant lui.

L'amitié & la liaison qu'un semblable caractère, & qu'une estime réciproque avoient formées entre Adam Vicomte de Melun, & Robert Clement, Maréchal du Mez, avoient mis le Vicomte à portée d'être le témoin des principes de vertus & d'équité dont ce sage Gouverneur avoit nourri la jeunesse de Philippe. Le Vicomte se souvenoit toujours de la maniere douce & adroite avec laquelle le Maréchal insinuoit à son Eleve, ce qu'il vouloit lui imprimer dans le cœur : il avoit toujours présens ses discours & ses leçons de bonté, de justice, d'humanité & de clémence qui avoient fait de Philippe, un Prince sage & modéré, malgré sa véhémence naturelle ;

un Prince équitable, éclairé & toujours prudent.

Le Vicomte dit au Roi en recevant de ses mains son Fils unique : Le Maréchal du Mez qui a eu l'avantage de cultiver votre enfance, vit encore aujourd'hui dans mon cœur & dans mon esprit : je crois le voir auprès de Votre Majesté ; je crois entendre ses préceptes, que la Sagesse même lui dictoit ; une juste admiration les a gravez dans ma mémoire : mon respect pour une vertu si rare, & mon ardeur à l'imiter, me prêteront des forces pour marcher sur ses traces. Ainsi, Sire, aidé de ses conseils, aidé de ses avis, soutenu par un tel guide, j'espère donner au Prince que vous confiez à mes soins, des principes de conduite qui justifieront & votre choix, & l'amitié dont m'honoroit le Ma-

réchal du Mez. (a)

Ce discours du Vicomte toucha Philippe, & ne l'étonna pas. Il attendoit tout d'un homme, que ses lumieres & sa droiture rendoient si propre à élever un Prince destiné à régner. Vous me charmez, Vicomte, repliqua le Roi, en me remettant sous les yeux tout ce que je dois au Maréchal du Mez; je vais lui devoir encore : c'est lui qui élèvera mon Fils; c'est lui qui vous le confie. J'ai de commun avec le Maréchal, reprit le Vicomte, (du moins je le pense) l'avantage d'avoir entre les mains un Prince dans qui je n'aurai qu'à développer de favorables dispositions, & d'éminentes qualitez; mais j'ai au-dessus de lui des circonf-

(a) Lisez ce que dit le Vicomte de Melun à l'Empereur Frederic dans le second Tome, page 66.

tances si heureuses pour seconder mes soins , que , si je ne réussissois pas , je me verrois en butte aux reproches de toute la Nation : le Maréchal n'avoit à donner à Votre Majesté que des modèles ou étrangers , ou placez dans un tel éloignement , qu'il falloit un génie aussi perçant que le vôtre , Sire , pour en être frappé. Mais , moi , j'ai un modèle toujours présent à proposer au Prince Louïs ; & ce modèle rassemble en lui seul , toutes les plus sublimes vertus : je puis à tous les instans le présenter aux yeux de mon Eleve , lui donner pour exemple vos démarches , vos actions , vos entreprises , toujours heureuses , parce qu'elles sont toujours justes : quels motifs d'émulation pour lui ! c'est le Pere enfin que j'aurai à montrer sans cesse au Fils. A ce premier avantage s'en joint un se-

cond plus important encore ; & j'avouë que , sans ce nouveau moïen, une juste crainte abattroit mon courage ; je serai guidé par vos conseils. Ah ! Sire , je mourrois de douleur & de honte , si avec tant de secours , l'Héritier du premier Trône du monde ne se rendoit pas digne du Monarque qui l'occupe aujourd'hui ! j'en ferois seul répréhensible ! tout concourt au succès de mes soins.

Dès que le Vicomte fut auprès du jeune Prince , il se dit qu'il devoit d'abord donner toute son attention à étudier son auguste Elevé. Dans ce dessein , il lui laissa pendant quelques jours une entiere liberté : il ne lui donna aucune instruction ; il resta simple spectateur de ses amusemens & de ses petits jeux ; il observa ceux auxquels il paroïsoit se livrer avec le plus de plaisir , pour

découvrir à quoi se porteroit plus aisément son esprit. C'est dans ces momens de dissipation , que pour démêler si le caractère du Prince Louis seroit doux ou véhément , si son imagination seroit prompte ou lente , s'il seroit actif ou négligent , le Vicomte suivit tous ses mouvemens & toutes ses actions ; il l'examina , il l'écouta sans paroître ni l'écouter , ni s'appercevoir de ce qu'il faisoit , affectant même de lui laisser oublier qu'il fût présent ; il pouvoit par-là le surprendre dans ces instans d'humeur , de vivacité , & quelquefois de dépit , qui indiquent quelles routes on doit suivre pour conduire un enfant sans le rebuter. C'est ainsi que le Vicomte rassembloit sous un point de vûë, le commencement, le milieu , la fin de l'éducation de son Prince , & qu'il se déter-

minoit au choix des objets qu'on devoit lui présenter successivement , & des couleurs avec lesquelles il falloit les lui peindre.

A mesure que le Vicomte étudioit le Prince Louïs , il sentoit une secrète joie : tout lui annonçoit dans ce Prince , de la douceur , de la bonté , une conception prompte , & de l'ardeur pour l'instruction. Il voïoit avec plaisir , son peu d'empressement pour les amusemens de son âge , & sa promptitude à les quitter avec gaieté. Son attention à comprendre ce qu'on lui proposoit à titre de divertissement , & son espece d'obstination à réussir dans les plus petites choses , faisoient espérer au Vicomte que l'application & l'étude seroient de son goût , quand on l'y meneroit par une insensible gradation. Ces heureux préjuges flatterent infi-

niment le Vicomte , & lui firent tout attendre de son jeune Prince.

L'examen du Vicomte le mit en état de conférer avec le Roi sur la maniere dont il croïoit devoir se conduire dans les premiers tems de l'éducation du Prince Louïs. Il pensoit , ainsi que le Maréchal du Mez avoit pensé sur Philippe , qu'il étoit responsable à l'Etat & à la Postérité de ce que feroit un jour un Prince , destiné à devenir par ses soins , l'objet de la tendresse & la source de la gloire de ses Sujets.

Adam de Melun rendit compte au Roi des observations qu'il avoit faites , & des favorables conjectures qu'il en tiroit. Plus le Prince Louïs , dit-il au Roi , me paroît heureusement né , moins je dois perdre de vûë en lui la

nature : je dois toujours marcher d'intelligence avec elle ; je dois la suivre par les chemins qu'elle nous ouvre, & du pas qu'elle veut aller. Quand la nature a donné beaucoup, il ne faut que la seconder en se livrant à elle avec confiance. Ce seroit si elle avoit donné peu, qu'il faudroit presque la violenter pour suppléer à ce qu'elle auroit refusé. Permettez donc, Sire, que je soumette à votre prudence l'examen d'un projet de conduite que j'ai conçu. Mon estime pour vous, Vicomte, répondit Philippe, m'assure que j'approuverai ce que vous allez me dire, & que je me confirmerai dans l'opinion que j'ai de votre expérience & de votre sagesse. Parlez.

Je voudrois être six mois, reprit le Vicomte, sans livrer le Prince Louïs à aucun genre d'étude : ce

tems , qui sembleroit perdu , je l'emploïerois utilement ; je me ferois aimer ! L'amitié , en prévenant la crainte qu'inspire le seul aspect d'un Gouverneur , m'attireroit sa confiance : de cette confiance naîtroit de la complaisance pour tout ce que j'exigerois ; aucune contrainte avec moi. Alors je serois écouté & obéï sans répugnance. Mais , Sire , ce n'est pas assez que le Prince Loüis m'aime , il faut qu'il aime aussi tous ceux qui doivent concourir à son éducation : il faut les approcher de lui avec adresse : il faut que ses Maîtres le voient tous les jours & à tous les instans. A la faveur de leur oisiveté auprès du Prince , & de la part qu'ils prendront à ses amusemens , ils doivent gagner sa bienveillance , & le conduire au travail sans qu'il s'en aperçoive. En paroissant se prêter

à ses petits jeux , on l'en distraira pour fixer son esprit & son imagination sur des objets sérieux qu'on tirera de ses jeux mêmes. J'aurai avec lui des entretiens qui jetteront doucement dans son cœur les semences de toutes les vertus que le Maréchal du Mez a si bien imprimées dans celui de Votre Majesté ; je le mettrai souvent dans le cas de me faire des questions , auxquelles je répondrai toujours vrai. Il ne faut jamais en imposer à un enfant : l'illusion & l'erreur sont dangereuses ; elles confondent dans son esprit le mensonge & la vérité. Elles le laissent trop long-tems dans le cahos de l'enfance ; il faut au contraire lui présenter toujours les objets tels qu'ils sont ; il faut l'accoutumer à penser sur des choses réelles ; aider à ses idées , pour leur donner de l'or-

dre & de la netteté ; enfin je pense qu'on doit traiter un enfant comme un homme.

Le Roi, qui avoit prêté une extrême attention au discours du Vicomte , lui dit : C'est assez , Vicomte : je saisis votre projet ; je le vois tout entier , & je l'admire. Je vous laisse le maître de l'éducation de mon Fils. Rendez-le-moi digne de vous ; je serai au comble de mes vœux.

Le Vicomte ne songea plus qu'à gagner l'amitié du Prince Louis ; on peut bien juger qu'il y parvint. Aussi ses soins furent récompensés par la satisfaction d'avoir formé un Prince , dont l'Histoire célèbre la sagesse , la candeur , la piété & le courage ; mais que le Ciel retira du monde à trente-neuf ans , après trois années d'un Règne si juste & si doux , que sa mort mit un deuil

universel dans le cœur de tous les François.

A la joie qu'avoit ressenti la Reine, de voir le jeune Prince entre les mains d'un Gouverneur, & d'un Gouverneur tel que le Vicomte de Melun, en succéda une autre qu'on auroit peine à exprimer. L'Archevêque de Reims lui apprit que le Roi venoit de délibérer dans son Conseil, sur l'alliance qu'il vouloit contracter. La Princesse Isenberge, fille de Valdemar le Grand, Roi de Danemarck, & sœur du fameux Canut, qui étoit alors sur le Trône, avoit réuni en sa faveur tous les suffrages. Sa vertu & sa beauté connues de toute l'Europe, justifioient ce choix.

Le Roi, en apprenant cette nouvelle à sa Mere, la pria de reprendre auprès d'elle Mademoiselle de Mery. Eugenie, dit Phi-

lippe à la Reine, est digne de toute votre estime par son esprit, sa raison, sa prudence, & surtout par l'élévation de son ame; elle est enfin digne d'être l'amie de ma Mere. Si votre sagesse, ajouta-t'il, & votre expérience ne vous mettoient pas toujours en état de prendre de vous-même les résolutions convenables dans des circonstances délicates, les lumières d'Eugenie ne vous seroient pas inutiles. La Reine assura son Fils, qu'Eugenie lui étoit & lui seroit toujours chere. Cette Princesse se souvenoit de ce que lui avoit dit Eugenie, & elle ne doutoit pas de la conduite qu'elle alloit tenir auprès d'elle.

L'Evêque de Noyon & le Comte de Rethel, furent nommez Ambassadeurs pour aller faire la demande de la Princesse de Danemarck. Cette nouvelle causa

une joie que les Grands & le Peuple partagerent également. Les deux Ambassadeurs partirent avec un Cortège propre à bien faire connoître aux Danois la splendeur de la France, & l'honneur que Philippe faisoit à leur Roi. Deux jours après le départ des Ambassadeurs, le Roi partit pour la Normandie, & la Reine reprit avec un plaisir extrême Mademoiselle de Mery auprès d'elle.

Dans ces circonstances, toute la Cour avoit les yeux attachez sur Mademoiselle de Mery. Sa modestie & sa discrétion ne lui avoient pas permis d'emploier sa faveur à se faire des Créatures. Mais son caractère, que les envieux même étoient forcez de respecter, la garantissoit d'avoir des ennemis : sa fermeté, une contenance décente & toujours égale, laissoient aux curieux qui

la vouloient pénétrer , peu d'avantage sur elle ; & les bontez redoublées d'Adelaïde , ne permettoient pas de penser qu'on dût à l'inconstance du Roi , le bonheur prochain d'avoir une Reine.

Pendant que Philippe enlevoit des Villes à Richard , le Roi de Dannemarck , pour marquer aux Ministres de France combien il étoit flatté de l'Alliance qu'il alloit contracter , leur fit des honneurs presque semblables à ceux qu'il auroit pû rendre à Philippe même ; il donna des Fêtes , dont le Nord n'avoit point encore vû d'exemples.

La Princesse de Dannemarck , avec un Cortège digne du nouveau titre de Reine de France , se mit en chemin. Philippe à cette nouvelle , quitta la Normandie , & revint dans sa Capitale.

Son empressement à aller chez la Reine sa mere , au moment de son arrivée , fut remarqué des Courtisans : il y vit Eugenie , dont le cœur toujours le même , se trouvoit dans une violente situation : mais s'étant imposé des loix , qu'elle ne vouloit pas enfreindre , & maitresse de son extérieur , elle reçut avec un air libre & ouvert, le compliment que Philippe lui fit en présence de la Reine ; & un moment après , elle sortit. Son trouble , & le désordre de son ame , demandoient de la solitude. De plus , elle s'étoit promis d'éviter la présence du Roi , autant qu'elle le pourroit avec bienséance : Quel terrible engagement avec soi-même ! quel ouvrage pour sa raison ! quel supplice pour un cœur aussi tendre que le sien ! Eugenie s'étoit séverement condamnée à

être la victime de la satisfaction publique, de son devoir, & du bonheur d'une Princesse qui méritoit le cœur de Philippe ; elle ne vouloit pas lui donner le moindre ombrage.

Pendant plusieurs jours Eugénie évita le Roi avec tant de soin, qu'il ne put trouver un moment pour l'entretenir : à peine même avoit-il le tems de l'apercevoir, qu'elle dispa-roissoit à ses yeux. Cette sage conduite apprit à Philippe celle qu'il devoit tenir avec Eugénie. Il chercha cependant l'occasion de lui parler : Vous n'avez rien à faire, lui dit-il, pour ajouter à mon estime ; elle est telle, Eugénie, que jamais elle ne pourra augmenter. Mais ne pourrois-je pas me plaindre que la vôtre pour moi n'est pas telle que je la mérite ? Le conseil que vous m'avez donné, m'a

montré que vous étiez capable d'un effort qui me servira d'exemple ; & ma déference pour ce conseil a dû vous assurer , que je sçaurai comme vous , commander à mon cœur. Estimez-moi donc assez , chere Eugenie , estimez - vous assez vous - même , pour penser que je respecte & respecterai toujours l'ouvrage de votre raison ; cessez de m'éviter ! Cette affectation pourroit faire croire que je ne vous vois plus avec plaisir , & je ne veux pas qu'on puisse douter de mes sentimens pour vous. Je n'ai rien à repliquer à Votre Majesté , répondit Eugenie ; ce qu'elle vient de me dire , est digne d'elle , & me comble de joie : mais, Sire , ajouta - t'elle , désapprouverez - vous que j'aille quelquefois à l'Abbaïe de Montmartre ? Non , répondit Philippe , si ce n'est pas pour me

fuir. Vous fuir ! reprit-elle : Ah ! Sire , rendez-moi plus de justice : ce que Votre Majesté vient de me dire , ne me laisse plus rien ni à craindre , ni à desirer.

Le Roi & toute la Cour se préparoient pour le voïage d'Arras , où Philippe devoit recevoir la Princesse de Dannemarck. Il nomma la Comtesse de Rethel pour aller au-devant d'elle jusques sur la Frontiere. La Princesse de Chipre fut affligée du départ de cette amie, qui la voïoit souvent à Montmartre : ses visites étoient l'unique consolation de cette infortunée Princesse : elle avoit d'abord senti pour la Comtesse de Rethel une amitié, qu'on ne pouvoit refuser à l'illustre Adelaïde de Couci.

Quelques jours avant que le Roi partît , il donna à Mademoiselle de Mery une preuve de la

confiance qu'il avoit en sa discrétion. Il lui apprit que la Princesse de Chipre, échappée de l'esclavage du Roi d'Angleterre, s'étoit retirée à Montmartre, & lui permit d'avoüer à cette Princesse qu'elle étoit instruite par lui-même, de sa naissance & de ses malheurs. La fille d'Isaac, continua Philippe, méritoit un plus heureux sort : deux conversations que j'ai eües avec elle, l'une dans mon Cabinet, & l'autre à Montmartre, m'ont inspiré pour elle beaucoup d'estime : Eugenie est digne de devenir son amie, & Sophie ne mérite pas moins que je lui procure l'amitié d'Eugenie. J'apprens sans surprise, repartit Eugenie, que c'est la Princesse de Chipre que j'ai vüe à Montmartre pendant le voyage de Votre Majesté en Normandie : la dignité que j'ai trouvée dans toute

sa Personne, dans ses manieres & dans ses sentimens, m'avoit fait soupçonner en elle, une illustre naissance; & sa mélancolie m'avoit donné occasion de penser que de grands malheurs l'avoient conduite en France: un mouvement de simpathie m'a fait desirer son amitié; & ce que Votre Majesté vient de m'apprendre, ouvre mon cœur à la plus sensible pitié pour cette infortunée Princesse.

Le jour enfin arriva, où le Roi, accompagné des Princes de son Sang, des Prélats, & des Grands du Roïaume, partit pour se rendre à Arras. Il y reçut Isenberge avec un air de satisfaction, qui fit penser que la beauté de cette Princesse feroit bien-tôt effet sur son cœur: ils furent fiancez à Arras, & trois jours après ils vinrent à Amiens, où

où l'Archevêque de Reims les maria. (a)

Le lendemain de cette auguste Cérémonie, on crut voir à Philippe & à Isenberge, un sérieux qui tenoit de la tristesse. On crut même s'appercevoir qu'ils avoient en la présence l'un de l'autre, un air embarrassé. D'abord on se dit qu'on se trompoit, & chacun se demandoit tout bas, s'il ne se trompoit pas réellement. Les Arcs de triomphe, les rues tapissées & jonchées de fleurs, les cris d'allegresse d'un Peuple innombrable, loin de bannir la tristesse du cœur d'Isenberge à son entrée dans Paris, l'augmenterent encore. Ce qui

(a) Le 13. Août 1193... la Princesse Isenberge, (ou, comme quelques-uns la nomment, Ingeburge, & même Batille) n'étoit encore que dans sa dix-huitième année. Elle étoit parfaitement belle, bien faite, elle avoit de l'esprit & de la douceur.

devoit faire son premier bonheur , en recevant le titre de Reine de France , lui manquoit ; c'étoit le cœur de Philippe. L'indifférence de ce Prince , lui présageoit un avenir qui la faisoit trembler : cette froideur transpira chez le Peuple ; les Réjouissances publiques s'en ressentirent, & finirent bien-tôt.

Mademoiselle de Mery , peu de jours après le départ du Roi pour son voiage d'Arras , avoit fait sentir à la Reine qu'il étoit convenable qu'elle se retirât pour quelque tems à l'Abbaïe de Montmartre. La Reine l'avoit approuvée , en donnant à sa prudence les éloges qu'elle méritoit. Eugenie étoit donc à Montmartre , où elle renfermoit une tristesse , qu'elle condamnoit , sans pouvoir la bannir. Le Roi , qui à son retour ne la vit point chez la

Reine , en demanda d'abord des nouvelles. S'il ne fut pas surpris d'apprendre qu'elle étoit à Montmartre , il fut sensiblement touché de l'idée qu'il se fit de sa situation : connoissant toute sa tendresse , ne pouvant douter des violens efforts qu'elle s'étoit faits pour s'arracher à lui , il craignoit de lui coûter son repos. Son premier mouvement fut de proposer à la Reine un voiage de Montmartre. Mais Adelaïde lui repliqua : Seroit-ce Philippe , qui voudroit avoir moins de prudence qu'Eugenie ? Non ! mon Fils : épargnez-lui la douleur de vous voir dans ce séjour : cette démarche auroit un air trop empressé de votre part ; je connois la générosité & la pureté des sentimens d'Eugenie ; elle seroit au désespoir toute sa vie , qu'on eût pû la soupçonner d'être cause de

vosre indifférence pour une jeune Princeſſe , belle , & remplie de vertus : Eugénie mourroit de douleur , ſi vous la rendiez par-là , l'objet de la haine & du mépris de vos Sujets. Oui ! vosre froideur pour Iſemberge , condamne Eugénie à avoir bien plus d'attention ſur ſa conduite ; elle le ſentira , & elle fera tout ce qu'elle doit faire ; je répons d'elle. Ce fut avec un plaifir bien ſenſible , que Philippe entendit la Reine parler d'Eugénie en ces termes.

A peine la Comteſſe de Reſchel fut-elle de retour , qu'elle eut une vive impatience d'aller à Montmartre. Cette impatience avoit un double objet : elle vouloit procurer à la Princeſſe Sophie , cette douceur qu'on trouve à voir les perſonnes avec qui nous avons la liberté de nous entretenir de nos peines. Sophie ne lui avoit

pas encore détaillé tous ses malheurs , mais elle lui avoit confié le secret de sa naissance , & l'amour que le Roi d'Angleterre avoit pris pour elle lorsqu'elle fut tombée en sa puissance. La Comtesse de Rethel vouloit aussi embrasser Mademoiselle de Mery. Une ressemblance dans l'esprit & dans le caractère , les avoit intimement liées ensemble pendant qu'Adelaïde de Couci étoit auprès de la Reine Mere : cette Princesse avoit vû naître sous ses yeux & avec plaisir , cette tendre union entre deux personnes qui lui étoient infiniment cheres. L'espece d'éclipse qui avoit terni à Saint-Oüen l'éclat de la vertu de Mademoiselle de Mery , ne lui avoit pas ravie l'estime de la sévere Comtesse de Rethel ; elle sçavoit que le cœur maîtrise quelquefois la raison , & croïoit de-

voir fermer les yeux sur une foiblesse qui n'avoit pû faire oublier à une personne bien née, ce qu'elle devoit aux bienséances & à la pudeur. Les Réjouïssances publiques, le mouvement où le mariage du Roi jettoit la Cour, & l'empressement de la jeune Reine, qui sans cesse desiroit la Comtesse de Rethel, ne lui permirent pas, de quelques jours, d'exécuter son projet.

Le Roi lui avoit déjà accordé la permission d'entrer dans cette Abbaïe, pour entretenir avec plus de liberté la Princesse de Chipre; elle y fut enfin. Eugénie dans ce moment étoit avec Sophie: toutes deux parurent charmées de voir la Comtesse de Rethel, qui d'abord fut un peu embarrassée, ne sçachant si Mademoiselle de Mery étoit instruite de la naissance de la Princesse

Sophie : mais Eugénie l'eut bientôt mise à son aise. Après l'avoir tendrement embrassée , elle lui dit : Votre mérite , Comtesse , a bien de l'ascendant sur les âmes généreuses ; il les subjugué d'abord : cette Princesse en a fait l'expérience , & l'on dit que notre jeune Reine donne pour première preuve de son discernement , le choix qu'elle a fait de vous pour son amie. La Princesse de Chipre , répondit Madame de Rethel , doit quelque reconnoissance au respectueux attachement que j'ai pour elle ; & la Reine , persuadée que le Roi n'a aucun Sujet plus zélé que moi , croit devoir m'honorer de sa bienveillance.

La Comtesse de Rethel jetta finement dans la conversation , des propos , qui firent entendre à Mademoiselle de Mery com-

bien elle approuvoit sa retraite, le Roi sur tout ne témoignant aucun empressement pour Isenberge. La douceur de cette Princesse, dit-elle, & sa beauté, ne laisseroient rien à desirer, s'il ne manquoit quelques graces dans sa personne, que la rusticité du Nord ne pouvoit lui donner, & que la politesse & les manieres Françoises lui donneront bientôt : ses attentions pour tout ce qui l'approche, & son affabilité pour le Peuple, empressé à la voir, lui attirent l'amour des grands & des petits : chacun se flatte, qu'à mesure qu'elle perdra cet air étranger, le Roi prendra pour elle une tendresse dont elle est bien digne. La Comtesse de Rethel comprit avec plaisir par les réponses d'Eugenie, la peine que cette vertueuse fille ressentoit de l'indifférence de Philippe pour Isenberge.

Au caractère sérieux du Roi , se joignit presque aussi-tôt après son mariage , un air sombre qui , insensiblement , se convertit en mélancolie. Toute la Cour s'en apperçut avec chagrin : le premier mouvement fut de plaindre la jeune Reine : la pitié parla d'abord en sa faveur : on se flattoit même que sa jeunesse, sa beauté, & sur tout son caractère , ramèneraient le Roi.

Adelaïde osa parler à son Fils : elle voulut lui représenter le mécontentement que causoit à tous ses Sujets, sa conduite avec Isenberge ; elle osa la lui reprocher , & lui dire qu'il devoit se servir de sa raison, pour vaincre une indifférence qui blessait sa sagesse ordinaire. Mais Philippe l'arrêta, & lui répondit d'un ton de Roi, qu'il n'aimoit les conseils & les avis , que lorsqu'il en demandoit.

Cependant, il gémissoit en secret de son propre caprice ; mais ce n'étoit qu'à Eugénie qu'il vouloit ouvrir son cœur. Sa confiance pour elle , lui faisoit sentir un véritable besoin de l'entretenir : il lui sçavoit mauvais gré de rester , sans son aveu , si long-tems absente de la Cour ; & en même tems il ne pouvoit s'empêcher d'approuver la sagesse de cette absence : il se sentoient enfin pénétré de respect pour elle. Il envoie souvent , ainsi que la Reine Mere , sçavoir de ses nouvelles. Les marques de bonté de la part de leurs Majestez , ne permettoient pas de penser que ce fût une disgrâce qui retenoit Eugénie à Montmartre : la conduite qu'elle avoit tenuë pendant son séjour à S.Oüen, sa retraite volontaire à Montmartre depuis qu'Isemburge étoit en France , les at-

tentions que le Roi ne cessoit d'avoir pour elle; tout fit juger qu'elle avoit eu assez de générosité pour porter ce Prince à se remarier; cette idée la sauva de devenir un objet désagréable au Public; au contraire, elle lui parut digne de son admiration.

Il y avoit un mois que la Reine étoit arrivée à Paris, lorsque Philippe, fatigué de combattre le desir de voir Eugenie, alla à Montmartre. Dans ce moment Eugenie se promenoit seule dans les Jardins: elle vit tout d'un coup paroître Philippe, sans être accompagné de personne: ce ne fut pas sa tendresse qui causa d'abord son trouble à la vûe du Roi; elle ne fut occupée que du peu d'égard qu'il avoit pour une Princesse qu'il rendoit malheureuse. Que faites-vous, Sire, lui dit-elle d'un ton animé? Y pensez-

M vj

vous? Qu'est devenuë votre prudence? Que venez-vous chercher ici? De la consolation, répondit-il; j'en ai besoin! & je n'en puis trouver qu'avec Eugénie: plaignez-moi, & ne m'accablez point des reproches que me fait craindre votre sévérité. Je me dis tout ce que vous pourriez me dire, mais inutilement: quel est mon malheur! Ce n'est pas de l'indifférence que je sens pour Isémberge, c'est une aversion que toute ma raison ne sçauroit vaincre, & qui me rend insupportable, la présence même de cette Princesse. Non! Eugénie, continua Philippe, voyant la peine que ce discours lui faisoit, non! vous n'avez point à vous en prendre à vous de l'éloignement que j'ai pour une Princesse contre laquelle mon cœur s'est déclaré malgré moi; je veux en vain le ramener

vers elle ! Non ! jamais je ne tirerai de cette triste union les avantages que mes Sujets en attendoient ; avantages , dont l'espérance vous a seule déterminée à me forcer de renoncer à vous... Ah ! Eugénie ! que ma déférence pour vos représentations me coûte cher ! Elle me coûte votre bonheur & le mien ! Fatale complaisance , je le sens ! ma conduite avec Isenberge va m'attirer le blâme de toute l'Europe , & changer dans le cœur de mes Peuples , le desir qu'ils avoient de me voir choisir une Reine , en un mécontentement qui pourra diminuer leur attachement pour moi. Dites , leur estime , repliqua Mademoiselle de Mery : votre procédé doit les indigner ; il est trop injuste ! ... Quoi ! Sire , la réputation de la sœur d'un grand Roi vous fait la desirer

pour épouse ; vous la recevez avec satisfaction ; vous ornez sa tête avec joie de votre Couronne ? & le lendemain de cette auguste Cérémonie , qui attache sur vous les yeux de toute l'Europe , vous laissez entrevoir un repentir aussi injurieux qu'inutile ? Vous faites plus ; vous ne gardez aucunes mesures , aucunes bienséances ; vous voulez que personne n'ignore que vous méprisez une Princesse respectable ! Vous voulez aussi que je devienne à vos Sujets un objet odieux ! Peuvent-ils ne s'en pas prendre à moi ? Ils me croiront l'unique obstacle au bonheur de leur Reine , & à l'accomplissement de leurs vœux. Je pouvois , en perdant votre tendresse , n'être point entièrement malheureuse. Votre estime , & la liberté de vous admirer sans cesse , suffisoient pour remplir tous mes

souhaits ; mais le malheur d'Isen-
berge m'est commun avec elle ,
& me couvre de confusion. En
effet , de quel œil me verroit
cette infortunée Princesse , si j'o-
sois me présenter ? Non ! elle ne
me verra jamais : Votre injuste
caprice me condamne à ne plus
paroître à la Cour : vous m'en
exilez pour toujours ! Ah ! Sire ,
par pitié pour vos Sujets , pour
la Reine , pour vous , & si j'ose le
dire , par pitié pour moi , servez-
vous d'une raison, qui vous a tou-
jours trouvé si soumis à ses loix. Eu-
genie , en achevant ces mots , ne
fut plus la maitresse de ses larmes ;
Philippe ne put les voir couler ,
sans être attendri. Pourquoi vous
ai-je crû , lui dit-il ? ou pourquoi
ai-je fait choix d'Isenberge ? Il
est fait ce choix , repartit Eugenie ,
vous devez le respecter. Cessez ,
s'écria Philippe , de me faire trop

sentir mon tort ; il est irréparable : j'attendois de vous de la compassion ; & je vous trouve armée d'une rigueur qui me désespère. Chere Eugenie ! n'exigez de moi que ce que je puis vous accorder ; je vous promets de faire encore de nouveaux efforts sur moi , pour vaincre ce fatal éloignement ; ne m'en demandez pas davantage. Adieu ! Plaignez un Prince à qui vous ferez toujours chere. Vous oubliez , Sire , dit Eugenie , que la Princesse de Chipre est à Montmartre. Votre Majesté ne peut se dispenser de la voir. Ce sera un adoucissement à ses peines , que de vous entendre l'assurer qu'elle doit toujours compter sur vos bontez : c'est une Princesse , adorable par son esprit & par son caractère : ses malheurs méritent toute votre compassion. Eh bien ! dit Philippe , voïons-la.

Philippe, après un compliment court, mais très-obligéant, dit à Sophie : Je voudrois bien, Madame, pouvoir vous donner des nouvelles du Prince de Chipre. Je n'en ai encore aucune ni de lui, ni de Brezé; mais l'entreprise de ce dernier est si généreuse, qu'on doit attendre qu'elle sera suivie d'un favorable succès. Il faut l'espérer; votre mérite, plus encore que votre illustre naissance, m'intéresse à votre sort : il ne tiendra pas à moi qu'il ne soit adouci. Il l'est dans ce moment, répondit Sophie; & les bontez de Votre Majesté me font d'un trop heureux augure, pour me refuser à la consolation qu'elles portent dans mon cœur. Philippe quitta la Princesse Sophie, & se retira, l'esprit rempli de tout ce que lui avoit dit Eugénie.

Toute la Cour fut bien-tôt in-

formée que le Roi étoit allé à Montmartre : on attendoit son retour avec impatience pour juger de l'effet que produiroit sa visite à Mademoiselle de Mery. Son maintien ne donna aucune prise aux curieux ; mais le changement qu'on vit en lui à l'égard de la Reine , fit penser qu'Eugénie avoit osé représenter ses devoirs à ce Prince. Il ne passoit plus gueres de jour sans paroître chez Isenberge : il lui parloit avec un air assez ouvert ; cependant , à cet air ouvert , succédoit souvent une sombre rêverie , qui faisoit sentir ce qu'il en coûtoit à Philippe pour tenir une conduite qui pût du moins satisfaire aux apparences.

La situation intérieure du Roi étoit pour lui un pesant fardeau : il se blâmoit sans cesse ; sans cesse il condamnoit sa conduite en-

vers Isenberge : il se demandoit à lui-même ce qui manquoit à cette Princesse pour lui plaire ? il voïoit enfin avec honte , le peu de pouvoir de sa raison sur lui.

Le Sénéchal des Barres , qui avoit succédé à la faveur du Maréchal du Mez , étoit sincèrement attaché au Roi. Il voïoit avec un chagrin sensible , celui que ce Prince portoit au fond du cœur. L'inquiétude que lui causoit la mélancolie d'un Maître pour qui il auroit sacrifié sa vie, le fit tomber lui-même dans une tristesse qui fut bien-tôt apperçûe de Philippe. Qu'avez-vous, Sénéchal, lui dit-il un jour ? Vous manqueroit-il quelque chose pour être content de votre sort ? Oui ! Sire , répondit le Comte des Barres. Que seroit-ce , reprit le Roi ? De voir Votre Majesté , repartit-il , avec cet air ouvert

& satisfait que je cherche , & que je ne trouve plus. L'attachement que je vous connois pour moi , Sénéchal , dit Philippe , vous arrache un discours que je regarderois comme indiscret dans tout autre ; mais loin de le blâmer , je vais le justifier par ma confiance.

Pour répondre aux desirs de mes Sujets , j'ai contracté un mariage qui , par une fatalité inouïe , ne remplit point leurs vœux , rend Isenberge malheureuse , & me rend plus à plaindre encore que cette Princesse. Je l'estime , mais c'est en vain que ma raison me la montre digne d'être aimée. Le premier moment où je la vis , sa beauté , accompagnée d'un air étranger , me parut désagréable : je tremblai que cette subite impression , loin de diminuer , ne se fortifiât. Hé-

las ! mon cher Sénéchal , je ne prévoïois que trop juste. Plus je veux dompter mon cœur en faveur d'Isenberge , plus il se révolte contre elle. Quels efforts ne me fais-je pas , pour lui marquer des égards de simple bienfiance ! Que Votre Majesté m'afflige , dit le Comte des Barres ! Cependant, Sire, l'avenir me rassure : je n'ose chercher à pénétrer les raisons du malheur de la Reine , mais le tems fera pour elle. Il vous fera voir de tout un autre œil , les charmes de cette Princesse , qui sont soutenus de tant de vertus. Je vous entens , Sénéchal , repartit le Roi , & vous vous abusez. On peut , en conservant un sentiment tendre pour un objet qu'on a trouvé digne du plus sérieux attachement , ne pas sentir pour un autre , avec qui le devoir nous lie , cette répugnance

qui rend une union funeste au repos de tous les deux. Ainsi, ce ne sont pas les dispositions où étoit mon cœur quand j'ai vû Isemberge, qui me l'ont rendu insupportable ; c'est une bizarrerie que je ne puis justifier, & qui me laisse presque sans espérance de pouvoir jamais me vaincre. Ne croiez pas que je m'applaudisse de la conduite que je tiens à l'égard d'Isemberge ; je ne me sens que trop répréhensible. Helas ! je ne suis pas le seul qui gémit tout bas de mon injustice, & qui en porte la peine : je vous permets, Sénéchal, d'entendre que c'est d'Eugenie de qui je parle. Quelle fille ! quelle générosité ! qu'elle a de pouvoir sur elle-même ! qu'elle en a sur moi ! Non par cette tendresse qui m'a fait trouver mon bonheur dans la sienne, mais par

l'estime que son caractère m'a inspirée : cependant , ni ses reproches, ni ses prières, ni sa douleur n'ont pû me ramener en faveur d'une Reine qu'elle voudroit voir heureuse , aux dépens même de sa tranquillité : j'ai gémi de la loi qu'elle s'est imposée, de celle qu'elle m'a fait subir ; mais aujourd'hui, quoiqu'elle me soit toujours infiniment chère , ce que je sens pour elle ne coûte plus rien à mon repos. Non ! elle n'est point un obstacle à la douceur des jours d'Isenberge : je suis seul coupable de ce malheureux caprice ; & Eugenie , ainsi que moi , en est la victime : elle partage ma peine , elle ressent celle d'Isenberge , & se croit responsable à tous mes Sujets, du malheur de cette Princesse. C'en est fait, Sénéchal , je n'envisage plus à présent de jours

sans contrainte , que lorsque la Guerre , ou des raisons d'Etat me fourniront des occasions d'être éloigné de la Capitale de mon Roïaume. Je touche à cet heureux moment : je vais en Normandie. Le Frere de Richard , de qui il m'importe de connoître tous les desseins , m'attend à Evreux. L'instant est peut-être arrivé , où je dois réunir à ma Couronne, les Provinces si injustement possédées par le Roi d'Angleterre. Je voudrois pouvoir justifier cette entreprise à toute l'Europe , ainsi que je me la justifie à moi-même. Non ! je ne me fais point d'illusion. Il m'est permis de profiter de la captivité de Richard , pour reprendre sur lui tout ce que ses Ancêtres ont enlevé aux miens dans la France. Je deviens responsable du succès d'un tel événement à mon Fils ,
à

à l'Etat, à la postérité. Tout m'accuseroit d'avoir manqué de cette sage politique, qui rend un Prince digne de régner, & dont les effets sont souvent appelez, injustices, par le vulgaire.

Il y avoit près d'un mois que le Roi voyoit assez assidûment Hemberge, lorsque le Courtisan pensa qu'on devoit laisser à ce Prince la liberté d'être seul avec la Reine, quand il venoit dans son appartement. Ce zele pour cette Princesse lui devint nuisible : cette affectation ne tarda pas à être apperçue de Philippe ; la premiere fois il fut déconcerté ; ensuite, pour éviter de se trouver seul avec elle, il rendit ses visites moins fréquentes & plus courtes, jusqu'au moment où il partit pour aller joindre à Evreux, le Prince Jean. Le politique Philippe avoit engagé cet

ambitieux frere de Richard , à passer en Normandie pour conférer avec lui.

Mademoiselle de Mery avoit appris avec joye les attentions du Roi pour Isenberge : elle attribuoit ce changement à la seule raison de ce Prince , & ne pensoit pas qu'il étoit le fruit de sa conversation avec lui. L'esprit plus tranquille , elle s'étoit livrée davantage au desir de dissiper la mélancolie de la Princesse de Chipre. Le Roi , dans la visite qu'il avoit faite à Sophie , avoit parlé du Prince Theophile & de Brezé : Eugenie étoit curieuse de sçavoir tout ce qui avoit du rapport aux aventures de la belle Cipriote : elle attendoit un instant , où , sans impolitesse , elle pût lui demander le récit des particularitez d'une vie si traversée.

La Comtesse de Rethel ne desiroit pas moins vivement d'apprendre de la Princesse de Chipre, tout ce qui la regardoit : mais elle n'avoit encore pû la sommer de la parole qu'elle lui avoit donnée de l'instruire de toutes ses disgraces. L'absence du Roi, & la tristesse où Isenberge étoit plongée, jettoient la Cour dans une espèce de létargie qui mettoit la Comtesse de Rethel en état de voir plus souvent Sophie & Eugenie. Un jour que ces trois illustres amies étoient ensemble, la Princesse de Chipre demanda à la Comtesse de Rethel, si toute son après-dînée étoit à elle ? Oui, elle est à vous, lui répondit-elle. Eh bien, reprit la belle Cipriote, je vais vous la faire employer, ainsi qu'à Mademoiselle de Mery, à répandre quelques larmes ; car je me flatte

que vous ne pourrez apprendre mes infortunes , fans en être touchées.

Vous sçavez , continua Sophie, que je suis du même Sang qu'Isaac l'Ange, Empereur d'Orient ; que mon pere Isaac Comnènes , étoit Roi de Chipre , & que j'étois unique héritiere de cette Couronne. Je voudrois , pour l'adoucissement de mes peines , perdre le triste souvenir de tous ces avantages : c'en est trop à la fois que de sentir à tous les instans , les regrets que cause une juste ambition trompée , & de pleurer les malheurs d'un Prince aimable, qui devoit monter avec moi sur le Trône où mon pere étoit assis : vous voilà d'abord instruites que mon cœur est rempli d'une passion : comme cette passion est née presque en même tems que moi , & qu'elle a été

traversée avant même que je la connusse , je serai forcée à reprendre les choses d'un peu haut.

Mes malheurs ont commencé dès le premier instant où j'ai vû le jour , puisque ma naissance coûta la vie à ma mere. Elle avoit resté quinze ans sans avoir d'enfans : pendant ces quinze années , mon pere prit une tendresse sans bornes , pour un neveu , qu'il regardoit comme l'héritier de sa Couronne : il le maria quatre ans avant que je fusse née. Bazile (c'étoit le nom de ce neveu) eut avant la fin de l'année de son mariage , un fils qui se nomme Theophile. A neuf ans il perdit sa mere , qui le laissa à Bazile pour gage d'une union assez heureuse. Ma naissance n'avoit point diminué la tendresse du Roi pour Bazile ; & pour le consoler de la perte d'une épouse

qui lui avoit été chere, mon pere lui promit ma main, qui seule pouvoit l'assurer de régner un jour. L'attachement de mon pere pour Bazile alloit, si j'ose le dire, jusqu'à la foiblesse; elle lui fit oublier que Theophile étoit Comnènes, comme son pere, & d'un âge plus convenable au mien: il ne prévint pas même qu'en me faisant élever avec Theophile, c'étoit peut-être former un obstacle à ses engagements avec Bazile: ainsi, sans aucune crainte pour l'avenir, il voulut lui-même veiller dans son Palais & sous ses yeux, à l'éducation de Theophile.

Par des raisons étrangères à ce qui me regarde, le Prince Bazile quitta l'Isle de Chipre peu de tems après que mon pere m'eut promis à lui; il resta près de quatre ans absent.

Dans ce qu'on nous enseignoit, l'émulation entre Theophile & moi, étoit utile à notre avancement : nous trouvions un plaisir extrême à étudier ensemble , à nous reprendre , & sur tout à nous applaudir. Vous avez dans tout ce que vous faites , me disoit Theophile, plus de grace que moi. Et vous , lui disois-je à mon tour, vous réussissiez en tout mieux que je ne fais. C'étoit sans jalousie que nous nous faisions ces petits complimens, & un regard caressant les accompagnoit toujours. Nous suivions avec innocence notre penchant ; la raison ne nous disoit pas encore de contraindre nos sentimens. Souvenir aimable ! que malgré mes malheurs , je me rappelle avec complaisance !

J'avois alors onze ans, & Theophile en avoit quatorze. Le Prin-

ce Bazile arriva à Limisso. La joye de mon pere fut sans égale , de revoir son neveu , qu'il appella du doux nom de Fils. Theophile, dont le cœur est excellent , & dont tous les sentimens sont vertueux , revit cependant son pere avec peine : il ne put même recevoir ses caresses , ni les lui rendre , qu'avec une espece de froideur que Bazile remarqua ; mais il attribua cet air réservé , au respect que lui imprimoit sa présence. Je reprochai à Theophile de n'avoir pas reçu les témoignages de tendresse de Bazile , comme il le devoit. J'aime mon pere, me répondit-il ; après vous , il est ce que j'ai de plus cher ; cependant , son retour me cause bien de l'inquiétude ; il doit vous épouser ! alors je n'aurai plus la même liberté de vous voir , & vous oublierez le malheureux

Theophile. Je ne sçais pourquoi, lui dis-je ; mais l'idée que nous ferons un jour séparés , m'afflige sensiblement : je pense que nous aurions été si contents de passer nos jours ensemble ! Nous tenions souvent de ces sortes de discours : nous en ignorions le principe & la force. Hélas ! nous fûmes tirés tout d'un coup de notre ignorance ; en un instant nous ne fûmes plus enfans ; un malheur imprévu nous ouvrit bien-tôt les yeux.

Pendant les quatre années que Bazile fut absent , il s'étoit fait dans ma personne un changement assez avantageux. La politique de Bazile disparut ; l'amour prit sa place. Je suis forcée dans ce moment de vous donner une idée de son caractère , pour justifier , du moins en partie , ce qui arriva dans la suite.

Le Prince Bazile étoit né avec beaucoup de pénétration dans l'esprit : sa valeur & sa fermeté le rendoient audacieux : il étoit souvent injuste , quelquefois cruel , & toujours avare : capable de tout sacrifier à l'intérêt ou à l'ambition , jamais il ne connut la crainte. Le mécontentement du Peuple , ses murmures , ses plaintes , ses révoltes même , ne l'arrêtoient point dans l'exécution d'un projet. Je parle ici de Bazile , comme d'un homme qui gouvernoit le Roïaume en Souverain, & cela par la foiblesse d'un Roi , aveuglé sur les défauts de son neveu. Ses conseils & sa conduite rendoient mon pere moins cher à ses Sujets. Cependant , ils déploroient sa vieillesse ; elle leur faisoit envisager comme prochaine , la domination d'un Tyran, qui en devenant

mon époux , s'assuroit le Trône.

Toute la tendresse que les Cypriots refusoient à leur Roi & à Bazile , ils la ressentoient pour Theophile & pour moi. Notre douceur , notre affabilité , notre jeunesse les intéressoient en notre faveur ; ils disoient hautement que nous étions dignes de régner , & dignes l'un de l'autre. Theophile , à qui la nature n'avoit refusé ni la beauté , ni les graces dans toute sa personne ; avantages , soutenus dans lui par un esprit & par un caractère tels qu'on les souhaite dans un Prince destiné au Trône , étoit l'objet de l'adoration des Grands & du peuple. Le retour de Bazile ranima la haine qu'on lui portoit , & ajouta encore à la tendresse qu'on ressentoit pour Theophile. Les choses étoient en cet état , quand le sort commença

à se déclarer contre nous ; voici le premier de ses coups. -

Trois jours après l'arrivée de Bazile , je vis entrer dans mon appartement un homme qui portoit une espee de petite cassette d'écaille , garnie d'or : elle pouvoit avoir un pied & demi de hauteur , sur un pied de large : cet homme la posa sur une table, & se retira. Theophile étoit auprès de moi : mon attention à regarder cette cassette , le blessa ; il me dit d'un ton animé : Ce présent vient sans doute de mon pere ; il vous prend pour un enfant. A peine avoit-il achevé ces mots , que Bazile parut : après avoir badiné un moment sur l'inquiétude où j'étois de ce que cette cassette pouvoit renfermer , il l'ouvrit. J'avouë que ce qu'elle contenoit me causa un transport de joye auquel je

ne pus me refuser : c'étoit une Grotte de cristal de roche , enrichie de pierres précieuses. Bazile la posa sur une autre table. Dans l'excès du contentement où j'étois , je me jetai au col de Bazile , & en l'appellant (mon cher Oncle) je lui fis avec caresse mille complimens. Theophile, le cœur plein de dépit & de douleur des marques d'amitié que je donnois à son pere , & ne pouvant retenir ses larmes, passa dans un Cabinet.

L'extrême satisfaction où j'étois , & mon attention à examiner toutes les beautés de la Grotte, m'empêcherent de m'apercevoir de la fuite de Theophile : mais bien-tôt je le cherchai des yeux : étonnée & inquiète de ne le pas voir , je courus où je jugeai bien qu'il étoit : quelle fut mon émotion ! je le trouvai.

le visage noyé de pleurs. Dans ce moment j'oubliai la Grotte & Bazile : mon ignorance sur la nature de nos sentimens , ne me permit pas de prévoir la conséquence & le danger de ce que j'allois faire. Je m'approchai de Theophile , & avec une vivacité qu'une forte tendresse pouvoit seule inspirer , je lui dis : Ah ! Theophile ! vous me percez le cœur ! Qu'ai - je fait qui vous ait déplu ? Etes-vous fâché de ce que j'ai paru recevoir cette Grotte avec plaisir ? Ses larmes redoublerent : alors agitée d'un mouvement qui m'étoit inconnu , je rentrai dans ma chambre ; je m'approchai de la table , & je jettai la Grotte qui se brisa. Theophile, au bruit que la Grotte fit en tombant , s'avança sur la porte du Cabinet , & vit avec une joye qu'il ne put cacher , les

débris de cette rareté : voilà, mon cher Theophile, lui dis-je, le cas que je fais de ce qui vous coûte des larmes.

Bazile , qui avoit tout examiné , s'avança les yeux étincelans de colere. Vous êtes un insolent, dit-il à Theophile ; il n'y a qu'un pere , répondit Theophile , qui puisse se servir avec moi d'un terme si injurieux ! Suivez-moi , reprit Bazile ; vous ne verrez plus Sophie. A ces mots terribles , Theophile se jeta aux pieds de Bazile , & lui demandoit grace. Ah ! mon cher Oncle ! m'écriai-je , si vous voulez que je vous aime , ne nous séparez pas. Nos sanglots & nos cris redoublerent encore , quand le cruel Bazile répeta à Theophile qu'il ne me verroit plus. La douleur & l'effroi saisirent ce Prince ; il resta sans connoissance. Cet état , au

lieu d'attendrir son pere , l'irrita encore davantage : il lui découvroit un rival dans son Fils. Bazile fit emporter Theophile : on fut assez long-tems à rappeler ses esprits.

Représentez -vous , si vous le pouvez , quelle étoit ma situation ! Ma Gouvernante, que j'aime tendrement , ne put modérer la violence de ma douleur : à chaque instant je répétois ; je ne verrai plus Theophile ! il va peut-être mourir ! Ah ! Bazile ! que vous êtes cruel ! Dès que son fils eut recouvré ses sens , il le fit conduire dans son Palais : il mit auprès de lui un de ses Ecuyers nommé Zozime , en qui il avoit une entiere confiance : il lui laissa son Gouverneur , & changea tous ses domestiques.

Bazile revint promptement apprendre à mon pere ce qui ve-

noit de se passer. Mon pere m'aimoit , mais beaucoup moins qu'il n'aimoit Bazile: ils sentirent avec chagrin les obstacles qu'ils alloient trouver dans nos cœurs à l'accomplissement d'un mariage si ardemment désiré : mais bientôt ils se persuaderent que la dissipation & la légèreté naturelle à la jeunesse , effaceroient insensiblement de mon cœur une impression trop tendre. Mon pere approuva que Theophile fût envoyé dans un Château, à dix lieues de Limisso , pour y rester jusqu'à ce que je fusse unie à Bazile.

Les Cipriots furent instruits de nos malheurs ; ils nous plainquirent ; mais ils murmurèrent hautement quand ils apprirent qu'on envoyoit en exil leur cher Prince (car c'est ainsi qu'ils appelloient Theophile:) leurs plaintes furent inutiles; Theophile fut

mené à Sextis , (nom du Château où on le condamnoit à passer trois années) puisque Bazile ne devoit m'épouser que lorsque j'aurois quatorze ans.

Le lendemain , mon pere vint me voir : quoiqu'il fût prévenu par Bazile , mon affliction le surprit ; & mes pleurs , que sa présence fit d'abord couler , lui confirmèrent la situation de mon cœur. Ma fille , me dit-il , pleurez-vous d'avoir mis en pieces une rareté d'un prix inestimable ? Non , répondis-je : De quoi pleurez-vous donc ? Je pleurs , lui dis-je , je pleurs de ne plus voir Theophile. Ce jour est le premier de ma vie que j'ai passé sans goûter ce plaisir. Il faudra , repliqua mon pere , vous accoutumer à son absence : ce n'est pas lui qui doit faire le bonheur de vos jours , c'est Bazile : c'est avec lui que

vous occuperez un Trône , où vous devez bien - tôt monter. Pourquoi faut-il , répondis - je , que ce soit avec Bazile que je monte sur le Trône ? Theophile peut comme lui commander aux Cipriots. Ils seroient si contens de lui obéir ! & nous serions si heureux ensemble ! Theophile ne vous est pas destiné , reprit mon pere , & vous l'êtes à Bazile ! c'est lui que vous devez aimer. Moi , l'aimer , m'écriai-je , quand il m'enleve Theophile ! Non , je ne l'aimerai jamais : vous êtes le maître de le placer sur votre Trône ; je l'y verrai sans regret, pourvû que Theophile me reste : je le préfère à toutes les Couronnes du monde.

Mon pere jugea par ce discours & par l'abondance de mes larmes , de l'inclination que je sentoïis pour Theophile : cepen-

dant , il se flatta encore que le tems & l'absence produiroient le changement qu'il fouhaitoit. Votre jeunesse vous excuse , me dit-il , & vous sauve de mon ressentiment. Mais si vous voulez que j'oublie les regrets & les larmes que vous coûte un Prince qui doit vous être indifférent , si vous voulez être digne de mon amitié , prenez pour Bazile les sentimens que vous devez à celui qui sera votre époux. Sophie, ajouta mon pere , vous n'êtes plus un enfant ; commencez à concevoir la conséquence de ce que vous pensez , de ce que vous dites , & de tout ce que vous pouvez faire : il est tems que vous connoissiez vos devoirs ; ils sont tels, que vous ne pouvez sans crime, refuser de soumettre votre volonté à celle d'un pere ; votre cœur est un bien qui est à lui ;

vous ne sçauriez en disposer que par son ordre : obéissez à celui que je vous donne d'aimer Bazile , & de le regarder comme l'époux que je vous destine. Après ces terribles mots , mon pere me quitta.

L'ordre que je venois de recevoir d'aimer Bazile , me fit sentir toute ma haine pour lui , & toute ma tendresse pour son fils. Ah ! cher Theophile, m'écriai-je, que nous sommes à plaindre ! on veut me contraindre à vous oublier ! Non ! jamais vous ne me fûtes plus cher ! Eh quoi ! notre amitié est-elle un crime ? Le sang ne nous unit-il pas ? Ne nous ordonne-t'il pas de nous aimer ? Quelle injustice de nous le défendre ! Voilà ce que je disois à Theophile , qui ne pouvoit ni m'entendre , ni me répondre ; mais qui du lieu de son exil , me

disoit sans doute les mêmes choses.

La violence de ma douleur, ce que m'avoit dit mon pere, une Lettre que Theophile me fit rendre par Leonce, (c'étoit le nom de son Gouverneur) me développerent mes vrais sentimens : je connus que ce que je sentoís, étoit une forte tendresse pour Theophile, & une haine implacable pour Bazile, que je regardois comme un Tyran.

La réponse que je fis à Theophile, plus mesurée que n'avoient été nos discours jusqu'au moment de notre cruelle séparation, mais peut-être plus expressive ; sa douleur, son désespoir, les reproches de son pere, les ordres qu'il en avoit reçûs de m'oublier ; tout lui apprit que ce que nous sentions l'un pour l'autre, étoient des sentimens plus

tendres que ceux d'une simple amitié : nous fûmes tous les deux très-satisfaits d'avoir découvert le principe de nos mouvemens ; nous y donnâmes notre aveu avec plaisir ; ce fut pour nous un instant de consolation, & nous nous jurâmes, lui à Sextis, moi à Limisso, de nous aimer toujours. La connoissance de nos sentimens, donna aussi-tôt à nos manieres & à nos discours, un air réservé & circonspect.

Je ne vous dirai qu'en passant, que le Prince Bazile venoit tous les jours dans mon appartement ; & je crois n'avoir pas besoin de vous instruire avec quelle indifférence je le recevois : c'étoit en vain qu'il me parloit ; je n'avois jamais rien à lui répondre : sa présence ne servoit qu'à renouveler mes douleurs, & mes regards ne pouvoient tomber sur lui.

Theophile étoit adoré de son Gouverneur. Le désespoir de ce jeune Prince , l'état violent où le jettoit sa douleur , l'amour que lui portoient les Cipriots , qui le regardoient comme l'unique objet de leur espérance , déterminèrent Leonce à partager ses peines , & lui firent chercher & saisir les moyens de les adoucir. La même tendresse & le même sentiment de compassion inspiroient à ma Gouvernante de semblables complaisances pour moi. Il se passoit peu de jours que Theophile ne reçût de mes nouvelles , & que je n'en reçusse des siennes. Malgré cette consolation, Theophile tomba dans une langueur à laquelle il fut prêt de succomber. Une fièvre violente , accompagnée d'accidens dangereux , le mit à toute extrémité. Bazile & mon pere parurent peu touchés
du

du danger où étoit Theophile , mais ils tâcherent d'en dérober la connoissance au Peuple : ils sçavoient combien ce Prince lui étoit cher ; ils n'ignoroient pas qu'on murmuroit de son exil , & de la préférence que le Roi donnoit à Bazile pour lui assûrer son Trône après sa mort.

Malgré les précautions qu'ils avoient prises , on fut instruit du danger de Theophile. La consternation fut générale , ainsi que la joye , lorsque ses jours furent en sûreté. Les Cipriots , dans leurs transports , demanderent à haute voix , qu'on fît revenir leur Prince à Limisso. Bazile frémit de colere & de jalousie à la proposition que lui fit mon pere d'accorder cette satisfaction à des Sujets mécontents & audacieux : il est plus aisé, ajoutoit mon pere, de prévenir une sédition , que de

l'arrêter. Mais l'intrépide Bazile lui répondit : Laissez crier le Peuple , il se taira : sa tendresse , ainsi que sa haine , est passagere , quand elle n'est pas fondée : son amour pour Theophile , est un amour de caprice ; nulles qualitez développées chez lui , nulles actions n'ont encore pû lui attirer une estime qui soit à redouter ; sa jeunesse seule intéresse en sa faveur.

Le Roi , qui s'étoit rendu au discours de Bazile , se vit au moment de s'en repentir : quelques jours après , la Populace irritée remplit tout à coup les cours de son Palais , & s'écriant avec fureur & menaces : Nous voulons le Prince Theophile , nous le demandons , qu'on nous le rende ! elle fit craindre une révolte générale , & détermina mon pere à promettre au Peuple le retour

de Theophile : il en donna sa parole aux Cipriots ; elle les désarma , & à leur fureur succéderent mille cris de joye.

Bazile , ardent de colere , entra dans mon appartement , & me dit : Vous triomphez , Princesse : les cris que vous entendez , & la foiblesse de votre pere pour un Peuple insolent , vous annoncent le retour d'un téméraire : mais qu'il tremble ! il me sera responsable de vos mépris ; je ne connois plus de fils dans un rival. Tandis que Bazile parloit , je le regardois d'un œil de dédain ; je vis qu'il attendoit une réponse ; sans lui donner cette satisfaction , je m'éloignai de sa présence.

Cependant mon ame étoit troublée : les menaces de Bazile y avoient porté la frayeur ; je ne sçavois si je devois desirer , ou

craindre le retour de Theophile : il revint , après avoir resté plus de deux ans à Sextis. Le Peuple le reçut , comme il le falloit recevoir pour le faire haïr de son pere , quand il n'auroit pas été son rival. Il entra comme en triomphe dans la Ville de Limisso : son air de douceur & de majesté , acheverent de mettre le comble à l'ivresse des Cipriots : on entendoit de toutes parts : Vive le Prince Theophile & la Princesse Sophie ! ils sont dignes l'un de l'autre ! que le Roi les unisse ! J'entendois ces cris , qui me charmoient , & qui en même tems me faisoient trembler.

Theophile fut reçu du Roi avec une froideur , qui le prépara à écouter sans surprise , les dures loix qu'il lui prescrivait : elles étoient , de ne paroître dans son Palais , que lorsqu'il y seroit

mandé ; de ne point entrer dans mon appartement ; de ne se pas trouver où je ferois ; de m'éviter ; enfin de ne me parler jamais. Après ces rigoureuses défenses, mon pere congédia Theophile , & passa chez moi. Il me défendit de sortir, ni de mon appartement, ni du Palais, sans sa permission ; sur-tout, il me menaça de toute sa colere , si je voyois Theophile : puis il se tourna vers ma Gouvernante , & lui dit : Vous m'avez entendu, Elconor ! songez que je veux être obéï : que c'est vous qui me répondez de la conduite de ma fille. Vous , Sophie , continua-t'il avec un regard sévere , je mesurerai mes bontez pour vous & ma tendresse , sur votre soumission. Il sortit , en me laissant dans une douleur inexprimable , & dans des mouvemens de murmure ,

dont je n'ose me souvenir.

Moi , à Limisso , & Theophile , à Sextis , nous sentions plus vivement le regret d'être séparés , que l'impatience de nous revoir ; mais son retour nous fit naître un ardent desir de juger par nous-mêmes , si la voix publique ne nous abusoit point. Nous sçavoir tous deux dans le même lieu , entendre à tous les instans parler de nous d'une maniere à nous donner envie de nous voir si nous ne nous étions jamais vus ; quels sujets de mortelles peines pour l'un & l'autre ! elles égaloient notre impatience. Theophile y céda ; les scrupules de ma Gouvernante furent vaincus par la hardiesse du Gouverneur de Theophile : ils hazarderent tout , pour nous procurer la consolation de nous voir , & ils y réussirent enfin.

Theophile & moi, nous restâmes dans le silence, uniquement occupez à nous regarder, &, je l'avoüerai, à nous admirer. C'étoit la première fois que je revois ce Prince, depuis que je connoissois mon cœur : je sentis quelque confusion ; la timidité & la crainte arrêterent les transports de joye qui vouloient s'échapper ; je rougis. Theophile s'apperçut que j'étois embarrassée. Ah ! Princesse, me dit-il en s'approchant vivement de moi, qu'est devenue cette heureuse liberté qui nous faisoit passer de si doux momens ? cette aimable innocence qui nous faisoit dire sans contrainte & sans rougir, tout ce que nous sentions l'un pour l'autre ? Nous le sentons de même : je n'ose douter de mon bonheur ; mettez-y le comble, ma Princesse ; bannissez la

crainte dans ce moment où il m'est permis de jouir de votre présence. Je vous aime, Theophile, lui dis-je. Mais pour vous le dire, je viole les loix que mon pere m'a dictées ; il m'a défendu de vous voir, & c'est à vous que je m'en plains. Ah ! cher Prince, nous nous aimons, sans espoir d'être jamais heureux ! je suis destinée au cruel Bazile. A ces mots les yeux de Theophile s'animerent. Puis-je désobéir à mon pere, continuai-je ? ma haine pour le vôtre que dis-je ! je devois vous laisser ignorer cette haine. Hélas ! si je vous l'inspirois pour un pere, que je serois criminelle ! Vous devez le respecter, vous devez l'aimer ; il vous a donné le jour. Non ! je ne le hais pas : mais je vous aime : ce barbare devoit m'être cher ; le même sang coule dans nos vei-

nes. Mon pere ! mon Roi ! deux titres réunis ensemble , deux titres si sacrez , m'imposent la loi de l'aimer. Ah ! Prince , vous triomphez dans mon cœur des sentimens que la nature & le devoir y avoient profondément gravez : nous devrions faire la douceur & la consolation des Auteurs de notre naissance ; rebelles & ingrats que nous sommes , nous ne leur faisons sentir que le regret d'être peres ! Ne sont-ils point injustes envers nous , reprit Theophile ? Si nous leur devons de la soumission , ne nous doivent-ils pas des égards ? La voix publique , qui nous unit , ne semble-t'elle pas leur dire , que c'étoit-là le choix que leur tendresse , leur prudence & leur raison devoient faire ? Mais l'amour des Peuples & des Grands , continua-t'il , semble

appuyer nos droits , & justifier mes espérances. Vous touchez au terme où vous devez épouser mon pere. Je fremis d'y penser. Ah ! Princesse , je ne vous demande que du tems ! donnez-moi celui de mériter l'estime des Cipriots , & de fortifier par cette estime , leur attachement pour moi. Ils n'aiment pas mon pere ; ils craignent tous , de le voir sur le Trône ; ils sont naturellement audacieux ; ils ont déjà osé forcer le Roi à me rappeler de mon exil ; ils pourront encore le contraindre à nous unir. Croyez , Prince , repartis-je , que mon cœur est aussi allarmé que le vôtre , d'un avenir , qui me fait trembler : l'amour du Peuple pour nous peut opérer notre bonheur , mais il peut aussi entraîner notre ruine ; il peut causer de grands malheurs ! je n'ose y penser ! vo-

tre rival est votre père ; & c'est le mien qui soutient ses intérêts ! Je vais cependant employer les prières & les larmes , pour obtenir que ce fatal mariage soit différé. Je vais demander au Roi un an de délai , sous prétexte de travailler à vaincre ma répugnance à donner la main à Bazile ; ce sera à l'amour à faire le reste : puisse-t'il jamais ne nous causer de remords !

Elconor , qui étoit présente à notre entretien , me dit : Princesse , il est tems que Theophile vous quitte ; on pourroit le surprendre avec vous. Nous nous séparâmes , charmez de nous être vûs , & pénétrez de douleur de ne pouvoir goûter plus souvent le même plaisir , sans hazarder de nous perdre tous les deux.

Je vous vois surprises , dit la Princesse Sophie à la Comtesse

324 ANECDOTES DE LA COUR
de Rethel & à Mademoiselle de
Mery : vous vous rappelez que
je n'avois alors que quatorze ans,
& que Theophile n'en avoit en-
core que dix-sept. Quoi ! dites-
vous , parler ainsi à cet âge ? être
capable de penser , de prévoir ,
de raisonner , & de se conduire ?
Sans chercher à faire valoir en
notre faveur notre éducation ,
je vous répondrai que l'amour ,
les traverses & la nécessité avoient
prématuré les fruits de notre rai-
son ; nous l'avions comme forcée
à venir à l'aide de notre jeunesse.
La solitude où vivoit Theophile
à Sextis , la retraite où je m'étois
condamnée à Limisso , pour me
livrer à moi-même , nous avoient
donné le loisir de nous former
l'esprit : les soins, les précautions,
le secret que demandoit l'intelli-
gence que nous avions entrete-
nuë pendant le long séjour de

Theophile à Sextis, nous avoient accoutumez à sentir & à connoître les conséquences des choses, ainsi qu'à mesurer nos discours & la moindre de nos démarches. Dites plutôt que ces mêmes discours, répliqua la Comtesse de Rethel, en passant aujourd'hui par la bouche d'une Princesse de dix-neuf ans, spirituelle, nourrie de réflexions par de tristes expériences & par de grands malheurs, prennent des tours, un ordre, une netteté & une force qu'ils n'avoient pas : mais vous sentiez, vous desiriez, & vous étiez tous deux conseillez par une sage Gouvernante & par un prudent Gouverneur : je sçais pourtant ce que peut l'amour ! à dix-huit ans, il m'a inspiré une fermeté, une hardiesse & une prudence auxquelles je dois le nom de Rethel. Votre complaisance

exige de moi , Princesse , que je vous apprenne un jour ce que m'a coûté de peines & de traverses , le bonheur dont je jouïs. Mais que fais-je ! j'oublie dans ce moment que ce n'est pas moi qui dois parler , que c'est vous que nous devons écouter : je tremble de ce qui nous reste à entendre : je le sens , vos malheurs vont bien-tôt croître ; bien-tôt vous allez nous arracher des larmes.

A peine Theophile fut-il revenu à Limisso , reprit la Princesse Sophie, qu'il eut une grosse Cour : les Grands , les Ministres, les Vieillards, la brillante Jeunesse , la composoient : la douceur naturelle de ce Prince , sa politesse , ses attentions , ses manières affables, dans lesquelles il conservoit toujours de la dignité ; son esprit juste, sa sagesse , ses égards,

ménagez selon les caractères , selon les rangs , & selon les âges ; tout concouroit à lui assurer l'estime & l'amour des Cipriots.

Le Roi & le Prince Bazile virent avec un chagrin, mêlé de jalousie, cette ivresse des Cipriots ; car c'est ainsi qu'ils nommoient un attachement que Theophile méritoit par des vertus , déjà développées. Ils en craignirent bien-tôt les suites. Ce fut dans ces heureuses circonstances pour Theophile , que je conjurai mon pere de différer d'un an, mon mariage. Sa politique , autant que sa tendresse , me fit obtenir cette grace , si nécessaire à nos vûës.

Nous nous vîmes avec les mêmes précautions que la première fois. L'espérance que ce délai fit naître dans le cœur de Theophile, & le plaisir de m'entendre dire que ma tendresse égaloit la sien-

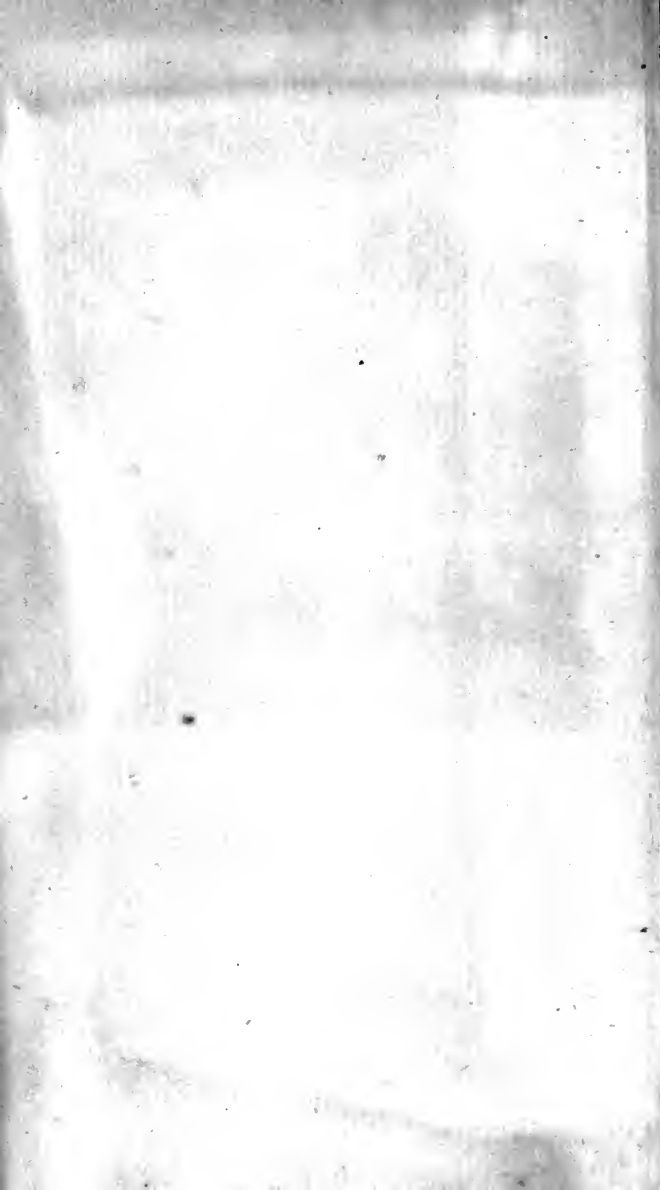
ne , lui caufoient des transports , qui en certains momens , sembloient déranger fa raison.

Notre tendresse réciproque, ma haine pour Bazile , sa jalousie contre son fils , n'étoient ignorez de personne : on nous plaignoit hautement , dans les Temples , comme dans les Places publiques : mon pere & Bazile entendoient le peuple s'écrier : Que la Princesse Sophie & le Prince Theophile soient unis ! ils sont dignes l'un de l'autre !

Fin du quatrième Tome.







PQ Lussan, Marguerite de
1999 Anecdotes de la cour de
L8A63 Philippe-Auguste
1738
t.4

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
